


gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

OEUVRES COMPLÈTES

DE

JULES SLOWACKI

TRADUCTION ET PRÉFACE

DE

WENCESLAS GASZTOWTT

—

TOME DEUXIÈME

—

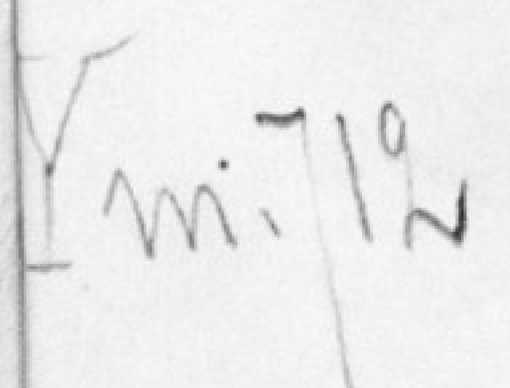
PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

—

1870

ŒUVRES COMPLÈTES

DE JULES SLOWACKI



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES SLOWACKI

TRADUCTION ET PRÉFACE

DE

WENCESLAS GASZTOWTT

—

TOME DEUXIÈME

—

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

—

1870

KORDIAN [1]

(Première partie d'une trilogie)

LE COMPLOT DU JOUR DU COURONNEMENT

Aussi je chanterai et tendrai droit au but; je raviverai la flamme tant qu'il en restera la moindre étincelle. C'est ainsi que l'Égyptien enveloppe dans une feuille d'aloès le cœur flétri d'un mort, puis écrit sur cette feuille des paroles de résurrection; le cœur ne renaît pas dans cette enveloppe, mais il se préserve à jamais de toute corruption, et ne se réduit pas en poussière. . Un jour l'heure sonnera, où il devinera la pensée de l'inscription et alors la réponse se trouvera au fond du cœur.

JULES SLOWACKI (*Lambro*).

(1) Publié pour la première fois à Paris, sans nom d'auteur, en un volume (1834), à la librairie polonaise du quai Voltaire, nº 11.

NOTICE SUR KORDIAN

« Cet hiver j'ai l'intention d'écrire et d'écrire encore, disait Slowacki à sa mère, dans une lettre du 22 septembre 1833 ; je suis comme la montagne en travail... » Au mois d'octobre, il lui écrivait encore : « Je me serais peut-être ennuyé à mourir, sans le pays des rêves et des illusions, qui m'a séparé du monde réel plus fortement que jamais. Je compose un ouvrage d'une longueur !... J'en ai déjà écrit treize cent soixante vers; mais ce n'est encore rien en comparaison du plan tout entier que je me suis tracé (27 octobre 1833). A la fin de novembre, il ajoutait : « J'ai travaillé pendant ce mois tout entier à mon nouveau poème, et, en vingt jours, j'ai écrit deux mille deux cents vers. J'éprouve une certaine consolation à l'idée que ma jeunesse n'est pas entièrement perdue pour le bien de ma patrie. Du moins, c'est ce que je me dis, et cela me fait tout supporter... » Et plus loin, après avoir parlé de ses lectures favorites, des deux Kochanowski, annotés par son père, et de C. Brodzinski : « A l'exception de ces ouvrages, dit-il, je ne lis rien maintenant; car je passe des journées entières à transcrire en toute hâte mon nouveau poème, qui s'appelle *Kordian*. Ce nom étrange (1) est de mon invention, et me semble convenir à mon héros idéal... » (30 novembre 1833.)

Au mois de janvier de l'année suivante, ce poème parut

(1) *Kordian*, c'est *l'homme de cœur* (*Cordi-an*).

sans aucune préface et sans nom d'auteur. Slowacki voulait par là, dit M. Malecki, jeter le gant à Mickiewicz : « La lutte sera plus égale avec Adam, » disait-il lui-même à sa mère, en lui expliquant pourquoi il avait gardé l'anonyme. Il regardait alors cet ouvrage comme son chef-d'œuvre : « La publication de ce poème sera pour moi une époque très-importante, » disait-il en corrigeant ses épreuves. (3 janvier 1834.)

Quand l'ouvrage eut vu le jour, on l'attribua d'abord à Mickiewicz, et Slowacki écrivait à sa mère : « Mon dernier « chant a au moins étonné, s'il n'a pas plu à tout le « monde. Dans un de nos journaux publiés en français, « j'en ai lu une analyse louangeuse, — autant que mes « adversaires peuvent ne pas me blâmer. Or ces adver- « saires, ce sont, par malheur, tous les poètes, et, à leur « tête, Adam... On attribue, en général, mon poème à « Mickiewicz... Cette erreur ne m'est pas précisément « désagréable... » (27 avril 1834.)

La ressemblance extérieure entre le drame de *Kordian* et le drame des *Aïeux* fut sans doute la principale cause de cette erreur de l'opinion publique, et Slowacki y avait compté. Son Kordian ressemble beaucoup d'abord au Gustave ensuite au Konrad de Mickiewicz : ils partent tous deux de la même idée, et ne diffèrent qu'en ce point essentiel que Kordian est homme d'action, tandis que Konrad reste dans les sphères mystiques et idéales. Un autre poème a pu inspirer l'œuvre de Slowacki : c'est celui dont Mickiewicz parle si souvent dans son cours de littérature: *La jeunesse de Venceslas*, d'Étienne Garczynski : le cadre est le même, mais il y a plus de byronisme dans ce dernier ouvrage, tandis que Slowacki change de voie au moins au troisième acte, et devient plus national et plus indépendant.

Nous indiquons encore, comme objet de comparaison, le *Faust* et le *Manfred*, d'où procèdent tous ces poèmes, en y ajoutant des éléments nouveaux; mais ce qu'il y a d'universel, d'exclusivement humain dans les deux poètes allemand et anglais, fait place ici à un sentiment plus attachant, plus vrai, plus dramatique : l'amour de la patrie souffrante. C'est ce point de vue qui fait l'intérêt des trois drames que nous avons cités, celui de Mickiewicz restant le plus parfait comme inspiration et comme style, celui de Slowacki étant le mieux conçu et le mieux composé (1).

W. G.

(1) On s'est demandé si Slowacki avait voulu proposer son Kordian comme un modèle à suivre ou en faire simplement la personnification de l'époque qui précède 1830. Sans entrer dans cette discussion, qui a partagé d'excellents esprits parmi les critiques polonais, nous dirons seulement que la seconde hypothèse nous semble plus naturelle et plus probable, mais que, d'ailleurs, le patriotisme de Kordian et de ses contemporains doit toujours être un modèle pour les générations suivantes; ce qui concilie, ce nous semble, les deux opinions.

Nous indiquons encore, comme objet de comparaison, le Faust et le Manfred, d'où procèdent tous ces poèmes, en y ajoutant des éléments nouveaux; mais ce qu'il y a d'universel, d'exclusivement humain dans les deux poèmes allemand et anglais, fait place ici à un sentiment plus attachant, plus vrai, plus dramatique : l'amour de la [illegible]. C'est ce point de vue qui fait l'intérêt des trois drames que nous avons cités, celui de Mickiewicz restant le plus beau comme inspiration et comme style, celui de [illegible] étant le moins connu et le moins compris (1).

W. G[illegible]

(1) On s'est demandé si [illegible] avait voulu [illegible] [illegible]

[illegible]

que, d'ailleurs, le [illegible] [illegible] [illegible] toujours [illegible] un [illegible] [illegible] [illegible] ; ce qui [illegible] tous [illegible] les deux [illegible].

KORDIAN

PRÉAMBULE

(LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1799)

Le théâtre représente la chaumière du fameux sorcier Twardowski (1) dans les Karpathes; devant la chaumière une vaste cour; derrière, des rochers; au fond, des bois de hêtres dénudés. Ténèbres coupées d'éclairs. Une sorcière peigne ses cheveux en chantant.

LA SORCIÈRE.

Des étoiles qui tombent, et de mes cheveux que je peigne, des étincelles jaillissent comme d'un sabre polonais; les diables les aperçoivent, ils y répondent par les feux du ciel. Je les entends : le bruit de leurs ailes fait plier les branches de hêtre.

SATAN.

Ah! c'est toi, sorcière (Satan arrive en volant, sous la figure d'un bel archange); l'heure est-elle sonnée?

(1) Imprimeur et sorcier du temps de Sigismond Auguste; il a laissé un profond souvenir parmi le peuple en Pologne et même en Allemagne, dit-on; selon quelques auteurs, le Faust allemand ne serait autre que Twardowski. Voy. dans Mickiewicz la ballade intitulée : *Madame Twardowska.*

LA SORCIÈRE.

Quelle heure ?

SATAN.

L'heure que nul mortel n'entend deux fois en sa vie.

LA SORCIÈRE.

Elle va sonner dans dix clins d'œil, du haut de la tour de Babel des nations. Et quand elle sonnera, moi qui suis sourde, je l'entendrai. Mais où sont donc tes compagnons, maître? Ils sont lents à descendre des voûtes azurées; la tortue dont la carapace a servi à faire ce peigne, marchait plus vite qu'eux.

SATAN.

Ce peigne, montre-le-moi, — montre!... Je sens mes larmes couler... Je le reconnais, c'est le peigne de Twardowski; celui avec lequel il me peignait le poil, lorsque, enfermé dans la peau d'un chien, je me traînais à ses pieds. Retirez-vous belle dame : mes invités vont se réunir sur le mont Chauve. (La sorcière s'éloigne.) — (A haute voix.) A moi, démons! (Dix éclairs traversent le ciel, et dix mille démons tombent des nuages.) Il est tombé du ciel une pluie de démons, qu'elle arrose la terre; et, s'il y a encore sur la terre des arbres comme celui de l'Éden, qu'ils grandissent, et qu'en automne l'homme en cueille les fruits... Prenez vos places! Mais, parmi vous, je n'aperçois pas Méphistophélès?

ASTAROTH.

Il s'est arrêté près du tombeau de son ami Twardowski, il récite des prières sur sa tombe.

SATAN.

Depuis quelque temps, il est sensible et pieux comme un poète... Mais voici la lune qui paraît avec ses deux cornes, il est temps de nous mettre à l'œuvre..

LES DIABLES.

Maître, que nous ordonnez-vous?

SATAN.

Examinez bien toutes les roues de l'horloge des siècles, graissez-en les poids et les ressorts avec du sang d'enfant, afin qu'elle sonne distinctement les années, les jours et les heures. Maintenant apportez-la, placez-la ici... Eh bien, est-elle en bon état?

ASTAROTH.

Toutes les roues, toutes les aiguilles y sont; la rouille des siècles ne les ronge pas; voici bien là le cadran d'hosties; voici sur ce cadran l'aiguillon du Léviathan qui se promène lentement de siècle en siècle, la dent de dragon qui indique les jours, l'aiguillon de guêpe qui marque les heures : j'aperçois toujours intact le cheveu gris arraché aux mèches du démon dont la tête blanchit d'épouvante lorsque la foudre éclata... Vous vous souvenez?... Voilà enfin le ressort fabriqué dans la patrie de Tell et de Calvin, qui, placé sur un œil d'homme, y marche comme sur un diamant. Enfermée dans ce labyrinthe de roues et de ressorts, une âme de pécheur chante une courante à toutes les heures. Le pied crochu d'une araignée met en mouvement tous les ressorts; pour pendule...

SATAN.

Assez de descriptions. — Gehenne et Astaroth, vous qui êtes les plus laids de tous les diables, je vous nomme assesseurs du tribunal : quand l'horloge commencera à sonner, comptez les siècles, les années et les jours... (L'horloge sonne, les démons comptent.)

O monde! monde! monde! Le serpent de l'éternité te presse entre ses écailles et ronge peu à peu tes flancs de sa dent empoisonnée; et les siècles meurent au-dessus de toi en te jetant la poussière de souvenirs évanouis. — J'ai assisté à ta naissance. J'ai vu cette poignée d'argile enveloppée d'une atmosphère corrompue, ce cadavre du chaos enfermé dans un cercueil de nuées et consumé par la

putréfaction des siècles, je l'ai vu se couvrir de la rouille des métaux et des os du granit; se revêtir d'une mousse de fleurs et de forêts, et produire enfin ces vers orgueilleux qui lui rongent la poitrine — et qui pensent. Malheur à eux, s'ils n'enferment pas leurs rêves dans les limites de la terre, dans le rayon de leur faible vue mortelle; malheur à eux s'ils osent la franchir...

GEHENNE.

Maître, le dix-neuvième siècle a sonné.

SATAN.

Astaroth, compte les années! Celui qui, caché derrière les nues, lance ici-bas la foudre, a peut-être, pour soulager quelque nation, raccourci ce siècle d'une année; il a peut-être volé aux démons un jour, une heure; en ce cas, j'irai la réclamer à Dieu, ou je déploierai l'étendard de la révolte. Il trouvera en moi et en cette nature qu'il aura violentée un terrible ennemi.

ASTAROTH.

J'ai compté mille huit cents années.

SATAN.

Ainsi la roue des tortures a bien fait tout son tour? Chacune de ses dents déchire, chacune de ses chevilles presse et écrase. Aujourd'hui, quand le ciel s'illumine, la durée d'un éclair est plus longue que toutes ces années qui ont fait tour à tour peser tant de souffrances sur les hommes; et pourtant chacune a passé devant les misérables, devant les stupides amants de l'espérance — rampant aussi lentement qu'un colimaçon, et sur la trace qu'elle a marquée de sa bave argentée, l'homme a rampé à son tour par sa fragile mémoire. Des nautoniers égarés sur l'océan du passé se sont parés du titre d'historiens; leur art consistait à rédiger de longs calendriers pleins de noms de rois, de dates et d'inscriptions. D'autres se sont mis, par la pensée, à la recherche des idées.

Ces philosophes ont profondément réfléchi, puis, suspendus au-dessus d'un abîme obscur, ils se sont réveillés, ont regardé dans l'abîme, et se sont écrié : « Ténèbres! ténèbres! ténèbres! » Ce cri c'est l'*hosanna* qui monte vers nous autres, démons; c'est le chant des orgues de nos églises. Quiconque a pensé une heure durant est ou sera à nous. Le siècle qui va venir réjouira l'enfer.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant sur la scène.*

Satan, notre roi, prophétise dans un costume étrange : il a tout son manteau rapiécé avec les œuvres de Voltaire, et la plume d'oie de Rousseau se dresse sur son turban.

SATAN.

Méphistophélès, l'heure d'agir est venue. Choisis-toi un rôle au milieu du troupeau des humains. Tu ne trouveras plus de paisible docteur allemand; plus de Manfred errant dans les montagnes de Suisse; plus de moines amaigris dans leurs cellules par un jeûne prolongé. Entre dans le corps d'un soldat.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rude tâche!... Un soldat est un gaillard qui ne donne pas dans les sophismes; le bon sens, qui ne le quitte jamais, est une lanterne à la lueur de laquelle il verrait vite le pied fourchu du diable tentateur.

SATAN.

Les guerriers seront donc les seuls qui nous échapperont? — Écoute! dans la foule des nations il en est une qui verra bientôt luire un jour terrible. C'est là que je t'envoie; les guerriers de ce pays portent des sabres recourbés comme un croissant de lune ou comme des cornes de diable; et la poignée de ces sabres n'a pas la forme d'une croix. Aide-les dans leurs efforts : ils vont bientôt entreprendre une lutte pareille à celle que nous soutînmes contre le Maître des cieux. Ils vont prier, tuer et maudire. Ils sont assis sur les tombeaux de leurs pères, et atten-

dent l'heure de la vengeance. Cette nation se soulèvera, triomphera et périra; elle brisera d'abord son glaive sur la tête de ses ennemis, mais elle les tuera ensuite par sa pensée; car cette pensée, qui a un bras flamboyant, enchaînera, comme une corde, le cou des ennemis, et les traînera ainsi à un pilori où tous les peuples pourront les voir et leur cracher à la face.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maître, laissez-moi chercher dans le psautier de l'enfer les prières du jour de la résurrection; je veux les réciter pour cette nation... Voici le premier jour du siècle. Nous avons aujourd'hui le droit de créer des rois et des mendiants pour tout le cours des cent années à venir. Créons donc à ce peuple assez de dignitaires pour combler tous les vides de son gouvernement. S'ils deviennent puissants, il sera comme un beau livre neuf relié de vieille peau; il attirera tous les regards par son front de parchemin.

SATAN.

Excellent conseil! qu'on se range en cercle, et créons des hommes d État. Appelez les sorcières. (Satan donne des ordres; les démons travaillent.) Éléments de la terre et des airs, enfermés et combinés dans le récipient de l'atmosphère, et séparés par les chimistes; oxygène, acide carbonique, je vous verse dans cette chaudière de platine; esprits, soufflez!... (La foudre frappe la chaudière.) A ces éléments terrestres, ajoutez une partie des épingles à têtes de cire dont se sert le petit caporal pour tracer ses plans et renverser les rois; jetez dans la chaudière quarante mille épingles...

LES DÉMONS.

Rien de plus?

SATAN.

Rien.

LES DÉMONS.

Faut-il y mettre un peu de l'esprit du petit caporal?

SATAN.

Non.

LES DÉMONS.

Il est terminé.

SATAN.

Qu'il s'envole! (La foudre gronde, l'esprit s'envole.) Ce vieux-là, c'est un père de famille qui n'est bon ni pour la lutte ni pour la fatigue; donnons-lui par ironie un nom contraire à sa nature; tirons ce nom de celui du peuple, des villageois, des misérables paysans (1). Et maintenant jetez-moi ce chef aux pauvres hommes; ils le croiront tombé du ciel.

LES DÉMONS.

Maître, te borneras-tu à celui-là?

SATAN.

Qu'on jette un diamant dans la chaudière; le diamant fond dans le feu; qu'on y verse de l'encre secrète de l'encrier de Talleyrand, de cette encre qui pâlit jusqu'à l'invisible; avec cela un peu d'esprit de lunettes, et qu'on souffle dans la chaudière... Nous verrons ce qui sortira de ce liquide en ébullition.

LES DÉMONS.

Le voilà prêt! En dépit des enchantements, il n'est sorti qu'un homme digne; la cuisson a été mauvaise, le liquide était trop rare ou trop froid.

SATAN.

N'importe, n'importe! voilà ceux qu'il faut jeter du ciel aux pauvres hommes; ils s'agenouilleront devant celui-ci; c'est une vieille figure de monnaie romaine à demi effacée. Donnons-lui, par ironie, un nom contraire

(1) Paysan, Chlop. — Allusion au général Chlopicki, le dictateur de 1830.

à sa nature; baptisons-le du nom du diable (1). Maintenant laissez-le s'envoler!

LES DÉMONS.

Le troisième sera peut-être meilleur.

SATAN.

Enlevez les yeux et les jambes à la constellation de l'Écrevisse; ajoutez-y des ergots de coq et les cornes de devant d'un escargot craintif... Qu'y a-t-il dans la chaudière?

LES DÉMONS.

Un guerrier.

SATAN.

Un chef! Il marchera comme l'écrevisse; comme l'escargot, il essaiera de frapper avec ses cornes, puis les cachera dans sa coquille; il cachera aussi dans le coffre (2) de la ville le cadavre de ses plans, en attendant le chant du coq. — Qu'on jétte dans la chaudière une histoire de Pologne, un dictionnaire de rimes, un million de caractères d'imprimerie, trois têtes de pavots; eh bien?

LES DÉMONS.

C'est un vieillard, il ressemble à une alouette, il est glacé sous un monceau de souvenirs à moitié gelé et pourri. C'est un poète, un soldat, un vieillard, un rien, l'eunuque des neuf sultanes de Phébus... (3).

(1) Diable, Czart. — Il s'agit du prince Adam Czartoryski, président du gouvernement national de 1830.

(2) Skrzynia, le coffre. — Skrzynecki, le généralissime de 1830.

(3) Slowacki veut parler du poète Niemcewicz. — Mais il est juste d'ajouter que cette appréciation est toute personnelle à Slowacki, et que Niemcewicz, par la dignité de son caractère, la sincérité de son patriotisme, la hardiesse même de son talent, méritait mieux que ces plaisanteries de la part surtout de Slowacki, qu'il avait encouragé à ses débuts dans la carrière littéraire.

SATAN.

Pressons-nous; j'entends les tours de Cracovie qui sonnent les prières du matin, et je sens au milieu de l'atmosphère se répandre le parfum de l'encens des cathédrales.

LA SORCIÈRE.

Maudite soit votre œuvre; le souffle de vos paroles d'enfer a décoiffé ma chaumière de ses cheveux de paille; me donnerez-vous pour les remplacer des tuiles faites d'hosties consacrées? L'orage arrache les branches de saules, les hommes ne trouveront plus de rameaux pour Pâques-Fleuries.

SATAN.

Silence, esclave. — Le temps fuit, créons des grands hommes en foule. Jetez dans les creusets tout ce que je vous dirai : de la rouille laissée sur l'aiguille d'Omphale par les doigts ensanglantés d'Hercule; cette rouille donnera naissance à une multitude de guerriers frisés, parés, engourdis.

LES DÉMONS.

Quelle foule! quelle foule! ils s'abattent sur la terre comme un nuage...

SATAN.

Vite, créons-en une nouvelle portée, avant que l'aurore se montre rouge et lugubre. Ne laissez pas refroidir le liquide, jetez-y la langue de l'ânesse de Balaam; ceux à qui elle donnera naissance s'élanceront à la tribune nationale. Race d'orateurs...

LES DÉMONS.

Quelle foule! quelle foule! ils s'abattent sur la terre comme une bande d'étourneaux effarouchés.

SATAN.

Vous voyez ce petit être pâlot qui sort à peine des vapeurs de la chaudière; ce visage flétri et cet œil enfermé d'un cercle noir; sa pensée est une mâchoire tou-

jours ouverte, il dévore sans cesse la poussière des bibliothèques, et chancelle sur ses deux jambes torses, comme un mauvais système de gouvernement. Il veut parler; écoutons ce qu'il apporte au monde ?...

LE NOUVEL ÊTRE (1), *sortant la tête de la chaudière.*

Lequel des deux vaut mieux : un roi ou pas de roi ?

SATAN.

Qu'est-ce que c'est que ce sphinx qui débite des énigmes : le diable lui-même ne saurait résoudre celle-ci; qu'il l'enveloppe d'événements historiques, et la sème dans la foule des pédants, puis de son banc ministériel, quand le sang se répandra comme les flots du Nil, qu'il monte sur le piédestal des colonnes brisées, et parle en style d'hiéroglyphe.

ASTAROTH.

Maître, regarde dans la vapeur de la chaudière, je vois paraître encore un être nouveau. Il a le visage d'un monstre horrible, et sur la poitrine une écharpe de général.

SATAN.

Saluez, démons! voici un être destructeur, à l'égal d'une horde tartare. Il commande dans la capitale à une muraille de canons : le sang coule à flots, lui seul surnage; — c'est un traître! Quand le canon grondera sur la ville, il abandonnera les héros à l'agonie; de l'arche du pays, il sortira comme le corbeau (2), secouera ses ailes

(1) L'historien et le numismate Lelewel, mort en 1861, à Paris Sans doute il n'avait pas l'énergie nécessaire à un homme politique et n'a pas réalisé les espérances du parti qu'il représentait dans le gouvernement de 1830. Sans doute encore, à l'étudier comme historien, on peut lui reprocher de n'avoir pas su mettre en œuvre les immenses matériaux qu'il avait amassés; on peut critiquer son style parfois obscur et confus; mais il faut reconnaître que c'était un patriote éminent, et un savant d'une rare érudition.

(2) Le corbeau : *Kruk.* — Il s'agit de Krukowiecki.

et ne rentrera plus dans l'arche... Il vendra son pays et le livrera au glaive...

UNE VOIX AÉRIENNE.

Au nom du ciel ! disparaissez ! disparaissez !...

(Tout disparaît.)

LE CHŒUR DES ANGES.

La terre est une tache sur l'azur de l'infini; astre ténébreux au milieu de la lumière de mille soleils ; éternel tombeau des petits-fils d'Adam.

UN ARCHANGE.

En ce temps-là, une des étoiles de la voûte éternelle s'égara dans sa route, je la poursuivis en volant et l'atteignis enfin ; je sentis dans ma main son cœur battre d'effroi, comme le cœur d'un oiseau frappé d'un trait mortel, et je la déposai toute tremblante devant le trône de Jéhova. Dieu me dit de sa parole créatrice : Le sang des hommes a rougi tes ailes. Je tombai la face contre terre aux pieds du Tout-Puissant, sur une poussière d'étoiles, sur des tapis de rayons... Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! J'essuyai à la terre les plumes de mes ailes, elle était ensanglantée : — que vis-je, alors? que vis-je ? une génération se couchant dans le tombeau pour expier les fautes de ses pères. Ce peuple mourait... l'étoile s'éteignait... je poursuivis l'étoile, ce peuple est mort... Il est temps que vous le releviez, ô mon Dieu, ou que votre tonnerre l'achève. Mais si votre main ne les sauve pas; faites qu'ils versent désormais plus de sang que de larmes... Ayez pitié d'eux, Seigneur ! Et Dieu m'a répondu : Ma volonté sera faite...

LE CHŒUR DES ANGES.

La terre est une tache sur l'azur de l'infini ; Dieu l'anéantira du revers de sa main, ou y versera la vie comme dans la statue d'argile qui devait être Adam.

PROLOGUE

PREMIER PERSONNAGE.

Seigneur, envoyez à votre peuple décimé par la lutte un sommeil calme et réparateur, ouvrez-lui la source des consolations, faites que dans son sommeil le spectre du désespoir ne le tourmente pas. Suspendez au-dessus de lui le rideau de l'arc-en-ciel ; qu'il ne se réveille pas tout en larmes avant le jour de la résurrection : donnez-moi à moi seul les larmes intarissables et les tourments de l'insomnie, et quand j'aurai bien souffert, confiez-moi la trompette de l'ange du jugement dernier ; puissent paraître devant vous ceux que cette trompette citera devant votre tribunal. Prêtez-moi votre force, ô Seigneur, et que tous ceux que ma main aura maudits portent sur leurs fronts le stigmate de la malédiction... Laissez-moi espérer, ô mon Dieu, que ma parole sera assez forte pour écraser et briser les veaux d'or... j'élèverai des statues de bronze sur les statues de plâtre que j'aurai renversées. Et qui suis-je ? Je suis l'esprit de l'Apocalypse. Tournez vers moi vos yeux et vos visages attristés... « Au milieu de sept chandeliers d'or je ressemble au Fils de l'homme... ma longue robe traînante tombe jusqu'à mes pieds ; je suis entouré d'une ceinture d'or au-dessous des mamelles; ma tête et mes cheveux sont blancs comme de la neige et comme de la laine ; mes yeux lancent une flamme de feu comme un diamant éblouissant ; mes pieds ressemblent à l'airain rouge dans une fournaise ardente, ma voix égale le bruit des grandes eaux. Je porte dans ma main droite sept étoiles , de ma bouche sort une épée à deux tranchants, mon visage est aussi brillant que le soleil dans toute sa force. Et quand vous tomberez à mes pieds

la face contre terre, je vous dirai : « Je suis le premier et le dernier (1)... »

DEUXIÈME PERSONNAGE.

Je vais vous disséquer fil par fil l'enthousiasme de ce poète ; riez un peu de l'exaltation de mon compagnon. Qui est-il? il ressemble à un derviche turc, ces sept chandeliers représentent sept villes ; cela indique qu'il est seul au milieu de sept nations cousues d'or : c'est un exilé. Ses cheveux noirs sont revêtus de blancheur non par l'âge mais par la souffrance... Ses yeux ont l'éclat de l'inspiration; les étoiles de ses mains... ce sont ses pensées qui répandent la lumière : l'épée à deux tranchants qui sort de sa bouche, c'est le glaive de la parole qui tue tout ensemble les hommes stupides... et les ennemis.

TROISIÈME PERSONNAGE.

Vous vous querellez, sortez d'ici : hors de la scène ! Donnez-moi des cendres renfermées dans l'urne funèbre de la nation ; je rendrai la vie à ces cendres d'un peuple ; les cothurnes de mes acteurs seront des tombeaux : leur taille en grandira d'autant. Je vais réveiller ceux qui dorment, leur arracher leur linceul, les envelopper tous de l'azur du ciel de Pologne, allumer dans leur âme le feu sacré et l'aube des espérances naissantes, et quand ils passeront devant vous, saluez-les par un sourire, dites-leur adieu avec des larmes.

(1) Voyez l'*Apocalypse*, dont ces derniers vers sont la traduction littérale. V. 13, 19.

PREMIÈRE PARTIE (1)

ACTE Ier

SCÈNE Ire

Kordian, jeune garçon de quinze ans, est couché à l'ombre d'un grand tilleul dans une rustique cour : Grégoire, son vieux serviteur, assis derrière lui, nettoie un fusil de chasse; d'un côté on voit une maison de campagne, de l'autre un jardin... Au-delà du jardin un étang, des champs, et des bois de sapins.

KORDIAN, *rêveur.*

Il s'est tué ! — jeune (2)... D'abord je ne sais quel effroi avait amené sur mes lèvres un mot de blâme et de réprobation; c'était pour moi comme un avertissement lugubre,

(1) Les deux autres parties, qui n'ont pas été composées, devaient comprendre l'une l'histoire de l'insurrection de 1830 ; l'autre l'histoire de l'émigration. — On peut considérer le poème d'*Anhelli* comme traitant la seconde partie du sujet.

(2) Allusion à Louis Spitznagel, ami d'enfance du poète, qui a raconté sa mort dans ses *Souvenirs d'enfance.* (Voy. le premier vol.) — Ce premier acte semble être la suite du morceau dont nous parlons.

— il me fallait éteindre au plus vite mes pensées exaltées ; aujourd'hui je n'ai plus que dédain pour la sotte prudence de la foule, je méprise cet avertissement, je m'enflamme, je brûle, et comme une fleur qui ouvre ses feuilles à l'azur du ciel, je bois le souffle de l'air, j'ai soif de sensations. — Je lis la pensée de Dieu dans ses créatures terrestres ; je cherche dans les rocs une étincelle de flamme. L'étang que voilà sent en lui-même le ciel qu'il reflète, et sa pensée c'est l'azur du ciel. Le calme automne qui balance le sommet des arbres, qui empoisonne les feuilles sur les branches, et qui disperse au vent le front des roses, l'automne, pareil à l'ange de la mort, a dit tout bas aux arbres : « Périssez, » et les arbres se sont flétris et dépouillés. De la nature, la pensée de la mort passe dans mon âme ; sombre, triste et pâle, j'assiste à l'agonie des fleurs, et il me semble que le vent me déchire comme elles. Aucun bruit... J'entends dans les prairies les cris des troupeaux errants. Les bœufs marchent dans l'herbe couverte de givre, qui craque sous leurs pieds, et ils tournent leurs têtes vers le ciel pâle, comme s'ils lui demandaient : « où sont les fleurs du printemps, « où sont les pavots qui fleurissaient dans le ruban des « sillons ? » Partout le silence, la solitude, le froid... Du haut de l'église du village la cloche argentine sonne les prières du soir ; mais elle ne fera sortir aucune prière de cette herbe glacée ; la terre ne priera que lorsque le soleil l'aura fait renaître. — Et moi ?... je suis là, seul, comme un arbre gelé jusqu'à la racine ; je sens en moi mille désirs, mille sentiments, — mille feuilles desséchées ; quand le vent redouble ses efforts, il les arrache par poignées. Le but des sentiments, c'est de se flétrir ; leur voix n'est qu'un murmure confus où l'on ne remarque aucun mot distinct... Que la foudre éclate sur ma tête et allume en moi quelque grande pensée au milieu de la foule tumultueuse de mes rêves... Mon Dieu ! ôtez de mon cœur ces vagues inquiétudes, donnez une âme à ma vie, faites

briller un but devant les yeux de mon âme... Une grande pensée, une seule! qu'elle me brûle de ses feux! je veux en devenir l'instrument, l'horloge, je veux la porter sur mon visage, la pousser en avant par les battements de mon cœur, la faire retentir dans mes paroles, et la réaliser par ma vie tout entière. (Une pause.) Hélas! pourquoi ai-je versé tout mon cœur goutte à goutte dans un amour sans espoir?... (Il réfléchit; — puis se tournant tout à coup du côté de Grégoire.) Grégoire, cesse de nettoyer ce fusil...

GRÉGOIRE.

J'ai fini : — que m'ordonnez-vous, monsieur?

KORDIAN.

Viens ici, mon vieil ami... je m'ennuie...

GRÉGOIRE.

Il y a longtemps que je le vois; mais qu'y puis-je faire? Si vous voulez, je vous dirai une fable, une jolie fable; j'ai là dans la tirelire de mon cerveau quantité de contes de fées et de curieuses histoires, dont j'ai hérité de ma pauvre vieille grand'mère, qui est au ciel. — En voulez-vous une qui se parle? ou une qui se chante?... (Kordian ne répond pas; Grégoire raconte la fable suivante :) Il y avait autrefois à l'école un bel enfant qui s'appelait Petit-Jean. Il avait compris de bonne heure à sa manière la volonté du bon Dieu, il aidait le mieux du monde les vieux à vider les cruches. Il aurait fait un bon troupier, car il n'avait aucun goût pour la lecture; tous les jours le vieux pédagogue brisait des branches de saule sur le dos du pauvre diable; enfin après mille et mille essais, il dit à la mère : « Écoutez, bonne femme! votre Petit-Jean a la tête si dure que je ne puis rien y faire entrer, reprenez-le!...» La pauvre mère emmène l'enfant, et va demander conseil au curé. Devant le curé, voilà les larmes qui recommencent; le bon prêtre écoute toutes les plaintes, fait une moue sérieuse, branle paternellement la tête... « Regarde-moi en face, » dit-il à l'écolier; « rien de bon!

rien de bon ! » Puis il donne une petite tape au gros joufflu, lui fait présent d'une hostie de Noël (1) et d'une pièce de cinq sous, et conseille de le mettre en apprentissage chez un cordonnier.

La pauvre mère suit le conseil... Il y avait justement un cordonnier dans le voisinage... Mais Petit-Jean n'était pas d'humeur à vieillir sur son alène de savetier. Le diable s'en mêle, et lui remue la bile ; il ne rêve plus qu'aventures et folies. Sa nature vagabonde finit par l'emporter. Il se dit : « Avec mes cinq sous je puis traverser le monde ! » Et tel qu'il était, le galopin avant le terme plante là son patron, et s'embarque pour Krolewiec (2). C'est fini, tout le monde le croit noyé.

La mère de pleurer, de se tordre les bras; et M. le curé tonne du haut de sa chaire contre les enfants et le vagabondage; à la fin de son sermon, il ajoute en forme de consolation : « Mais sois tranquille, mon fidèle troupeau, *qui doit être pendu ne peut pas se noyer* (3). »

Qu'était devenu Petit-Jean pendant toute une année ? cela était difficile à deviner. Il s'était embarqué sur un vaisseau et naviguait en pleine mer ; arrivé à une île bien peuplée, il débarqua... Le roi passait par là. Petit-Jean fit une révérence au roi, aux courtisans et au peuple ; et en faisant sa révérence, il remua si gracieusement la jambe, que le vieux roi mit ses lunettes sur son nez.

Aussitôt, de la même façon, les courtisans comme le roi, le peuple comme les courtisans, ont pris leurs yeux de

(1) Il existe en Pologne une coutume religieuse, probablement empruntée aux premiers temps du christianisme, et touchante dans sa simplicité. La veille de Noël les parents et les amis se rassemblent pour un repas maigre, dont le menu est prescrit par l'usage, et avant le repas on rompt des hosties non consacrées. Ces hosties se gardent comme souvenir, et elles portent, dit-on, bonheur.

(2) Nom polonais de Kœnigsberg.

(3) Proverbe polonais.

verre... Or ce roi était célèbre pour avoir, à ce qu'on disait, un coup d'œil prophétique ; il avait perdu l'œil droit, mais il se servait si bien du gauche, qu'il avait d'abord toisé et sondé son homme; il pouvait dire à coup sûr s'il était bon à faire un ministre, un écuyer tranchant ou un valet de chambre. Cette fois cependant, contre sa coutume, le roi ne peut deviner si l'écolier Petit-Jean est né danseur ou homme d'Etat. Il lui demande donc : « Mon cher ami, quel est ton nom ? » — « Petit-Jean. » — « Petit-Jean, que sais-tu faire ? » — « Je sais faire des bottes aux chiens. » — « Les fais-tu bien, Petit-Jean ? » — « Oh, mon bon monsieur, ou plutôt, mon bon seigneur le roi ! Aussi vrai que je suis votre serviteur, je puis vous le jurer, je ferai solidement une botte pour chaque pied, que dis-je ? pour les deux pattes.... cela en hiver. — Pour l'été, je confectionnerai avec cette hostie de Noël une botte d'une seule couture et sans talons ; et cela si bien conditionné, que vous pourrez lâcher vos chiens dans les marais, ils les traverseront à pied sec (1). » — « Je te prends à mon service, je paie or en main, » dit le bon seigneur, et il l'emmena avec lui dans son palais. Lorsque parut le quatrième jour, les levriers partirent bottés pour la chasse ; et le cordonnier des chiens, vêtu de velours, allait à cheval dans la suite du roi ; il portait au cou une croix d'or ; au bout de trois jours il devint chambellan, au bout de six jours gouverneur de province, au bout de douze jours grand seigneur... Il fit venir sa vieille mère de sa cabane, le roi la nomma dame de la cour ; quant au curé, ne sachant qu'en faire, il lui donna pour sa retraite un bon diocèse...

(1) Le discours énigmatique de Petit-Jean charme le roi qui en fait un personnage : combien de grands dignitaires et de ministres doivent de même à l'obscurité de leurs théories une réputation de profondeur. Telle est, je crois, l'idée du conte, toutefois il a un sens quelconque.

KORDIAN.

Ah! ah! l'excellente histoire.

GRÉGOIRE.

Vous voyez bien, monsieur, que mon conte vous a amusé... et vous n'avez pas à en rougir; sous cette histoire se cache un enseignement moral.

KORDIAN.

Et lequel? Explique-le-moi, mon vieil ami.

GRÉGOIRE.

Est-ce que je sais, moi! Suffit qu'il y en a un, puisque je vous le dis (1).

KORDIAN.

Alors, je le crois.

GRÉGOIRE.

Il faut bien que vous le croyiez; car enfin, monsieur, quand un vieux serviteur vous parle, il va sans dire qu'il ne vous donnera pas du poison dans ses paroles — J'ai longtemps couru le monde, loin de ma patrie; eh bien, le mal du pays me minait tellement que les autres se moquaient de moi et m'appelaient le troupier de la triste figure, quand je m'étais bien escrimé avec mon sabre, vous croyez que j'étais content? Non, j'étais toujours triste... Dame. le rire, voyez-vous, ne produit rien de rien; tandis que la tristesse, c'est comme un livre bien savant qu'on a dans le cœur et qui vous dit cent choses; elle vous empêche de pourrir comme un champignon sous

(1) Il est douteux que le lecteur se contente de cette raison; mais il comprendra que le dessein du poète, en plaçant ici un récit populaire, a été de retracer dans toute sa naïveté le caractère du peuple polonais : cette fable semble d'ailleurs être à la fois une critique des hauts fonctionnaires, trop souvent impropres à remplir leur charge : « il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint, » et une amplification du texte fameux : *Audaces fortuna juvat.* »

un arbre; elle amasse peu à peu une provision d'enseignements pour la vie... Tel que vous me voyez, j'ai été en Égypte ! Je ne vous ai jamais parlé de cette campagne, je crois... Permettez-vous, monsieur?

KORDIAN.

Parle, mon vieil ami...

GRÉGOIRE, *en retroussant sa moustache.*

Que le diable l'emporte, le petit Caporal... le rude homme que c'était !... Un jour, il conduit l'armée dans la plaine; quand je dis dans la plaine, c'était plutôt dans les sables; le sol était uni comme une table et s'étendait à perte de vue de tous les côtés; partout où l'on se retournait, l'œil, fatigué de courir sur le sable, allait chercher Dieu dans le ciel. Le général avait rangé ses hommes en cinq bataillons carrés; c'était comme qui dirait cinq étoiles brillantes qu'on aurait jetées sur le désert. Moi, qui brillais dans l'une des cinq, je voyais les quatre autres. Je me rappelle qu'avant la bataille, toute l'armée rit de bon cœur; il faut vous dire, monsieur, qu'à la queue de l'armée marchaient des ânes portant les bagages... Avec les bagages, étaient venus de France, à l'ombre de nos baïonnettes, plusieurs de ces savants qui écrivent des histoires dans les almanachs. Nous n'en faisions pas plus de cas que d'un Allemand (1), de toute cette nuée de moucherons, de toute cette meute qui flairait les pierres comme d'autres animaux flairent les truffes; voilà donc qu'avant la bataille, nous nous mettons à crier : « Allons, les ânes « et les savants, qu'on se cache dans les bataillons carrés! « allons, qu'on joue des jambes! » Je vous prie de croire qu'ils profitèrent bien vite de cette politesse. — Il faut que je l'avoue, pourtant, tout brave soldat que j'étais, j'étais un peu triste avant la bataille. — Je m'en souviens comme

(1) Allusion au mépris proverbial du paysan polonais pour l'Allemand, le Niemiec, c'est-à-dire l'*homme muet*.

si c'était hier; au loin on voyait l'eau bleue du Nil; derrière le fleuve, les murs d'une ville; au-dessus de nos têtes, un ciel sans nuages, et la lumière du jour, quoique toute brillante, jouait dans nos yeux comme la lueur des cierges au-dessus d'un catafalque... Mais ce qui étonnait le plus les soldats, c'étaient ces grandes montagnes faites avec de la pierre; je crois que, sans les Karpathes, on les verrait d'ici, si on pouvait balayer le ciel de tous ses nuages. — Tout à coup, le général arrive à cheval... les vivats retentissent, et pourtant on n'avait pas de verres de vin à entrechoquer. Le général montre du doigt ces tours et dit : *Soldats*, c'est un mot français qui veut dire *zolnierze*, je l'ai bien entendu; il s'écria donc : Regardez, soldats; du haut de ces *pyramides*, c'est-à-dire de ces tours, du haut de ces pyramides, cent (1) siècles vous regardent. Alors je tourne les yeux du côté qu'il nous montrait, et voici que dans le ciel bleu... qu'on se moque de moi tant qu'on voudra, je le soutiendrai toujours... oui, monsieur, je vous le jure, tout en haut des pyramides, tel qu'on peint dans les églises le grand archange Michel, j'ai vu un chevalier, couvert d'une armure, au corps tout rayonnant; de sa pique flamboyante, il perçait un dragon qui rampait au loin dans le désert, et qui venait droit à nous dans un nuage de poussière et de sable. Cent canons se mettent à tonner; la flamme m'en fait perdre la vue, et lorsque je parviens à retrouver mes yeux, qu'est-ce que je vois? les Mamelucks, avec leurs sabres recourbés, nous piquent comme des corbeaux avec leurs becs, et, faisant semblant

(1) Le bon vieux Grégoire se trompe de chiffre; l'impression produite a été si forte sur son esprit que, peu au courant de la chronologie, il passe d'un bond de 40 à 100, chiffre à la fois plus rond et plus fort. Le mot *contempler* est sans doute aussi un peu bien littéraire pour lui; et si Grégoire corrige ici Bonaparte à sa manière, il ne faut pas en faire un crime à Slowacki.

de tourner bride pour fuir, ils s'élancent sur les baïonnettes comme des singes.

KORDIAN.

Eh bien, continue...

GRÉGOIRE.

Oh! vous devriez rougir de me demander ce que tout le monde sait : est-ce que nous ne faisions pas toujours sauter la banque? Et, sans cette peste maudite... — mais, vous ne m'écoutez plus!...

KORDIAN, *pensif, se parlant à lui-même.*

J'ai honte de moi-même! Ce vieillard allume en moi une étincelle de vie. Parfois, l'esprit en désordre, je m'enfuis au fond des bois sombres, et là, je jette un bruit d'armes dans les mugissements des sapins qui s'agitent; je me vois entouré d'une apothéose de gloire, au milieu de bataillons rayonnants; à ma voix, les armées sortent de terre et les villes se soulèvent comme si elles brisaient leur sépulcre de lave... Folie, rêves, enfantillages... Ces pensées, je n'oserais les découvrir au bon sens des hommes sérieux, et je m'en vais chercher, — qui? un domestique qui me débite ses sottes et interminables histoires.

(Il réfléchit... puis se tournant tout à coup vers Grégoire.)

Retire-toi, Grégoire; lorsque la demoiselle sera prête à partir pour la promenade, tu viendras m'avertir.

GRÉGOIRE.

Monsieur... vous n'avez peut-être pas bien dormi cette nuit? Comment... vous chassez loin de vous le pauvre vieux Grégoire comme un animal importun? Quand j'étais prisonnier, autrefois, j'ai connu un jeune homme, qui était très-instruit, et qui pourtant ne me méprisait pas; il me remerciait de mes histoires quand elles étaient bien choisies. Oh! c'était un bel et brave enfant, allez! Il a fini tristement!

KORDIAN.

Il est mort?

GRÉGOIRE.

Ah bien oui! monsieur!

KORDIAN.

Il vit, alors?

GRÉGOIRE.

Oh! non, il ne vit plus! En 1812, les Russes nous avaient faits prisonniers, et, nous chassant devant eux comme un troupeau, ils nous avaient menés en Sibérie... Nous étions en tout deux cents : il y avait de vieux grognards déjà un peu entamés, et avec cela de tout jeunes officiers; quelle amitié entre nous tous, c'est plaisir d'y penser! On ne s'appelait jamais autrement que frère, on rompait le pain ensemble comme l'hostie de Noël, on portait le même costume. Celui dont je veux vous parler se nommait Casimir. En voyant les Moscovites torturer nos pauvres soldats, M. Casimir souffrait pour tout le monde, et sa tête travaillait, travaillait tant, qu'à la fin il en sortit quelque chose. Il nous rassembla secrètement et nous découvrit son projet, un fier et hardi projet, allez! Ne riez pas; quand on a blanchi dans l'esclavage, on ne blâme plus chez les autres le désespoir qui va jusqu'à la folie. Voici donc ce qu'il voulait : exterminer les Kozaks qui nous gardaient, nous armer des dépouilles des morts, et ramener en Pologne les vieux soldats polonais... Mais les Russes avaient eu vent de l'affaire : on nous conduit dans une grande plaine, — tout un régiment de Baskirs nous entoure en demi-cercle et nous accule au Volga... Le colonel tartare lit à haute voix un soi-disant décret du tzar, qui ordonnait de diviser par dizaines les prisonniers polonais et de les incorporer dans les régiments. Alors nos braves s'embrassent les uns les autres en criant : Nous n'irons pas... Au lieu de nous fusiller, croiriez-vous bien, mon-

sieur, que ces démons de Tartares nous jetaient au cou des nœuds coulants, comme ils font à leurs bandes de chevaux sauvages (1) ? Oh ! ce que j'ai senti à ce moment-là, je l'emporterai avec moi dans le cercueil !... Nous voilà tous à nous attacher les uns aux autres tant que nous avions de force... Je me rappelle encore qu'à ma droite, non, à ma gauche, du côté du cœur,—était un vieux soldat épuisé par l'âge et par les blessures ; un brigand de Baskir pousse vers lui son cheval ; le pauvre malheureux serre ma main comme la poignée d'un sabre, puis il se laisse aller sur moi, se suspend à mon bras ; je le regarde, qu'est-ce que je vois ? Il était livide comme un cadavre, les yeux lui sortaient de la tête, son cou était entouré d'une corde. Alors le Baskir tire son cheval en arrière, le cheval se redresse, se cabre et saute, et le vieillard, emporté avec le cheval, est traîné de tout son long sur le sable, au milieu des cailloux tranchants. J'ai vu sur les cailloux des poignées de cheveux blancs arrachés avec des gouttes de sang... Le cheval volait comme la flèche, et le cadavre avait déjà disparu qu'on apercevait encore le cheval et, par la pensée, près du cheval, — le vieillard tout sanglant.

Nous étions là comme une gerbe d'épis jaunis au milieu de la plaine ; muets et comme fous d'horreur. Autour de nous, pareils à des corbeaux, les païens rôdaient en sifflant, choisissant des yeux celui qu'ils allaient étrangler ; avant de nous faire mourir, ils nous tuaient par l'attente de la mort. Tout à coup, monsieur, Casimir, notre jeune Casimir, se lance dans la foule des Baskirs et en ressort bientôt traînant par un bras le colonel des Tartares ; il se jette dans le fleuve avec lui, le plonge dans l'eau, le tient enfoncé entre deux glaçons ; les glaçons se resserrent, et la tête du Baskir, tranchée comme avec un sabre, surnage sur la glace, les yeux ouverts...

(1) C'est ce que faisaient aussi les Mexicains pendant la dernière guerre ; le *lazzo* était la terreur des soldats français.

KORDIAN.

Et Casimir ?

GRÉGOIRE.

Casimir périt aussi!

KORDIAN.

Grégoire, te souviens-tu de son nom de famille?

GRÉGOIRE.

Je ne sais pas; il était connu sous le nom de Casimir. Qu'importe son autre nom, maintenant qu'il est mort? Vous serrez la main de votre vieux serviteur, monsieur...

KORDIAN.

Dieu! comme ce vieillard s'est transformé : l'enthousiasme en a fait un géant; mais ce qui me manque à moi, c'est la foi. Là où les hommes respirent, moi je perds haleine. Du haut des plus sublimes pensées humaines, mon regard incrédule recule jusqu'à la source du doute. Sur les chemins tracés par le préjugé, mon pied ne saurait se poser... Voici pourtant le moment de toiser le monde à la mesure de mon jeune enthousiasme et de résoudre cette question : « Vivre ou ne pas vivre? » Impuissant que je suis! Je ne saurais, comme Œdipe le meurtrier, résoudre les énigmes de tous les sphinx de ce monde. Les sphinx se sont multipliés ici-bas ; les mystères sont maintenant aussi nombreux que les grains de sable de la mer ou les fleurs de la prairie; tout est plein de mystères; l'abîme du monde ne s'est pas agrandi, mais il a gagné en profondeur... L'homme vogue à la surface, et s'il n'a pas le soin de mesurer sa route avec des nœuds, comme le matelot, il ne sait s'il avance ou non, quand une fois le rivage a disparu... à moins que dans ce voyage il ne voie passer près de lui, comme les bornes du chemin, tous les vieux préjugés, — pâles cadavres des siècles... Que dis-je ? ne sont-ce pas plutôt des croix plantées au bord

de la route? L'homme simple y arrête son cheval, fait le signe de croix, salue et passe... Bientôt, les sages tracent des sentiers plus directs ; peu à peu, les hommes simples prennent ces nouveaux sentiers; la croix est oubliée, la cigogne y fait son nid, la mousse commence à y venir; à ses pieds, les enfants plantent des fleurs dans le sable... Puis, quelquefois, rongée en son pied par les années, la croix tombe et tue les enfants du hameau voisin; alors le peuple se reproche d'avoir tant tardé à l'abattre. J'irai donc par le monde pour abattre tous les troncs vermoulus. — Et l'amour? je l'oublierai ; —au milieu de la tempête du monde, il me restera la voix des souvenirs... semblable à un chant triste et plaintif, au chant de la grue voyageuse qui s'est attardée et qui plane solitaire dans l'azur du ciel, restée seule et la dernière de toute une foule nombreuse et fortunée. Il me faut des ailes nouvelles, il me faut de nouvelles routes; comme Colomb, je pars pour des océans inconnus, je pars avec des pensées tristes, avec un cœur brisé...

LAURE, *l'appelant du perron.*

Kordian!...

KORDIAN.

Cette voix dissipe l'aurore de mon enthousiasme. Je suis enfermé dans un cercle magique et mystérieux; je n'en sortirai pas... J'aurais pu être quelque chose... je ne serai rien...

—

SCÈNE II

Un jardin. — Des allées de tilleuls se croisent en tous sens. — Au milieu des arbres on voit une maison abandonnée, avec les volets fermés... L'automne. — Les feuilles tombent, le vent souffle... Kordian et Laure descendent de leurs chevaux que Grégoire garde, et ils entrent dans une allée... ils restent long-temps sans rien se dire.

LAURE, *avec un sourire moitié ironique.*

D'où vous vient cette tristesse, Kordian ? (Kordian la regarde de ses yeux rêveurs — et ne répond pas.) J'ai trouvé, ce matin, dans mon album, une page de vers nouvellement écrits, et j'ai reconnu la main, la plume, — ou plutôt l'âme du poète... (Kordian rougit et se penche vers la terre.) Pourquoi donc vous penchez-vous ainsi ?

KORDIAN.

J'écarte et je brise, sous vos pas, les branches, les épines, les chardons. — L'épine qui me blessera la main, ne blessera plus personne !

LAURE.

Kordian oublie qu'il a une mère, et que sa mère est veuve. Qu'est-ce donc ? vous froncez le sourcil, vous devenez triste, vous rougissez ?

KORDIAN.

Demandez aux arbres pourquoi, lorsqu'en automne le givre les a glacés, ils ont des feuilles couleur de pourpre ? C'est le secret du givre...

LAURE.

Asseyons-nous dans cette allée. Qui de nous deux verra le premier notre étoile favorite ?...

KORDIAN.

Je ne la verrai pas, si c'est l'étoile de l'espérance!...

LAURE.

Et si c'était celle du souvenir?

KORDIAN.

Oh! il est encore trop matin pour moi; la pâle étoile du souvenir n'a pas lui dans mon ciel!...

LAURE.

Où donc est l'étoile de Kordian?

(Kordian lève ses yeux sur Laure, puis se détourne.)

Son nom?

KORDIAN.

L'avenir.

LAURE, *souriant*.

De quel côté du ciel?

KORDIAN.

Oh! je ne sais, je ne sais. — C'est une étoile errante qu'il faut perdre chaque jour et poursuivre chaque jour...

LAURE.

L'avenir de Kordian est brillant: il a des talents, des capacités...

KORDIAN.

Oui, — quand je serai consumé par la douleur, j'éclairerai les hommes du feu de mes os calcinés. Les talents? Ce sont des lanternes confiées à des insensés; avec cette lumière ils vont se jeter droit à la rivière. Mieux vaut éteindre la lumière et fermer les yeux, ou bien faire provision de bon sens et d'idées froides en payant cette machandise de tout son trésor de rêves...

LAURE.

Vous êtes bien amer, aujourd'hui?

(Elle s'assied sur un banc de verdure. — Kordian s'étend à ses pieds et dit en regardant le ciel.)

KORDIAN.

Ravissante nature! Ce nuage gris, poussé par le vent d'automne, vole dans le ciel comme le cheval de l'Apocalypse; dans le nuage, la foudre dort, engourdie par le froid, et ne peut faire jaillir une étincelle; ainsi donc ce que son sein renferme de colère, elle ne le dira à personne, et passera silencieuse au-dessus du monde... Eh bien, je veux l'imiter. Que mes pensées passent au-dessus du monde froides et silencieuses... (Il cueille une fleur et se retourne en souriant vers Laure.) Tenez, mademoiselle, prenez cette branche de bruyère rouge comme la pourpre, mais ne lui faites pas perdre ses diamants de givre... (Rêveur, il regarde le ciel.) — Regardez ce ciel, là-haut; voyez-vous les fantômes du Dante? Là-bas, sur ce vieil arbre, s'abat une volée d'étourneaux; ils ont fait halte ici et se préparent à dormir; cette nuit, le vent arrachera les feuiles: eux dormiront toute la nuit, bercés par le chant d'agonie des arbres; l'ange du pressentiment leur apparaîtra en songe pour leur enseigner la route qu'ils doivent suivre, et lorsqu'ils se réveilleront, l'arbre leur dira... : « Al-
« lez, oiseaux! je n'ai plus de feuilles pour vous abriter;
« j'ai vieilli cette nuit pendant que vous dormiez. »

LAURE.

Quelle leçon tirez-vous de là?

KORDIAN.

Une leçon de tristesse, rien de plus : l'arbre, lui, n'a pas dormi et les oiseaux ont dormi.

LAURE.

Kordian, qui est à la recherche de l'avenir, doit dormir comme les oiseaux...

KORDIAN.

Mais l'ange du pressentiment, où est-il? Viendra-t-il me prendre par la main? Il me faut donc distribuer, comme un avare, année par année, mes pensées et mes

sentiments, et ne jamais perdre mes sens dans aucune tempête? Il me faut donc chaque jour triompher de moi-même pour pouvoir vivre le lendemain? Ce qui nous pousse à continuer toujours le voyage de la vie, c'est une insatiable curiosité du lendemain; curiosité fatale que l'on ne satisfait qu'au prix de bien des malheurs, et qui nous force à ne jamais perdre la tête dans aucune tempête. (Avec violence) Eh bien, moi, je l'ai perdue! Mon Dieu! ayez pitié de moi.

LAURE.

Kordian! (Kordian reste muet.) Il est temps de revenir, il fait vent, la nuit tombe...

KORDIAN.

De grâce, encore un instant...

LAURE.

Alors vous me promettez d'être plus calme?

KORDIAN, *sans savoir ce qu'il dit.*

Oui...

LAURE.

L'avenir est encore loin; tant que nous sommes jeunes, tout s'ouvre devant nous.

KORDIAN, *regardant le ciel.*

L'azur sombre du ciel se dégage des brouillards qui le couvraient. Ah! la lune! regardez là-bas, la lune argentée, la lune pleine et entière; elle s'est arrêtée et elle nous regarde. Voyez les flocons argentés des nuages qui la recouvrent, la voici qui s'avance à présent; on dirait qu'elle s'arrache de l'étreinte des nuages; voici maintenant une branche vermoulue qui la coupe en deux; regardez! elle cache son disque assombri au milieu d'un noir feuillage... Laure, bientôt, bientôt, en voyant le pâle visage de la lune briller au milieu des nuages qui traverseront un ciel d'automne, vous repousserez loin de vous mon image importune...

(Une pause.)

Dieu a mis un rayon de son âme dans ses créatures imparfaites ; comme la lumière du soleil se décompose en couleurs, cette âme s'est décomposée en sentiments. Cinq d'entre eux ont pris pour serviteurs les sens corporels, les autres se sont éteints dans le néant (1)... Mais il existe un autre monde. Là, ces sentiments se fondront ensemble et il en sortira un ange rayonnant, plus petit que l'homme, peut-être, atome de lumière, centre de la sphère où s'éparpillent tous ces rayons, il sera brillant tout entier, et les taches humaines ne se retrouveront plus sur son cœur. L'âme s'agrandira par le sens de l'infini ; Dieu tournera vers l'avenir les yeux de cet ange, qui cessera de contempler le sombre cercueil du souvenir. Dieu jettera sous ses pieds des colonnes de lumière ; il y allumera des myriades d'étoiles et de soleils ; l'ange les parcourra d'un bout à l'autre d'un regard plein d'espérance, et, pareil à une étoile, il s'élancera vers l'avenir... Oh ! mon esprit veut s'arracher de moi ! il a déployé ses ailes ! Mon âme s'envole de mes lèvres brûlantes dans l'azur du ciel...

(Il laisse retomber ses bras et dit avec désespoir :)

Oui, mais pour faire un ange du ciel, il faut deux âmes de la terre !...

LAURE.

A quoi bon vous exalter ainsi dans vos rêves ? En vérité, je ne sais ce que vous avez...

KORDIAN, *avec mépris.*

Je suis fou...

(Laure retourne à la porte du jardin, monte à cheval... et s'éloigne avec Grégoire. Kordian reste dans le jardin, seul et immobile.)

KORDIAN, *seul.*

Les feux de la nuit brillent sur le saphir du ciel ; ma

(1) Pour toutes ces idées mystiques voyez dans le premier volume le morceau intitulé : *Souvenirs d'enfance.*

pensée qui s'égarait s'est plongée dans le ciel bleu; voici les étoiles qui l'emportent dans leurs courses rapides et qui l'agitent tellement que, fatiguée, sombre et pâle, elle finira par retomber de cette danse aérienne dans mon cœur ennuyé... Je l'attends,—penché au bord des abîmes célestes, inquiet de ma pensée qui se perd dans le tourbillon des étoiles; — je l'attends. Étoiles! vous partez comme des grues voyageuses pour un lointain voyage! Étoiles! je veux m'envoler avec vous dans les saphirs célestes!

(Il tire un pistolet.)

Il est chargé,—je n'ai qu'à faire retomber la pierre sur le fer... Un instant de douleur, — les ténèbres, — puis une éclatante lumière. Mais si cette lumière ne brillait pas?... Une fois la douleur passée, si tout s'évanouissait avec ce moment de souffrance? et qu'ensuite les ténèbres, les ténèbres mêmes disparussent? Plus rien! — plus rien! et je ne pourrais pas même dire: il n'y a plus rien, ni demander à Dieu : pourquoi n'y a-t-il plus rien?... Ainsi, je serais vaincu... par qui? par rien. La mort se tient là devant mes yeux avec un double visage, de même que parfois le ciel brille au-dessus de nos têtes et se reflète dans l'eau sous nos pieds. Réalité ou illusion? — Mais le choix est difficile à qui ne peut comprendre. (Il applique le pistolet sur son front.) Non... pas dans ce jardin. Je trouverai, au milieu des bois, une plaine fleurie et retirée.

(Il sort du jardin.)

—

SCÈNE III

La nuit. Laure seule dans sa chambre, près d'une lampe.

LAURE.

Kordian n'est pas encore de retour, et il est déjà onze heures. L'inquiétude commence à se glisser dans mon cœur; si j'avais tué cet enfant par mes vaines railleries? Je souffle sur une rose, elle est desséchée par le soleil, elle s'effeuille. Et si son cœur à lui est fait d'un tel métal que tout ce que j'y écris y demeure gravé à jamais? Grand Dieu! si ses yeux allaient s'habituer aux ténèbres et aux larmes? Mieux encore, si, au lieu de larmes, l'orgueil, si précoce chez ces enfants enthousiastes, burinait à jamais sur son visage un sourire amer?... (Elle rêve un instant, prend son album et le feuillette.) Ces pages sont remplies d'ennuyeuses galanteries : celui-ci me dit : Vous êtes une fleur, cet autre : Vous êtes une étoile; — en voici un qui me compare à la déesse Diane, et que volontiers je comparerais au dieu Apis, en regardant sa tête. — Voici une fleur qui semble prête à s'épanouir, c'est un dessin de ma sœur. — Ah! les vers de Kordian, je les ai cherchés malgré moi, il faut que je les relise encore...

(Elle lit les vers de Kordian.)

Oh! je reviendrai un jour dans la chaîne de vos souvenirs. Je m'arrêterai... tous vos souvenirs à la fois demeureront immobiles, et vous me direz... « Ombre importune! tu pèses sur mon âme de toute ton âme silencieuse, comme la lune qui de ses regards soulève les abîmes des mers. Tu es partout, près de moi, au-dessus de moi et en moi... » Oui, ma bien-aimée, je suis près de vous, avec vous et en vous...

Je ne viens ni vous rien reprocher, ni vous rappeler le passé; je n'ose vous bénir; je ne veux pas vous maudire; — seulement, dans mon tombeau, il m'est venu à l'esprit plusieurs questions... les voici : Écoutez! autrefois vous avez été fiancée avec le bonheur; montrez-moi votre anneau d'or. Ah! il a noirci! l'anneau a noirci? — Ce n'est pas ma faute à moi.

Pourquoi laissez-vous tomber sur votre visage les boucles de vos cheveux?... J'ai aperçu dans ce nuage de cheveux... la pâleur de votre visage et quelque chose qui brille!... C'est peut-être un reflet de lumière sur un rang de perles? Peut-être l'éclat du diamant ou de la cornaline? Peut-être une topaze où se joue un rayon de soleil? — Peut-être aussi des larmes? — Vous pleurez? — Ce n'est pas ma faute à moi!...

Mon ange, mon ange, votre tête autrefois était couronnée de fleurs, et les fleurs étaient si nombreuses, que vous pouviez les renouveler avant qu'elles fussent flétries. Pourquoi donc, aujourd'hui, ce changement dans votre parure? Les fleurs ont dû pourtant traverser les orages et les chaleurs; à l'exception d'une rose pâle, qui, il y a bien longtemps, bien longtemps, je ne me souviens plus pour quelle cause, s'est flétrie à jamais... Si toutes se sont flétries ainsi... — Ce n'est pas ma faute à moi!... »

(Elle cesse de lire.)

J'entends le pas d'un cheval... c'est Kordian!... Ouvrons la fenêtre. — Non; ce serait trahir une trop vive inquiétude... Comment, personne ne frappe à la porte? (Elle ouvre la fenêtre.) Mon Dieu, mon Dieu! le cheval revient tout seul... Qu'est-il arrivé? Je tremble tout entière! (Elle sonne. Entre la femme de chambre.) Où est Grégoire?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne sais pas, mademoiselle, il ne s'est pas mis à table avec nous; nous l'avons remarqué, car, contre sa cou-

tume, il n'a pas partagé son vin avec nous, comme les juifs se partagent le manteau de Jésus-Christ (1).

LAURE.

Cherchez-le, qu'il vienne vite !

GRÉGOIRE, *entrant*.

Oh ! malheur ! malheur ! M. Kordian s'est tiré un coup de pistolet...

(1) Proverbe populaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

(1828)

LE VOYAGEUR.

Jame's Park à Londres. Le soir... Kordian est assis sous un arbre. Tout alentour des tapis de verdure. Un peu plus loin un bassin ombragé d'arbres, des troupeaux autour du parc. Des palais et les deux tours de Westminster.

KORDIAN.

Ce parc est comme une oasis de verdure jetée dans un désert de palais ; je viens chercher ici un refuge contre le bruit de la foule ; le peuple aime mieux boire la fumée du charbon et regarder les boutiques, et ce jardin, ravissante idylle de la sombre cité, disparaît comme un beau passage dans un poème ennuyeux. Hommes ! vous devriez venir contempler ces arbres, voir les merveilles de Dieu à côté des merveilles de vos mains. Ces arbres que vous avez respectés ont gardé le charme de ceux du paradis ; parfois ils reçoivent des brouillards noirs venus on ne sait d'où, et de leur éventail de feuilles vertes ils les renvoient sur la ville. Au milieu des bassins, les cygnes voguent à toutes voiles. Les hommes parsèment les sentiers sinueux de sable du Pactole, et revêtent les prairies d'un duvet de velours flamand. Là-bas, la ville... grande horloge au mécanisme humain ; ici, le calme ; — ici, les fleurs des jardins ne sont pas des hommes, mais on voit des troupeaux en-

châssés dans la verdure comme des perles... Il fut un temps où, dans mes rêves d'enfant, je construisais, par la pensée, toutes les capitales de la terre; aujourd'hui, je les vois toutes de mes yeux; mais je n'ai pas pour cela détruit les premières images de mes rêves; elles me servent de terme de comparaison et me tiennent lieu de guide de voyage. Triste réalité, égale au moins mes rêveries! Puissé-je me juger moi-même quand j'aurai jugé le monde... Quî sait? peut-être prendrai-je place au banquet du bonheur?... Je voudrais effacer de mon front cette cicatrice de Caïn; un coup d'œil suffit aux hommes pour dire : C'est un suicidé...

(Le gardien s'approche en faisant payer les chaises.)

LE GARDIEN.

Monsieur! un penny pour votre chaise!... (Kordian donne un shelling et ne veut pas reprendre la monnaie.) Vous payez comme un lord, monsieur, mais vous ne savez pas vous asseoir comme un lord!

KORDIAN.

Ah! et comment s'assied donc un lord?

LE GARDIEN.

Les grands seigneurs prennent trois chaises à la fois : l'une est pour le lord, la seconde pour ses pieds, la troisième pour son chapeau; cela fait en tout trois pence.

KORDIAN.

Merci, mon ami, je profiterai de la leçon.

LE GARDIEN.

C'est une noble coutume; vive l'orgueil qui rapporte quelque chose aux pauvres gens! J'ai bien peur que la nouvelle réforme abolisse cet usage.

(Le jour baisse.)

KORDIAN.

Là-bas, sous l'ombrage épais des arbres qui entourent

le bassin, je vois passer comme une ombre un homme solitaire, il regarde la lune et soupire ; — c'est quelque tendre amant; sans doute, la tristesse empoisonne son grand cœur; peut-être avait-il formé quelque rêve doré dont la trame s'est rompue tout d'un coup, — et il fuit loin du monde. Je voudrais savoir qui c'est... Mon ami, connaissez-vous cet homme?

LE GARDIEN.

C'est un débiteur, un banqueroutier condamné par la justice.

KORDIAN.

Alors pourquoi est-ce dans ce jardin qu'il rêve, et non dans sa prison?

LE GARDIEN.

Le jour, la loi n'entre pas dans les maisons, et après le coucher du soleil, elle ne poursuit pas les débiteurs dans les rues; voilà pourquoi le débiteur dort le jour et se promène la nuit. Je croyais, Dieu me pardonne, que vous aussi, monsieur, vous étiez occupé à fuir devant la loi.

KORDIAN.

Misérable!...

LE GARDIEN.

Mais, foi d'honnête homme, vous payez comme un lord; aussi j'ai l'honneur de recommander mes frères à Votre Excellence... L'un vend, comme moi, des chaises au Parlement; l'autre, comme moi aussi, vend des tombeaux à Westminster; un troisième fabrique pour la vente des cachets armoriés, et grave sur chacun une aune, des balances et deux tours pareilles par leur forme à celles de la prison pour dettes; le quatrième est connu dans le peuple sous le nom de Garrick le tragique ; il a reçu de la nature un vrai talent de singe, il montre à la populace de la rue son héros Punch ; et par la bouche de Punch il raconte comment il a tué sa femme, jeté son enfant par la fenêtre

et pendu le bourreau; enfin il tombe lui-même entre les griffes du diable : et quand le diable l'emporte, les spectateurs fondent en larmes.

(Kordian s'éloigne.)

—

Douvres. Kordian, assis sur une roche crayeuse au-dessus de la mer, lit, dans Shakspeare, un extrait de la tragédie intitulée : *Le roi Léar*...

KORDIAN, *lisant* (1).

« Viens! voici le sommet; pas un mot, pas un geste... Le vertige te prendra si tu jettes un regard sur les abîmes qui s'ouvrent sous tes pieds... Les corneilles qui passent au milieu de l'abîme ne semblent pas plus grosses que des mouches... et là-bas à mi-côte vois-tu cet être qui grimpe?... Il cueille du fenouil marin... Oh! la rude existence!... D'ici on le voit aussi petit qu'une tête d'homme. Et ces pêcheurs qui suivent le rivage? on dirait des fourmis... Ce trois-mâts qui repose dans le port, paraît d'ici sans voiles, ce n'est qu'une coquille, plus petite que le nœud d'une ancre. Le mugissement des flots courroucés que le vent pousse et jette sur les rocs du rivage, le grondement de l'écume bouillonnant sur la pierre, ce bruit égal à celui d'une tempête retentissante, n'arrive pas jusqu'à notre oreille... Oh! je ne regarde pas davantage; car ma pensée vertigineuse m'entraînerait dans le gouffre... » (Il cesse de lire.)

Shakspeare! esprit créateur! tu as édifié une montagne plus haute que celles que Dieu fit. Tu as fait comprendre l'abîme à un aveugle; tu as rapproché de l'infini une créature de la terre. Je voudrais avoir sur les yeux un

(1) V. *le roi Léar*, acte IV, sc. x.

nuage sombre, et contempler le monde avec tes yeux à toi. (Il se lève.)

C'est en vain que le génie du poète embellit le monde entier ; à tous les échelons de la vie, la réalité nous attend. En vérité je ressemble à cet homme qui cueille du fenouil marin sur les rocs de la vie. Oh ! le rude travail !... (Il s'éloigne.)

—

Une villa d'Italie. Une chambre toute garnie de miroirs. Des tapis, des vases creusés dans la lave, et remplis de fleurs. On aperçoit par les fenêtres un magnifique paysage. Kordian et Violetta, jeune et belle Italienne.

KORDIAN.

Ame de ma vie ! laisse-moi rassembler tes cheveux sur ton front ! Enlace-moi dans tes bras, le plaisir me fera renaître. Regarde-moi ! Tes yeux sont noirs, transparents et étincelants ; le blanc de tes yeux ressemble à une perle d'un blanc azuré. Quand tu me jettes un regard languissant, je tombe, je perds les forces, je me meurs ; ainsi les papillons dorés expirent sur le calice embaumé de la rose ; et quand tu me lances l'étincelle de tes yeux, je deviens fou ! Et je renais pour tout le temps que dure un baiser.

VIOLETTA.

Laisse-moi ! je me sens mourir...

KORDIAN.

Ma bien-aimée ! Quand tu tombes mourante d'amour entre mes bras, et que tu repousses ma poitrine de tes seins agités par la passion, quand du corail de tes lèvres à moitié épanoui s'échappe une flamme avec une parole indistincte, où l'amour a mêlé toutes les voix ensemble, où

l'on entend le son d'une corde de lyre qui se brise, le cri de la pudeur, la plainte du regret, le gémissement, le rire enfantin, et le soupir... alors, oh! alors, tu m'aimes...

VIOLETTA.

Oh! oui; plus que la vie! N'ai-je pas quitté pour toi et mon lord et mon Dieu? Et tu douterais encore, ingrat!

KORDIAN.

Non, je te crois! Ainsi suspendu à tes lèvres de corail comme le papillon à la rose, — je te crois. Ton cou est brûlant, et ces perles sont trop froides sur cette poitrine en feu. Brise ce collier, — attends! je vais casser le fil avec mes dents!...

VIOLETTA.

Quel dommage!...

KORDIAN.

Les perles coulent comme de l'eau le long de ta poitrine; tu as peur des caresses des perles, ma tendre amie? Tu trembles comme une feuille... M'aimes-tu?

VIOLETTA.

Je te l'ai dit cent fois : tu m'es plus cher que la vie. Me voici suspendue à tes vêtements comme une goutte de rosée; secoue-les seulement, et je me briserai tout entière.

KORDIAN, *de plus en plus froidement, d'un ton plus réfléchi.*

Je regarde ce vase de lave, où poussent ces fleurs brillantes; autrefois cette lave, allumée par le feu, a brûlé, puis s'est refroidie; c'est alors que le sculpteur lui a donné cette forme magnifique... Quelquefois le monde est le sculpteur, et cette lave refroidie, c'est le cœur de la femme.

VIOLETTA.

Vous êtes bien cruel pour notre sexe, et le cœur fidèle de Violetta ne méritait pas ce reproche...

KORDIAN.

Ecoute! loin d'ici, dans le Nord, il y avait un château

séculaire; les armoiries de mes ancêtres brillaient sur le portail; dans les salles, les portraits de mes aïeux me regardaient du haut de leur cadre doré; aujourd'hui le regard de mes pères me poursuit et me relance jusqu'ici, dans cette villa d'Italie. Pourquoi? parce que j'ai fait de l'or du château de mes pères, et que de cet or je t'ai fait faire à toi un diadème pour ton front.

VIOLETTA.

Mon ami, tu empoisonnes ton cœur par d'inutiles regrets...

KORDIAN.

Ma chère bien-aimée, quand je pourrais racheter mes palais d'une seule larme de toi, cette larme, je ne veux pas que tu la verses. Ma bien-aimée, c'est pour te donner leur splendeur que sont faits les diamants : telle la voie lactée brille de l'éclat de mille mondes. Je voudrais passer avec toi des siècles dans cette belle villa, au milieu des lauriers, des cascades, des roses, des bronzes, des miroirs. — Et pourtant qui sait? demain peut-être en rouvrant les paupières tu verras en face de toi le spectre de la misère, le plus terrible des spectres... Malédiction! j'ai tout perdu!

VIOLETTA.

Mio caro, que veux-tu dire?

KORDIAN.

Les créanciers attendent à la porte! Mais qu'importe la richesse, quand on a l'amour; je te donnais des diamants autrefois; à présent je te donne mon cœur.

VIOLETTA.

C'est vrai, les diamants... où sont les clefs?

KORDIAN.

Arrête! arrête, ma vie! Hier pour retarder d'un instant le naufrage de ma fortune, j'ai pris tes diamants et je les

ai joués; le jeu a tout dévoré... Mais il me reste le cœur d'un ange!...

VIOLETTA, *pleurant de colère.*

Ah! malheureuse que je suis! il m'a pris mes bijoux!

KORDIAN.

Mon amie, tu me tues par ces larmes inutiles... je mets ton cœur au-dessus de tous les trésors.

VIOLETTA.

Tu as perdu mon cœur en même temps que mes bijoux!! La misère, la misère m'attend...

KORDIAN.

Moi, c'est mon cheval qui m'attend.

VIOLETTA.

Va-t'en à tous les diables!...

KORDIAN.

Mon voyage ne sera pas si long; mon cheval a des fers d'or, dont chacun vaut mille ducats; je les ai gagnés hier sur la dernière carte; pour les soustraire aux regards de mes créanciers je les ai fait clouer aux sabots de mon cheval. Pendant toute la nuit je galoperai à travers la plaine, frappant de ces sabots d'or la rosée argentée. Puis, à la ville prochaine, je ferai déferrer le cheval, et pour les quatre fers, je donnerai quatre festins; ensuite comme font les héros à la mode, je me brûlerai la cervelle... Oserai-je, madame, vous inviter à mes festins? Si vous voulez ensuite porter le deuil de votre amant, je vous assure que le noir vous ira à ravir... Madame! partons-nous ensemble?...

VIOLETTA, *au bout d'un instant.*

Mon bien-aimé! je te suis partout...

(Ils sortent.)

Un chemin public. Kordian à cheval, Violetta en croupe derrière lui. Ils passent au galop. Le cheval glisse et tombe. Kordian fait sauter Violetta à terre.

VIOLETTA.

Qu'y a-t-il donc?

KORDIAN.

Rien... mon cheval a perdu ses fers, et il est tombé.

VIOLETTA.

Il n'a plus ses fers!

KORDIAN.

Ce n'est rien... je les lui avais fait clouer à peine, ou, pour mieux dire, je les avais fait simplement attacher avec de vieilles chevilles; il les a perdus presque en partant.

VIOLETTA, *avec colère.*

Serpent tentateur!

KORDIAN.

Ève de mon cœur! ton Adam sera bien vite remplacé; quant à moi, je me réjouis sincèrement à la pensée que mes serviteurs qu'on va chasser de la villa suivront, le front baissé, la même route que moi, et trouveront de l'or sous les larmes qu'ils auront versées.

VIOLETTA.

Puissent les hommes te voler les balles de tes pistolets! Puisse la faim te tuer, puisse la soif te consumer!

(Elle s'éloigne et reprend le chemin par où ils sont venus; Kordian monte à cheval et la regarde avec un sourire de mépris.)

KORDIAN.

En vérité, voilà une femme qui m'aime à la folie; elle est allée rechercher sur le chemin les traces de son amant... En route, mon cheval! où tu voudras, je te lâche la bride...

(Il s'éloigne.)

Une salle du Vatican, tapissée de damas. Le pape assis dans un fauteuil, en pantoufles dorées ; à côté de lui, sur un trépied, sa tiare, et, sur la tiare, un perroquet au cou rouge. Un Suisse, ouvrant la porte, laisse passer Kordian, et crie à haute voix :

LE SUISSE.

Le comte Kordian, gentilhomme polonais !

LE PAPE.

Salut au descendant des Sobieski. (Il tend son pied. Kordian s'agenouille et le baise.) La Pologne est toujours comblée des bienfaits du ciel, n'est-ce pas ? Tous les jours j'adresse à Dieu des actions de grâces pour cet heureux pays ; car l'Empereur, semblable à un ange portant le rameau d'olivier, garde au fond du cœur de bonnes intentions pour la religion catholique ; nous devrions chanter *Hosanna*...

LE PERROQUET, *d'une voix perçante et criarde.*

Miserere !!!

KORDIAN.

Je vous apporte en présent, Saint-Père, une relique sainte ; c'est une poignée de cette terre où l'on a égorgé dix mille victimes, enfants, vieillards et femmes... sans leur donner avant leur mort le pain de l'Eucharistie ; déposez-la dans l'endroit où vous gardez précieusement les dons des tzars, et en échange, donnez-moi une larme, rien qu'une larme...

LE PERROQUET.

Lacryma Christi.

LE PAPE, *au perroquet en souriant et agitant son mouchoir.*

Va-t'en, petit Luther ! va-t'en, te dis-je... Eh bien, mon fils Polonais, avez-vous visité l'église de Saint-Pierre, le

Cirque, le Panthéon ? Je vous en préviens, trouvez-vous dimanche dans le chœur de la Basilique, vous entendrez un nouveau chanteur qui vient d'Afrique, c'est le dey de Fez qui me l'envoie,.. Demain dans toute ma majesté je donnerai la bénédiction à la ville et au monde. Vous verrez des peuples entiers prosternés devant moi ; que les Polonais prient Dieu, respectent le tzar, et gardent leur religion...

KORDIAN.

Mais cette poignée de terre sanglante, personne ne la bénit... Que répondrai-je aux miens ?...

LE PERROQUET.

De profundis clamavi ! clamavi !

LE PAPE, *cherche à cacher son trouble en riant et chasse le perroquet.*

Va-t'en, petit démon ! Il passe de ma tiare sur ma crosse, maudit oiseau... Je croirais presque que c'est dans son corps que fait pénitence l'âme de Luther ; il est tout plein de conjonctions, *ergo*, *puisque*, *parce que* ; une fois il était caché derrière un rideau, et il discutait avec le cardinal président du bureau des dates. Le cardinal croyait avoir affaire à un docteur bien ferré sur ses arguments ; le perroquet agitait ses plumes, le cardinal s'arrachait les cheveux et s'égosillait en objections ; l'oiseau, qui lui jetait des réponses au hasard, finit par l'écraser de mots hébreux, criant... *Papé satan ! papé satan ! aleppé* (1)... Sotte petite créature ! C'est ainsi que parfois Dieu permet que le faible terrasse les Goliaths de l'intelligence... Eh bien, mon fils, Dieu vous conduise ; et puisse

(1) C'est le cri de Plutus dans le VIIe chant de la *Comédie infernale*. Littéralement, Satan est le pape, Satan est le pape roi. *Aleppe* pour *Aleph* est un emprunt fait à l'alphabet syriaque ou hébraïque. Dante se serait inspiré, pour mettre ces paroles dans la bouche de Plutus, d'une épître de saint-Pierre Damien au pape Grégoire VII.

votre nation arracher de son sein les germes du jacobinisme; puisse-t-elle se livrer tout entière au culte de Dieu et aux travaux de la terre, et n'avoir plus dans les mains que le psautier, la bêche et le râteau.

KORDIAN, *jetant en l'air la poignée de terre.*

Je jette aux quatre vents les cendres des martyrs; je reviendrai l'âme en deuil dans mon pays natal...

LE PAPE.

Si les Polonais sont vaincus, je serai le premier à les excommunier; que la religion grandisse comme un olivier, et que le peuple vive en paix sous son ombre.

LE PERROQUET.

Alleluia!

(Kordian s'éloigne.)

—

Kordian seul, les bras croisés sur la poitrine, debout sur le pic du Mont-Blanc.

KORDIAN.

Voici le sommet... je n'ose jeter un regard dans le sombre abîme du monde. Que vois-je?... Sous mes pieds le ciel, au-dessus de ma tête, le ciel... Je suis enfermé dans un globe de cristal; si cette aiguille de glace montait encore plus haut dans les airs... je ne me sentirais pas monter. C'est d'ici que je veux déployer au-dessus du monde les ailes noires de ma pensée. Silence! écoutons... A ces glaces viennent se heurter les prières des hommes; ces glaces sont la route suivie par les âmes qui s'élèvent vers Dieu. Ici expire le son impur des voix humaines, qui laisse monter seul plus haut le son de la pensée. Ici je serais le premier à périr, si le ciel s'écroulait. Je n'ai qu'à souffler... le cristal de l'atmosphère se brisera et se ré-

pandra en cercles liquides dans les sphères azurées, les étoiles s'enfuiront dans une région inconnue, et disparaîtront sans laisser ni trace ni souvenir... Essayons, — je vais soupirer et mourir... (Il regarde à ses pieds.)

Ah! je t'oubliais! tu te rappelles à moi, tombeau des nations! Voici les nuages qui s'entr'ouvrent, les pics de glace qui percent les flots de brume; là-bas cette immense forêt de sapins et de chênes semble une poignée de mousse dans la fente de la montagne (1); et cette petite tache blanche et pâle : c'est la mer. Je veux tendre plus fortement mon regard, ouvrir mes yeux à les déchirer, je voudrais voir un homme d'ici. Là-bas autour d'un pic planent des volées d'aigles : on dirait des anneaux noirs sur des perles de glace; sous mes pieds s'ouvre comme une avalanche de torrents : chacun se jette dans un gouffre, et ils disparaissent comme dans les eaux de la mer.....

Je suis la statue de l'homme sur la statue du monde.

. . . .

Oh! si je pouvais de même m'élever jusqu'au sommet des intelligences, et, debout sur la pyramide des pensées humaines, percer du front le nuage des préjugés, être l'incarnation de la plus haute pensée divine... Concevoir ces choses et ne pas vouloir les accomplir? O honte! ô déshonneur! Les concevoir et ne pas pouvoir les réaliser! Oh! je déchirerais ma poitrine impuissante. L'impuissance! c'est l'enfer! Mais ne puis-je pas par la force du sentiment faire de mon cœur une source qui verse à flots l'enthousiasme sur les foules, remplisse tous les cœurs de ces flots débordants, et en forme un fleuve qui aille miner et renverser les trônes? Ne puis-je pas ébranler les avalanches, puis retenir de la main ou du front ces avalanches de neige suspendues au-dessus d'un hameau? Ne puis-je pas comme Dieu, au jour de la création, d'un

(1) Voyez dans *la Montagne*, de Michelet, la description du Mont-Blanc.

geste de ma puissante main, jeter des étoiles au-dessus de ce monde, de telle sorte qu'elles n'aillent jamais rencontrer l'argile friable de la terre, ni se briser dans leur course? Je le puis, je le ferai! J'appellerai les peuples par leur nom, je les réveillerai. (Une pause; puis avec découragement.) Mieux vaut peut-être se jeter dans ces précipices de glace!... (Une pause; tranquillement d'abord, puis avec enthousiasme.) J'ai laissé des lambeaux de mon cœur à tous les buissons de la route... Les amers baisers d'une femme m'ont été donnés à prix d'or... Ma foi enfantine est restée sur le seuil du palais papal... Rien, plus rien, plus rien!! Maintenant voici que je me suis baigné dans l'azur du ciel, et je renais, et je sens la vie! Mais tant qu'une pensée géante ne m'aura pas enflammé, j'aurai la beauté d'une statue, le feu me manquera. Aussi de la lueur de toutes les étoiles, je tresserai une couronne pour mon front, et dans l'azur des sphères célestes je plongerai si bien mon corps, qu'il se revêtira comme le marbre ou la glace de rayons de soleil... Ensuite, beau comme un génie de la fable, je descendrai sur ce monde glacé, et je puis jurer que ces milliers d'étoiles sur mon front et dans mes yeux, que cette beauté sculpturale élargira les sentiments des nations, inspirera le peuple, et frappera les cœurs comme une pensée divine, comme un miracle de Dieu...

Non, — il me faut une grande pensée, — qu'elle vienne de la terre ou qu'elle vienne du ciel. Je vois du haut de mon rocher l'ombre d'un guerrier se dresser au milieu des glaces... C'est Winkelried (1) qui a réuni dans ses

(1) Arnold de Winkelried, héros suisse du quatorzième siècle. A la bataille de Sempach (6 juillet 1380) les chevaliers autrichiens formant une phalange impénétrable, il saisit une quantité de lances qui le blessèrent mortellement; mais, en les entraînant dans sa chute, il ouvrit une brèche aux Suisses et leur procura la victoire. Slowacki a donc bien raison d'appeler la Pologne le Winkelried des nations. Les lances tartares, turques et moscovites dont elle s'est elle-même percé

deux mains les piques de ses ennemis et se les enfonce dans la poitrine. Peuples ! Winkelried n'est pas mort ! La Pologne est le Winkelried des nations ! Elle se dévouera encore, dût-elle succomber comme autrefois, comme toujours ! — Nuages, portez-moi ! vents, portez-moi ! oiseaux, portez-moi sur vos ailes.

(Un nuage vient le recevoir et le fait descendre.)

LE NUAGE.

Monte dans le brouillard, je te porterai. Voici la Pologne. Agis maintenant !

KORDIAN, *s'élançant sur la terre natale, les bras en avant, s'écrie* .

A moi, Polonais !!!

la poitrine pendant dix siècles, n'ont pu arriver jusqu'à l'Europe, qui, grâce à cet héroïque dévouement, a eu le loisir de développer sa civilisation intellectuelle et matérielle.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

LE COMPLOT DU JOUR DU COURONNEMENT (1).

SCÈNE Ire

La place du château royal à Varsovie. Les fenêtres des maisons ornées de tapis et pleines de curieux. Un grand échafaudage couvert de drap rouge occupe la plus grande partie de la place. On y voit, assises comme au théâtre, des femmes en toilette... Près du spectateur, la colonne de Sigismond. Des hommes du peuple sont assis sur le piédestal. Des citoyens de différentes classes entourent la colonne et causent entre eux en regardant le château.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Compère, regarde donc là, devant le château. C'est notre tzar bien-aimé qui a fait élever cette nuit ce grand échafaud... si la nation s'émancipe, gare à la hache du bourreau.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Allons donc, tu ne sais pas ce que tu dis... tu vois bien qu'il n'y a que nos grands seigneurs et nos grandes dames qui y montent, pour voir de plus haut la cérémonie...

(1) L'histoire vraie de ce complot, qui a servi de thème à un autre poème polonais le *Venceslas* d'Étienne Garczynski, est racontée dans l'*Histoire de l'insurrection de* 1830, par Mochnacki, 1er vol.

PREMIER JEUNE HOMME.

Cette large estrade s'émaille d'un bouquet de dames.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Estrade! quel mot, — je voudrais, moi, faire passer l'expression *gradithéâtre !*

PREMIER JEUNE HOMME.

D'accord, cher puriste. Mais voyez ces plumes, ces fleurs, ces tulles, ces ombrelles, une véritable prairie, — je voudrais être un ver de terre pour me glisser au milieu de ces fleurs.

SECOND JEUNE HOMME.

Dites donc que vous voudriez être le tzar pour marcher sur toutes ces têtes.

UN CORDONNIER.

Ouf! quelle chaleur! quelle foule! Il n'y a plus de place ici depuis que ce gros brasseur a roulé comme un tonneau vers la colonne de Sigismond.

UN NOBLE.

Mais c'est celui que le grand-duc avait condamné, je ne sais pour quelle faute, à traîner les voitures comme un cheval; le pauvre diable avait bien maigri alors, et la faim l'avait si bien aminci qu'il voyait, comme on dit, ses genoux, et qu'il pleurait de rage.

LE CORDONNIER.

Et que vient-il faire ici? Ces cymbales et cette trompette devraient le faire mourir de honte; à moins qu'il ne se soit rempli le ventre de balles et de salpêtre, et qu'il veuille éclater comme une bombe sous les pieds du tzar.

LE NOBLE.

Voilà un cordonnier qui est ferré sur les principes de l'honneur et de la vengeance... Un cordonnier ferré... Mon calembour tombe inaperçu, ô peuple imbécile! Non, ils n'ont pas compris mon calembour! Oh! vile multi-

tude : vouloir porter ton sceptre, c'est vouloir porter la houlette...

LE CORDONNIER.

Ah! ah! ah! voilà monsieur qui devient rouge comme une crête de dindon!...

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Silence! écoutez: — voici le premier rang qui crie; c'est l'Empereur qui passe; — crions!

QUELQUES HOMMES DU PEUPLE.

Vivat! vivat!

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

On ne voit rien... Voici l'étendard qui flotte au vent et qui s'avance lentement...

DEUXIÈME HOMME DU PEUILE.

J'aperçois un vieillard tout blanc, mais blanc comme une gelée de mars, qui porte un coussin doré, et sur le coussin un sabre...

UN SOLDAT.

Le tzar est bien heureux que les sabres polonais dorment tranquillement sur des coussins.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Le grand-duc arrive au galop, il a commandé aux musiciens d'entonner un chant. (On entend un chant sur l'air *God save the King*.)

LE SOLDAT.

Ha ! ha ! ces gens-là soufflent dans leurs gosiers comme dans des hautbois.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Voici maintenant des essaims verts de chambellans qui se répandent dans la place avec leurs broderies jaunes : on dirait des abeilles sortant d'une ruche.... Ah ! le voilà !

PLUSIEURS VOIX.

Qui ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Le roi.

LE SOLDAT, *chantant.*

« Seigneur, débarrassez-nous de notre roi ! »

LE CORDONNIER.

Tu ne chantes pas en mesure, et tu changes le sens...

LE SOLDAT.

Ah ! ce n'est pas ma faute ; c'est un boulet qui m'a rendu sourd à Maciejowice (1). — Quant aux rois, j'avoue que je ne les connais qu'au jeu de mariage : lorsque la dame se trouve réunie avec eux, alors je n'oublie jamais de me marquer quarante...

LE CORDONNIER.

Plus bas ! plus bas ! Vous parlez des rois aussi haut que si les espions ne savaient pas nous tailler des croupières. Croyez-moi, pour ce qui est de parler, il vaut encore mieux agir ; et quand on n'a pas de ligneul, il ne faut pas faire de trous avec l'alène.

QUELQUES VOIX.

Ah ! ah ! ah !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Il lui a fermé la bouche avec son cuir et son ligneul.

UN ÉLÉGANT BOSSU.

Messieurs, permettez-moi de voir aussi un peu...

(1) C'est la bataille où Kosciuszko fut vaincu et fait prisonnier (1794). On prétend qu'il s'écria alors : *Finis Poloniæ!* Mais sa protestation, plusieurs fois publiée dans les journaux pendant sa vie et après sa mort, prouve que ce mot soit-disant historique, doit être mis au nombre des *mensonges imprimés.*

QUELQUES VOIX.

Un bossu (1)! un bossu! faites place au bossu... mettons-le sur nos épaules...

LE CORDONNIER.

Le petit homme ne dirait pas non! — Vous ne connaissez pas son histoire, — elle a fait le tour du monde. Il revenait une nuit chez lui, il rencontre un ruisseau et ne veut pas sauter, il mouillerait son habit de sayette ; il attend... sur la route passent des joueurs d'orgue : le voilà qui prie les gens de vouloir bien le reconduire chez lui ; on y consent et notre infirme s'assied sur la boîte ; mais nos gens l'attachent là-dessus comme un fagot de branches sèches, et les voilà qui tournent la manivelle, jouent toutes sortes d'airs, entrent dans les auberges... et forcent le pauvre diable à chanter, ou sinon, à jouer devant le monde sans faire la grimace.

QUELQUES VOIX.

Ah! ah! ah!

LE SOLDAT.

Riez tant que vous voudrez d'un vieux soldat. Mais malheur à qui se moquera d'un pauvre infirme; où est-il ?...

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Il est allé chercher fortune ailleurs...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Le tzar est passé, et nous, comme des sots, nous avons regardé la bosse et nous n'avons pas vu le tzar...

(1) Le personnage de ce bossu pourra sembler étrange et inutile à des lecteurs français. Ce qui justifie Slowacki, c'est qu'il a voulu peindre les mœurs du peuple de Varsovie, pour qui l'apparition d'un bossu est un événement, cette infirmité étant extrêmement rare en Pologne comme dans tous les pays du nord.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Le grand dommage! Allons plutôt danser sur les places; on dit que le vin coule des tonneaux comme de l'eau dans les rues.

(Le peuple se disperse.)

—

SCÈNE II

L'intérieur de la cathédrale. Le maître-autel splendidement illuminé. Le primat, assisté de prêtres en grand apparat, célèbre la messe. Musique... L'empereur debout sous un dais d'écarlate; sur les degrés du trône les dignitaires du royaume et les généraux russes. Le primat bénit le peuple et s'approche vers l'empereur, lui tend la couronne, que l'empereur place lui-même sur sa tête. Le chancelier lui apporte sur un coussin le glaive des rois de Pologne. L'empereur fait avec le glaive le signe de la croix des quatre côtés du monde. Le primat approche, tenant le livre de la constitution.

L'EMPEREUR, *la main sur le livre.*

Je jure!...

(Silence profond... Le primat retourne à l'autel et entonne le *Te Deum*.)

—

SCÈNE III

La place du château et le peuple comme dans la scène Ire. La musique joue l'air : *God save,* « Seigneur, conservez-nous notre roi. »

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Le tzar s'est couronné, il sort de l'église ; il a juré d'observer la Constitution comme son *Credo*.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

De retour au château, il va sans doute se mettre à table ? Tout roi qu'il est, il faut bien qu'il mange comme les autres animaux.

LE NOBLE.

Savez-vous ce qu'il va manger ?

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Non, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne rongera pas des os ; un roi a de quoi se payer une nourriture un peu plus substantielle.

LE NOBLE.

Il mangera des faisans, et au dessert il dévorera nos lois.

LE CORDONNIER.

Vous devriez envoyer vos énigmes au *Courrier,* mon cher monsieur. — Quel est ce cri ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est sans doute un gendarme qui fend la foule.

UN OUVRIER SUR LA COLONNE.

Non, c'est le grand-duc lui-même qui se bat avec les femmes.

UNE VOIX DE FEMME AU LOIN.

O mon enfant ! mon enfant ! mon enfant !

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *à l'ouvrier sur la colonne.*

Qui est-ce qui crie comme cela ?... Vous en pâlissez là-haut.

L'OUVRIER DE LA COLONNE.

Le grand-duc a frappé une vieille femme qui portait un enfant ; elle a chancelé et l'enfant est tombé dans le ruisseau. La foule s'est rassemblée... maintenant tous s'enfuient devant le grand-duc, et l'on ne voit plus qu'une vieille femme penchée au-dessus de l'enfant et le couvrant de son corps... C'est un courage rare !

UNE VOIX, *au loin.*

L'enfant est tué !...

UNE VOIX, *plus près.*

L'enfant est tué...

L'OUVRIER DE LA COLONNE.

Il est tué.

LE PEUPLE.

Et la mère ?...

L'OUVRIER DE LA COLONNE.

Qui sait si c'est la mère ?...

LE PEUPLE.

Oh ! c'est la mère, une autre se serait déjà enfuie ; mais qu'est-elle devenue ?

L'OUVRIER DE LA COLONNE.

Attendez ! Deux gendarmes ont saisi la malheureuse, et ont balayé sur le passage de l'empereur le pavé baigné de sang...

(Le peuple se disperse en partie — avec colère... Le cortége du couronnement revient au château... La foule moins compacte reste silencieuse ; — la musique joue ; — il se fait nuit. Le peuple se jette sur le drap qui couvrait l'estrade.)

LE PEUPLE.

A nous ce drap, à nous! qu'on le mette en pièces!

(Le jour baisse de plus en plus. — Les hommes ont déchiré le drap, et couverts de ces lambeaux rouges, ils se dispersent dans les rues... Près des tonneaux de vin, on voit encore quelques buveurs... Un inconnu en manteau noir se mêle parmi eux et chante.)

CHANT DE L'INCONNU.

Buvez ce vin! buvez! Vous ne criez pas au miracle, en voyant couler des ruisseaux de vin, quoique chez vous le peuple ne plante pas de vignes. Buvez, amis, buvez! Le Christ changea l'eau en vin, lorsqu'il entendit les chants d'allégresse, lorsqu'on célébrait la noce de Cana... (Plus haut.) Puis quand vint la résurrection, le Christ changea le vin en sang... Demain va briller l'aurore de la foi! Buvez ce vin, puis allez reposer! Nous, nous choisirons les coupes où boiront nos poignards... Ce poignard saura plonger son bras vigoureux dans des poitrines d'hommes et les briser... Buvez ce vin! puis allez rêver! Mais l'aube reviendra rayonnante, il faudra changer le vin en sang, et boire ce vin ainsi transformé!... (Le chant cesse, l'inconnu s'éloigne.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Qui est-ce qui chantait?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ce chant résonnait en moi et au-dessus de moi...

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Retournons chez nous... Il se passe quelque chose d'effrayant, comme il fait noir...

—

SCÈNE IV

Les caveaux de l'église Saint-Jean. Tout alentour, les tombeaux des rois de Pologne. Au fond un petit autel. Devant l'autel une table ronde, une lampe et une chaise. Le président du complot est seul assis à la table, couvert d'un masque noir, tête blanche comme la neige... On voit des escaliers qui montent dans les couloirs de l'église. Sur l'escalier une sentinelle qu'on aperçoit à moitié.

LE PRÉSIDENT, *seul.*

Sombre caverne des tombeaux, je te connais! Plus d'une fois l'étincelle de ma pensée a ranimé ces cendres, j'ai réveillé les rois, j'ai su lire dans leurs cœurs. — Ils ont tous agi dans l'histoire à la face du ciel, sans jamais se souiller d'une goutte de sang. — O rois, si vous sortiez aujourd'hui de vos tombeaux, les hommes s'écrieraient: « Nous vous connaissons! Un vieillard nous a parlé de vous, il nous a dit que vous étiez blancs comme des anges... et nous avons écouté ce vieillard » (1). Le trône de Pologne est encore pur de sang versé, et c'est moi qui irais l'ensanglanter? Je me suis jeté dans l'abîme ténébreux des complots, j'ai sous mes ordres les poignards d'une jeunesse enthousiaste, j'ai cent mains armées de cent poignards... Si je le veux, je puis faire cent blessures. Ma vue s'est affaiblie avec l'âge, mais ma conscience a des

(1) Ces neuf premiers vers sont de onze syllabes; les autres sont les alexandrins polonais ordinaires de treize pieds. — Le vieillard qui joue ici le rôle de président est Niemcewicz, l'auteur des *chants historiques*, dont il a déjà été question dans le préambule. (V. la note.) Mais Niemcewicz ne prit aucune part à ce complot, qui n'échoua que par la faute des conjurés eux-mêmes.

yeux perçants, et je vois que la lumière s'éteint autour de moi. Mieux eût valu mourir près de Washington... (1).

LA SENTINELLE.

Le mot d'ordre !...

UNE VOIX.

Winkelried.

LA SENTINELLE.

Par ici !

(Un homme masqué, en habit de prêtre, descend dans le caveau.)

LE PRÊTRE.

Vous nous avez tous devancés, vénérable président.

LE PRÉSIDENT.

Ne vous étonnez pas de me voir le premier au milieu des tombeaux, c'est la vieillesse qui m'a conduit.

LE PRÊTRE.

Dites-moi, savez-vous comment tout cela finira ?

LE PRÉSIDENT.

Je l'ignore.

LE PRÊTRE.

L'orage ne dispersera pas les poignards comme des feuilles... Puissons-nous réussir !

LE PRÉSIDENT.

Souvenez-vous que vous portez la robe blanche du Sauveur, et ne la souillez pas.

LE PRÊTRE.

Votre voix tremble...

LE PRÉSIDENT.

J'ai froid dans ces ténèbres.

(1) Niemcewicz, comme Kosciuszko, Pulawski et Laffayette, avait combattu pour l'indépendance des États-Unis, avant de combattre pour celle de la Pologne.

LE PRÊTRE.

Et moi je me sens brûlé du feu de la fièvre...

LE PRÉSIDENT.

Mon Dieu ! ayez pitié de nous... Dites-moi, quel âge avez-vous ?

LE PRÊTRE.

Cinquante ans.....

LE PRÉSIDENT.

Quand vous naissiez, j'avais, moi, vingt-neuf ans, et je me battais pour la liberté....

LE PRÊTRE.

Eh bien ?...

LE PRÉSIDENT.

Rien.:.. un simple souvenir.

LE PRÊTRE.

Vous avez ébranlé mon âme et réveillé ma conscience. Que m'ordonnez-vous ? Que faut-il faire ?

LE PRÉSIDENT, *avec force.*

Les arrêter sur la pente du crime ! Que la pensée homicide de ces jeunes gens ne franchisse pas le seuil de ces souterrains, que le complot au front noir ne sorte pas à la lumière du jour, il y serait aveuglé par le soleil de Dieu ! J'ai convoqué ici ces insensés, parce que le souffle des tombeaux refroidit les esprits, et que je puis appeler à mon aide les cendres de nos rois. Moi qui fis sortir autrefois de mon cœur tant de chants poétiques, je les arracherais volontiers aujourd'hui des pages de l'histoire et je les jettërais au feu, si je savais que dans la flamme qui les consumera je puisse saisir au vol une pensée plus retentissante que l'enthousiasme de nos conjurés, une pensée capable de briser leurs poignards.

LE PRÊTRE.

Vous avez mal choisi l'endroit : ils viendront aiguiser les lames de leurs glaives sur ces tombeaux.

LE PRÉSIDENT.

Sur les tombeaux de nos rois ? Oh! honte ! oh ! déshonneur ! Ils aiguiseraient ici un fer régicide ? des poignards assassins ?

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

UNE VOIX.

Winkelried.

LA SENTINELLE.

Par ici.

(Entre le *porte-enseigne* masqué.)

LE PRÉSIDENT.

A mon secours, monseigneur.

LE PRÊTRE.

Je suis reconnu : ces masques nous trahissent.

LE PORTE-ENSEIGNE.

A combien de vers les cercueils de ces rois ont-ils fourni leur pâture ? Je voudrais en soulever les couvercles, et contempler ces cendres...

LA SENTINELLE.

Le mot d'ordre !

UNE VOIX.

Winkelried.

(Entre masqué un homme du peuple.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Mais notre vieux président n'a pas trop mal choisi son lieu de rendez-vous... L'église reste ouverte pendant quarante-huit heures, et il y a prière publique pour le tzar ; à la porte, des troupes d'espions inscrivent les noms de ceux qui entrent prier pour leur maître : bien qu'on ne coure aucun risque, c'est ce qui s'appelle faire d'une pierre deux coups : se rendre utile à son pays, et être vanté par les espions du tzar.

LA SENTINELLE.

Qui vive? qui êtes-vous? le mot d'ordre...

DES VOIX.

Winkelried.

(Entrent plusieurs hommes masqués de différente condition.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce que cela veut dire Winkelried?...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

C'est quelque mot magique.

LE PORTE-ENSEIGNE.

C'est le nom d'un ancien chef des Suisses affranchis. Au milieu de la lutte, il réunit dans ses deux mains les lances des ennemis, les enfonça toutes dans son propre cœur et fraya ainsi un passage aux siens (1).

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Voilà un brave qui serait maintenant avec nous!

LE PRÉSIDENT.

Silence! priez plutôt! l'endroit est mal choisi pour ces vaines paroles; nous nous sommes réunis au milieu des tombeaux pour juger les tzars; sondez donc vos propres cœurs! sondez vos propres cœurs, et n'allez pas vouer vos noms à l'exécration des peuples. Puisse Dieu ceindre vos fronts de l'auréole de la vérité, puisse l'ange de la paix descendre au milieu de nous...

LA SENTINELLE.

Qui vive?

UNE VOIX.

Winkelried.

(Ici on entend sans interruption la voix de la sentinelle et la réponse des conjurés. Des hommes de différent costume descendent masqués par les escaliers et prennent place en

(1) V. plus haut, la note.

silence sur les bancs. — La voix de la sentinelle s'apaise peu à peu et finit par se taire... silence profond. — L'horloge de l'église sonne lentement dix heures).

LE PRÉSIDENT.

Mes frères, au nom de Dieu, la séance est ouverte.

(Moment de silence.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Conjurés, j'inscris ici le mot : vengeance, avec la pointe de mon poignard.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Je l'inscris aussi.

UN AUTRE.

Moi aussi.

UN AUTRE.

Moi de même.

LE PRÉSIDENT.

Citoyens, je me dresse devant vous avec mes cheveux blancs, et je vous dis : attendez ! Mes vieux yeux ont vu de grands hommes autrefois, et je vous le dis en vérité, vous ne leur ressemblez pas ! Si vous croyez en Dieu, au nom de Dieu je vous en conjure : arrêtez ! et échangez vos poignards contre des sabres bénits dans les églises; puis, un jour, sonnera la cloche de la résurrection, dont le tocsin fera tomber les trônes des rois comme des troncs d'arbres frappés de la hache.

LE PORTE-ENSEIGNE.

Je plonge mes regards dans les ténèbres du passé, et j'y vois l'ombre d'une femme en deuil. — Qui est-elle ? — Je tourne les yeux vers l'avenir, — et je vois devant moi des milliers d'étoiles : l'ombre du passé tend les bras vers ces étoiles; ces étoiles, ce sont des poignards... Cette ombre, c'est l'ancienne Pologne.

La sagesse des hommes d'Etat a greffé sur le vieil arbre la Pologne nouvelle ; toutes deux ont fleuri sur la même

tige, comme deux roses de diverse couleur sur un même rosier ; toutes deux sont comme deux chevaliers de même taille dans la même armure marchant poitrine contre poitrine et allant combattre l'ennemi... Comme deux prières émanées d'une même pensée se noyant dans le sein de Dieu ; comme deux essaims d'abeilles que le villageois enferme ensemble dans une même ruche... — En ce temps-là ! les superbes Titans du Midi (1) se révoltèrent contre Dieu, les rois et l'esclavage. Dieu ne fit que sourire sur son trône de saphir ; mais les rois tombèrent comme les branches sous la hache ; la guillotine, vêtue de lambeaux de crêpe, agitait infatigablement son bras d'acier, et à chaque geste qu'elle faisait, la foule diminuait d'une tête. Tous les rois purent la voir, car cette guillotine était la tragédie du peuple, et les rois étaient spectateurs. Aussi ils crièrent vengeance ! Une femme, à la fois tzar et courtisane, Catherine (2), tenait fixé sur nous son regard assassin ; elle nous jugea dignes de la couronne du martyre, et inventa pour nous un martyre nouveau... Ramassant le crâne tombé du cadavre des Bourbons, elle mit cette tête sanglante et pâle sur les épaules de son amant (3), et nous donna pour roi cet homme à tête de mort. Puis elle lui vola dans ses yeux son héritage mortuaire sans qu'il remuât la main... Le crêpe manquait pour le linceul de notre mère ; on le coupa en trois. Et aujourd'hui — demandez à l'oiseau qui revient de Sibérie combien de citoyens gémissent dans les mines ? combien on en a égorgés ? combien ont été avilis et transformés en traîtres ? Quant à nous, nous sommes tous enchaînés à un cadavre ; car cette terre est un cadavre. Le tzar a eu peur

(1) La révolution française.

(2) Voyez l'horrible et véridique portrait de Catherine dans le dernier volume de l'*Histoire de France* de Michelet : Louis XV et Louis XVI.

(3) Stanislas-Auguste.

de la rage de son frère, et il l'a jeté sur la Pologne, pour la salir de son écume, et la déchirer de sa dent furieuse. — Conjurés et vengeurs ! lorsque le tzar, debout devant l'autel, mettait la couronne sur son front, c'était alors qu'il fallait le percer du glaive étincelant de nos rois, l'enterrer dans l'église, puis la purifier comme si la peste y avait passé, en murer les portes, et dire : « Dieu puissant ! ayez pitié de ce pécheur ! » Voilà, — et rien de plus... Maintenant le tzar est assis à table, nos humbles satrapes courbent le front devant lui ; les rubis du vin étincellent dans des milliers de verres, les flambeaux brillent, et la musique retentissante émiette les moulures de la muraille. Tout autour de la salle, des femmes, épanouies, fraîches et embaumées comme les roses de Saron, appuient leurs fronts sur les épaules des Moscovites. (*Avec force.*) Entrons à ce banquet... et écrivons en lettres de feu sur la muraille un arrêt de vengeance et de destruction, l'arrêt de Balthazar. Le tzar laissera tomber de ses mains sa coupe à moitié pleine, et les paroles tracées par la lueur bleuâtre des glaives, ce sera la mort qui les lui traduira, la mort plus sage encore que la voix de Daniel (1). Ensuite — la liberté ! Ensuite — la clarté du jour ! La Pologne étend ses limites jusqu'aux deux mers, et après une nuit de tempête, elle respire, elle est vivante. Vivante !... avez-vous bien sondé les profondeurs de ce mot ? Je ne sais... Mais dans ce seul mot je sens un cœur qui bat ; je le divise en sons, je le brise en lettres, et dans chacun de ces sons j'entends toute une voix immense ! Le

(1) C'est sur cette scène surtout que s'est engagée parmi les critiques polonais la discussion à laquelle nous faisions allusion dans une note précédente. Slowacki est-il partisan du régicide, ou veut-il seulement montrer à quel degré d'exaltation patriotique étaient parvenus les jeunes esprits à cette époque ? Les deux opinions peuvent se soutenir. Tout ce que nous dirons, c'est que le discours du porte-enseigne eût été un excellent plaidoyer en faveur du malheureux Berezowski.

jour de notre vengeance sera grand dans l'avenir, les siècles en garderont la mémoire ! Dans la joie de ce premier jour de liberté, les hommes frapperont les airs de leurs cris d'allégresse, puis ils mesureront par le souvenir les longues ténèbres de l'esclavage passé, ils s'asseieront... se mettront à pleurer en sanglotant comme des enfants, et l'on entendra le grand cri de douleur de la résurrection.

(On entend un murmure d'enthousiasme.)

LE PRÉSIDENT.

Une pensée infernale se cache sous ces images brillantes; tu n'oserais sonder cette pensée avec les yeux de ta conscience ; ton jeune enthousiasme te tient suspendu au-dessus de l'abîme. Regarde, — le tzar est tué, — il baigne dans son sang, — sa famille est tuée avec lui, — car le crime appelle le crime... Mais sais-tu bien que Dieu nous punira?

LE PORTE-ENSEIGNE.

De ce nain qui joue au César vengeons-nous en Romains.

LE PRÉSIDENT.

Et s'il se trouve un Antoine pour montrer à l'Europe le manteau sanglant de César, et pour la pousser à la vengeance? Et si tous les peuples se ruent sur la Pologne, combien de régiments, combien d'hommes leur opposeras-tu? Quelles armes as-tu à leur donner? des poignards ensanglantés?...

LE PRÊTRE.

Que dira le prédicateur, quand le corps du potentat qui soutient de son sceptre tous les trônes de l'Europe, paraîtra porté sur son catafalque au milieu des fumées de l'encens et de la lumière des cierges? « O nations! nations! laissez couler de vos yeux une rosée de larmes, priez pour le peuple de Pologne, frappez la terre du front, et couvrez

votre tête de poussière et de cendre, car ce peuple armé du clou de Jahel a indignement...

LE PORTE-ENSEIGNE.

A ton costume, tu parais être un saint homme ; tu avais sans doute ton discours tout prêt pour l'enterrement du tzar. Conjurés, je ne sais quel vent a fait tourner la girouette et dirigé contre nous son sermon à deux tranchants. Voici ce qu'il devait dire, croyez-moi : « La nation a brisé ses fers ; ainsi donc devant le peuple de Pologne, nations, courbez le front, et que les rois couvrent leur tête de cendre et hurlent dans les rues. »

LES CONJURÉS.

Ha ! ha ! ha !

LE PRÉSIDENT.

Maudit soit quiconque profane par un rire sacrilége les tombeaux de nos rois.

LE PRÊTRE.

Qu'il soit excommunié !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Mais nous sommes venus ici pour rire à notre guise, pour nous emporter et maudire nos tyrans...

LE PRÊTRE.

Dieu lui-même ne permettra pas que le crime, né dans la maison de la prière, s'envole sur les ailes de la foudre avec le feu de l'éclair : Dieu précipite les meurtriers dans les flammes éternelles.

UN VIEILLARD, *homme du peuple.*

Combien faut-il de meurtres pour sauver le pays?

UNE VOIX *dans la foule.*

Le tzar.

LE VIEILLARD.

Un...

LA VOIX.

La femme du tzar.

LE VIEILLARD.

Deux...

LA VOIX.

Et ses deux frères.

LE VIEILLARD.

Quatre... Continue à compter, de peur que j'oublie le nombre.

LA VOIX.

Le fils du tzar...

LE VIEILLARD.

Cinq...

LA VOIX.

C'est tout.

LE VIEILLARD.

Tuez-les !!! et que leur sang retombe sur moi !...

LE PRÉSIDENT.

Tu as les cheveux blancs, vieillard !

LE VIEILLARD.

Je ne vous parle pas, à vous... Conjurés, écoutez ! Si ce sang est trop lourd pour moi seul, mes fils et mes filles se dévoueront pour vous. Le sang de l'enfant et celui de la femme, je le prends pour moi, — celui des princes, mes fils s'en chargeront. Sur la tête de mes malheureuses filles, sur leur tête à toutes deux, parce qu'elles sont faibles, je jetterai le sang léger du tzar. Et lorsque, au jour terrible du jugement, Dieu m'appellera à lui, je paraîtrai devant Dieu, à côté de quelque monarque qui, tous les jours souillé d'un nouveau crime, se baigne dans les larmes du peuple ; et je dirai : « Mon Dieu ! mon Dieu ! voyez ! nous voici tout couverts de sang ! Nous avons fait couler ce sang, pour que la croix fût moins lourde à ceux qui pleurent dans la vallée des larmes ; et maintenant nous nous en remettons à votre volonté. »

LE PORTE-ENSEIGNE.

Oh! bénis-moi, vieillard!

LE PRÊTRE.

Il offense Dieu ; il insulte à la justice divine...

LE PORTE-ENSEIGNE.

Silence, prêtre! silence! Quand une pensée monte vers le ciel, ton regard n'est pas capable de la suivre... Voici donc une sublime leçon de dévouement! Je sens que ce vieillard m'a rempli d'une foi nouvelle. Après ce que vous venez d'entendre, il faut que Satan lui-même vous aveugle, ou que je sois sous le coup d'une punition divine, si mes paroles tombent sans fruit comme des fleurs desséchées. Hommes, croyez-moi! croyez-moi! Je suis grand, je suis fort. Je n'ai qu'une faiblesse et je la renfermerai au plus profond de mon cœur; c'est le ver de la tristesse qui me ronge... si bien qu'en parlant avec vous, je voudrais me taire... et m'asseoir et fondre en larmes; mais cette tristesse, ce chagrin d'enfant, d'où vient-il? Je pleure? mais quoi donc? rien; peut-être mon pays... Hommes, vous devez croire un homme qui souffre... au lieu de vous asseoir à l'ombre d'un arbre à qui le vent a arraché une à une ses feuilles flétries... (Avec désespoir.) Oh! si j'avais un luth: je vous ébranlerais par mon chant; si j'avais un livre d'histoire... je vous en lirais une page, sur la Pologne, lorsqu'elle était heureuse, florissante, et vous vous dresseriez tous à ma voix, comme des tombeaux ouverts, nous jetant des vengeurs... L'enthousiasme me déchire, il me semble que ma poitrine est ouverte par le milieu et que vous devez voir le fond de mon cœur... Je ne viens pas, comme les anges des ténèbres, égarer vos esprits; je ne vais pas hésitant, luttant avec mes pensées; je suis un, je suis pur... Quand j'aurai sauvé le pays, je ne m'asseierai pas sur le trône, près du trône, sous le trône; mais au moment du sacrifice, je me consumerai comme l'encens! Mon nom ne survivra pas à

mes cendres brûlées, il ne restera de moi qu'un écho... et une grande place — vide! L'histoire qui me devra de la gloire ne me paiera que d'oubli. Rien! rien après moi!... rien que ce nom, LUI; mais ce nom servira aux nourrices pour effrayer les enfants des rois; et ces petits-fils de rois pleureront et rêveront la nuit — au fantôme sans nom qui arrache les couronnes... A vous la vie, la liberté, à vous les trônes! Pour moi tout finira avec l'heure sainte de la résurrection. Mais remettez-vous entre mes mains; au lieu d'un sceptre, confiez-moi la force immense de la nation! Et j'ajouterai à la couronne de Jéhova le plus beau de ses fleurons, — un peuple ressuscité... Remettez-vous entre mes mains! Point d'orgueil, point de rêve matériel qui m'arrête; tant que je n'aurai pas jeté les fondements d'une liberté longue et durable, je défends au sommeil d'approcher de mes yeux. Vous avez peur? eh bien, saisissez-moi, clouez-moi à une croix, puis, comme à Régulus, coupez-moi les paupières, afin que, toujours éveillé, je regarde mon pays qui se meurt. Ensuite, portez-moi devant vous comme un drapeau vivant, — la croix de la souffrance ne peut que vous sauver... J'en jure les ombres de nos pères! J'en jure le martyre du Christ!... La religion même vous crie: Vous êtes la conscience du pays; révoltez-vous — et rejetez de vos âmes ce péché qui s'appelle le tzar. Je vous jure, encore une fois, que j'ai juré dans la franchise de mon cœur! Aussi vrai que je veux le salut de mon âme, aussi vrai que je crois qu'elle existe, remettez-vous entre mes mains...

LE PRÉSIDENT.

Oh! ma voix se glace, je ne puis parler...

(Il s'assied et cache son visage dans ses mains.)

LE PORTE-ENSEIGNE.

Vieillard! l'enthousiasme te gagne: voilà ma première victoire... je triompherai! ou je périrai!... Ah! tzar, tu nous as volé notre pays de Pologne! Pour ce crime tu

mourras ; car tu savais bien qu'un pareil vol méritait la mort. Ah ! tzar ! tu l'as tué et coupé en morceaux, puis ces lambeaux tombés du haut de la guillotine, tu les as cloués à trois trônes comme à trois potences, où les rois-assassins les regardent avec mépris ; tzar ! si tu pouvais mourir deux fois ? Oui ! tzar, je te somme à comparaître deux fois devant le tribunal de Dieu...

(Un murmure dans la foule... On brandit des poignards. On se lève des bancs.)

LE PRÉSIDENT, *se lève, découvre sa tête, fait le signe de laver ses mains, puis parle ainsi lentement et gravement.*

Faites ce qu'il vous plaira... Mais moi je me lave les mains de tout sang versé...

LE PORTE-ENSEIGNE, *aux conjurés.*

Et vous ?...

(Long silence.)

LA SENTINELLE, *à l'entrée.*

Qui vive ? Le mot d'ordre !

(Silence.)

LES CONJURÉS.

Nous sommes perdus ! trahison !

LE PORTE-ENSEIGNE.

Plus bas !

(On entend le bruit d'un corps qui tombe.)

LA SENTINELLE.

Il ne savait pas le mot d'ordre...

PREMIER CONJURÉ.

Son cadavre roule dans l'escalier.

LE PORTE-ENSEIGNE.

Président, ne tremble pas ! n'as-tu pas lavé les mains de tout sang versé ?

(Il s'approche vers le cadavre avec une lampe.)

Donnez-moi la lampe... Un poignard dans son sein... Sur sa poitrine un papier froissé, déchiré... Oui... c'est son rapport de ce soir, c'était un espion. Qu'on l'enterre là-bas, dans le coin du caveau.

(Deux conjurés emportent le cadavre, allument deux lanternes et creusent une fosse.)

LE PRÉSIDENT.

Dispersons-nous au plus vite... je ne vous assigne pas d'autre rendez-vous.

LE PORTE-ENSEIGNE.

Vieillard, tu sais profiter du moindre éclair de danger et de la moindre alarme. Mais je ne désespère pas encore; chacun en particulier condamnera le tzar comme un criminel; que la pensée de tous se déclare par le vote de chacun, et nous verrons qui l'emportera de l'enthousiasme ou de la crainte.

LE PRÉSIDENT.

J'y consens... ce sera la vieille vertu polonaise qui triomphera. Comment voterons-nous?

LE PRÊTRE.

Suivez le conseil du serviteur de Dieu; ceux qui veulent la mort du tzar jetteront sur la table une balle, ceux qui demandent sa grâce y mettront un sou... Cet argent se retrouvera toujours dans le tronc des pauvres...

(Il jette une pièce d'argent. Le président en fait autant; puis les conjurés tour à tour jettent sur la table des balles ou des pièces de monnaie.)

PREMIER CONJURÉ.

A l'exemple de notre président, je sacrifie un sou.

UN AUTRE.

Je n'ai pas un sou vaillant, je mets donc une balle : vive la liberté!

UN AUTRE.

Ce n'est pas moi qui donnerai un sou pour la vie du tzar.

UN AUTRE.

Nous payons peut-être de notre argent le prix de la trahison. Je demande que notre président nous rende des comptes quand le temps sera venu.

PREMIER CONJURÉ, *à ceux qui creusent la fosse.*

Eh! vous là-bas qui creusez la fosse, venez... il s'agit ici de donner un sou ou une balle.

CEUX QUI CREUSAIENT LA FOSSE.

Connu! connu! Nous creusons un tombeau à un homme sourd, mais nous ne sommes pas sourds pour cela, Dieu merci!

PREMIER CONJURÉ.

Ils ont donné des sous; il paraît qu'ils ne veulent pas entrer dans la corporation des fossoyeurs : ils ont peur de creuser une tombe aux tzars. Nous verrons de quel côté soufflera le vent et quel air joueront les orgues.

(Tous ont passé tour à tour... Le président compte...)

LE PRÉSIDENT.

Eclairez-moi de plus près. Je vous remercie, ô mon Dieu; il n'y a que cinq voix pour le crime.

LE PORTE-ENSEIGNE.

Alors le tzar est mort,..

LE PRÉSIDENT.

Jeune homme, il n'est tombé que cinq balles... et il y a cent cinquante voix contre le meurtre...

LE PORTE-ENSEIGNE.

Oh! comme ma vie pâlit et se ternit en un instant; j'avais mis tout mon avenir sur une seule carte, et rien... Les géants sont tombés de leurs échasses, ce sont des nains! Je vous conseille de bien examiner tous les cercueils et

de voir s'ils contiennent bien tous un homme mort depuis cent ans, et si ce squelette d'homme n'est pas échappé d'un tombeau. (Au président.) Vieillard, quand je regarde dans tes pensées décrépites, je vois que tu es né dans un autre siècle; à quoi bon ce masque? nul homme vivant ne te connaît.

LE PRÉSIDENT.

Ai-je donc mis un masque sur mes cheveux blancs?

LE PORTE-ENSEIGNE.

Toujours tes cheveux blancs! tu nous chantes là le refrain de la vieillesse; tu es comme un maître d'école qui enseigne à des enfants qu'il faut se lever devant une tête blanche. — N'oublie pas qu'il y a des hommes frappés de la main du malheur, des hommes au cœur brûlant, à l'âme de feu, dont les cheveux ont blanchi en une nuit d'insomnie; tu dois respect à ceux-là; lève-toi devant eux, vieil enfant... (Aux conjurés.) Quant à vous, je vous prédis à tous une longue vie, vous avez bien choisi l'étoile qui vous guide; suivez cette tête blanche dans la nuit sombre de l'esclavage. — Toutes mes espérances tombent et disparaissent; car vous avez été choisis dans la foule comme étant les plus grands, et vous êtes petits à faire pitié... Allez! je vous méprise! Ceux qui n'osent se dévouer trament peut-être une trahison... Aussi, en signe de mépris, hommes masqués, je jette ma vie sous vos pieds... et je vous pardonne...

(Il arrache son masque.)

LES CONJURÉS.

C'est Kordian! c'est Kordian! Tu ne nous connais pas, Kordian! Il n'y a pas de traître ici! non, pas un seul! Regarde nos visages.

(Tous se démasquent... Kordian promène ses yeux tout autour de lui, réfléchit, puis, relevant la tête, prononce lentement ces paroles :)

KORDIAN.

Vous agissez en hommes d'honneur ; au milieu de vous Kordian doit triompher. Vous lui montrez vos visages, il vous montrera ses pensées et son cœur. Kordian est de garde au château cette nuit... entendez-vous? Kordian est de garde au château cette nuit...

(Il s'approche de la table ; écrit quelques mots sur une feuille de papier et la jette aux conjurés.)

PREMIER CONJURÉ, *lisant.*

Je donne à la nation tout ce que je puis lui donner : je mets à sa disposition mon sang, ma vie et un trône vide.

KORDIAN, *s'appuie contre l'autel et regarde d'un œil hagard les conjurés, qui se taisent... puis faisant un geste de la main.*

Laissez-moi, conjurés !

(Tous se dispersent en silence... Kordian est toujours debout appuyé à l'autel, plongé dans ses réflexions... Les deux fossoyeurs ont enterré le corps et s'éloignent laissant sur la tombe les deux lanternes allumées... Le président reste seul et s'agenouille sur les degrés de l'autel derrière Kordian toujours debout.)

LE PRÉSIDENT.

Kordian!

KORDIAN, *se retourne, et de plus en plus égaré.*

Qui me réveille? l'heure a-t-elle sonné? Je reviens à moi... des lanternes, une tombe... Tu es un des fossoyeur et tu veux ton salaire? Tiens, voilà deux ducats frappés à l'effigie de la sainte Vierge; c'est ma mère qui me les avait donnés en bénissant son fils. Tu dois avoir des enfants? écoute ! fais prier pour moi toute ta famille.

LE PRÉSIDENT.

Oh! non, je n'ai pas d'enfants!

KORDIAN.

Pas d'enfants ! et tes cheveux brillent comme l'argent;

tu n'as donc rien rendu à Dieu en échange de la vie qu'il t'avait donnée?

LE PRÉSIDENT.

Kordian! tu me vois à genoux au pied de l'autel; ce n'est pas devant Dieu, c'est devant toi, Kordian, que je suis à genoux. Je suis cause que tu vas mourir, et je lutte avec moi-même, avec ma conscience, cette conscience qui a refroidi l'enthousiasme des conjurés...

KORDIAN.

Ah! vieillard! Tu ajoutes le crime au crime, tu t'agenouilles devant un criminel. Suis-moi, allons regarder dans les livres et démontrer au monde que la Pologne tout entière ne vaut pas une victime, et que je suis, moi, un criminel...

LE PRÉSIDENT.

Par le ciel, Kordian! tu as la fièvre, tes yeux sont égarés...

KORDIAN.

Ce n'est rien, vieillard... Ce sont mes cheveux qui blanchissent et me rongent le crâne : chacun de mes cheveux souffre; je sens l'agonie de chacun de mes cheveux; ce n'est rien... Plante sur mon tombeau deux branches de peuplier et un rosier... des ruisseaux de larmes les arroseront, et il me renaîtra une chevelure... As-tu une plume sur toi? Je voudrais inscrire les noms de ceux qui pleureront après moi. — Mon père, mort; ma mère, morte; tous mes parents, morts; elle, pis que morte... Ainsi personne ne restera après moi! tous seront avec moi! Et la potence sera mon monument funèbre...

LE PRÉSIDENT.

Kordian! voici les quelques mots que tu as donnés aux conjurés, garde-les, brûle-les, et reste libre de ta parole.

KORDIAN.

Un, deux, trois : l'arme au bras; sentinelles du palais...

attention... Mots stupides, ils vous apprennent comment vous devez marcher ! — Vieillard, tu m'ennuies ! tu m'ennuies avec ton visage placide ; je ne puis oublier que je ne deviendrai jamais vieux. Si jamais je t'entoure de mes nombreux enfants, crache sur mes cheveux gris, je te le permets. (L'horloge sonne onze heures.) C'est le ciel qui m'appelle.

(Il sort en courant.)

LE PRÉSIDENT, *les bras tendus, derrière lui.*

Kordian, arrête, – au nom de Dieu je t'en conjure. — Kordian !

(Il sort derrière lui.)

—

SCÈNE V

La salle du concert au château royal. Une lampe brûle au milieu. Tout autour des colonnes de marbre ; les murailles peintes d'arabesques. Par la porte entrebâillée, on aperçoit une longue suite de chambres obscures ; au fond brille une sombre lueur dans la chambre à coucher du tzar. Kordian, appuyé sur la baïonnette de sa carabine. Différents fantômes.

KORDIAN, *marchant en avant avec sa carabine.*

Laissez, laissez-moi passer ! je suis le meurtrier des tzars ; je vais tuer ou mourir... quelqu'un me retient par les cheveux.

L'IMAGINATION.

Ecoute ! je parle dans tes yeux.

LA PEUR.

Ecoute ! je parle dans le battement de ton cœur.

KORDIAN.

Je ne vois personne, et j'entends des paroles.

L'IMAGINATION.

Ne me regarde pas, mais regarde ce que te montre mon doigt.

KORDIAN.

Je ne vois pas ton doigt, mais mon regard tombe sur les objets que tu me montres du doigt. Je vois comme des visages. Ce sont les arabesques peintes sur la muraille.

LA PEUR.

Approche... regarde bien cette muraille; elle se remue comme un reptile hideux à voir... Chaque serpent gonflé d'or et de feu descend du mur en déroulant ses anneaux. Les colonnes agitent leurs crinières de serpents entrelacés; les sphinx effrayants sortent du marbre en rampant; les sphinx pleurent comme des enfants; les serpents sifflent comme le vent. Ne pose pas le pied sur eux... Regarde... ils rampent et reluisent.

L'IMAGINATION.

Légère, aérienne comme le papillon, une jeune fille s'élance et sort de la muraille; c'est peut-être une princesse enchantée, — une princesse ou une magicienne! Rappelle-toi! son visage t'est connu! Rappelle-toi! elle ressemble à quelqu'un, rappelle-toi! L'autre était sombre et triste et son regard était modeste; celle-ci a une robe brodée d'étoiles; ce sont de vraies étoiles; ce sont des mondes qui brillent sur le saphir de sa robe... C'est une bergère du hameau des étoiles; un panier sur la tête, dans le panier des fleurs, et un visage d'ange.

LA PEUR.

Mais regarde ses yeux! ses yeux sont fixes, et, de quelque côté que tu te tournes, ils te regardent toujours.

L'IMAGINATION.

Sens-tu le parfum de sa chevelure?

LA PEUR.

Tu as écrasé un serpent sous ton pied, la vipère a éclaté.

KORDIAN.

Vierge Marie! (Il se frotte les yeux.) C'était un rêve... il est évanoui... En avant, la baïonnette en avant, droit à la poitrine du tzar!

(Il entre dans la salle suivante, complétement obscure. A gauche, une porte ouverte sur le cabinet des conférences. Cette chambre, de forme ovale, est complétement éclairée par la lune. Au milieu se dresse un trépied d'or artistement fabriqué; sur le trépied la couronne du tzar.)

LES DEUX FORCES (*l'Imagination et la Peur.*)

Arrête...

KORDIAN.

Laissez! je sens sur moi le poids de la colère divine!...

LES DEUX FORCES.

Ecoute! Un sourd murmure lutte contre le silence; c'est comme un grand vent qui s'engouffrerait dans la chambre; c'est comme le murmure d'un arbre desséché, comme une pluie battante qui rebondit sur le toit du palais... La pluie gronde au dehors... et la lune brille!

KORDIAN, *regardant dans le cabinet des conférences.*

Cette salle est toute remplie de lueurs argentées; un trépied d'or, une couronne sur le trépied; c'est la couronne des tzars aujourd'hui; mais à l'aurore, cette couronne n'appartiendra plus qu'à Dieu seul... Marchons!... je ne puis détacher mes yeux de cette couronne.

L'IMAGINATION.

Regarde-la encore, elle dégoutte de sang; et courbé sous cette couronne, un homme noir comme la poix est occupé d'un travail...

LA PEUR.

Deux cornes sortent de son front; ses yeux sont comme des charbons; pas de paupières... D'où vient-il? que fait-il?

KORDIAN.

D'où vient cet homme et que fait-il?

LE SPECTRE.

Cette couronne est celle du tzar; le sang des Pierre, le sang d'Iwan en coule à flots comme d'une coupe; je lave ce parquet polonais, souillé du sang des tzars; mais la trace n'en disparaîtra guère que dans deux siècles!...

KORDIAN.

Si tu ne peux le laver avec l'eau des fleuves de Pologne, je vais t'apporter du sang; nous nettoierons soigneusement tout le parquet, qui deviendra blanc comme la face d'un cadavre. (Une pause.) Encore une salle à traverser. (Il entre dans la salle du trône.) Il fait sombre, les fenêtres sont noires; pas une étoile du ciel ne m'éclaire; ma route, je la vois : c'est une colonne de feu. D'où vient-elle? De la lampe qui veille sur le tzar, éclaire son lit et verse sa lumière sur les parquets transparents, comme la lune se reflétant dans le miroir des eaux. Ma barque est emportée par ces cercles de feu qui tourbillonnent; mon délire tient le gouvernail... Qui me donnera du courage?

L'IMAGINATION.

Ta baïonnette reluit... Des baïonnettes de flamme se réunissent dans l'air et se touchent par la pointe... comme des petits poissons enfermés dans un vase de cristal, quand ils aperçoivent une miette de pain... Ces reflets se sont réunis, mordent l'acier et brillent. Tu frappes l'air de ton arme, qui en fait jaillir comme une pluie d'étincelles. Attends que tout l'essaim de rayons soit sorti de la ruche.

LA PEUR.

Mais surtout ne regarde pas derrière toi ; car là, près de la porte...

(Kordian se retourne.)

L'IMAGINATION.

Il y a deux vases de malachite, où deux arbres poussent hiver et été. Regarde! leurs feuilles sont des oreilles humaines; leurs fleurs, des yeux humains; les langues sont les semences dont elles ont coutume de se multiplier; mais l'empereur arrache les semences pour ôter la parole à ces arbres... Si bien que, debout comme deux muets à l'entrée de la salle, ils regardent tout avec leurs fleurs, entendent tout avec leurs feuilles, et, avec un silence sépulcral, engloutissent tous ces secrets dans leur tronc grossissant.

KORDIAN.

Ces arbres voient et entendent...

LA PEUR.

Ne t'approche pas de la fenêtre pour regarder dans la rue sombre!

(Kordian regarde par la fenêtre.)

L'IMAGINATION.

De l'église au château s'avance un long cortége de morts : ils portent des cierges jaunes. Que de cadavres! Combien sont-ils?... Un, deux, cent; ne compte pas davantage, tu n'y suffirais pas... j'en vois des centaines de milliers... Qu'est-ce donc? Des sceptres, des couronnes, des vêtements royaux. La fumée bleuâtre des cierges voile le visage osseux des cadavres. Autant de cadavres, autant de cercueils, — chacun porte le sien; ils les jettent au pied de la muraille du château et en construisent un escalier qui est en même temps une colonne haute comme les meules de blé dans les fermes. Les cercueils craquent et s'affaissent; mais il y a tant de cercueils! Ils entreront.

KORDIAN.

Où vont-ils?

L'IMAGINATION.

Ils viennent ici.

KORDIAN.

Ils veulent donc écraser le tzar sous leurs cercueils?

L'IMAGINATION.

Silence! regarde... Je ne sais quel spectre horrible, au visage flamboyant, vient de sortir de la chambre à coucher. On n'entend pas le bruit de ses pas, et pourtant les planches du parquet craquent et se brisent sous son pied hideux.

LA PEUR.

Quelle odeur de sang! Il est sorti de cette salle où l'empereur dort dans un lit éclatant de blancheur; c'est de là qu'est sorti cet homme.

L'IMAGINATION.

L'as-tu vu?

KORDIAN.

Je l'ai vu.

LA PEUR.

Que faisait-il là-bas?

KORDIAN.

Que faisait-il?

UN DÉMON.

J'étranglais le tzar et je l'aurais achevé, mais dans son sommeil il ressemble trop à mon père.

L'IMAGINATION.

Entends-tu le gémissement plaintif des cloches... dans toute la ville, de tous les côtés?

KORDIAN, *avec effroi.*

J'entends les cloches.

L'IMAGINATION.

Une lueur brille aux vitres de la salle... c'est un cadavre

qui est monté sur les cercueils, et qui se tient en silence debout devant la fenêtre, éclairant les vitres avec son cierge. Le vent lui arrache son manteau; — dans chaque fibre j'aperçois un ver, pareil à un fil blanc... Au lieu de l'éclat des yeux brille un os putréfié. C'est le bourreau des cadavres... il vient exécuter leur sentence... Regarde, il frappe à la fenêtre... il la brise...

KORDIAN.

Vierge Marie!

L'IMAGINATION.

Il a disparu... Les cercueils s'écroulent avec un grondement de tonnerre.

LA PEUR.

Reviens sur tes pas : c'est ici la maison du démon...

KORDIAN.

Je poursuivrai, en dépit de ces voix d'enfer; j'ai besoin de sang pour me rafraîchir. Je ne sais quelle foule me barre le chemin; impossible d'avancer... c'est comme un océan d'épis qu'il faut fouler aux pieds... je ne puis me frayer une route. Des fantômes pâles et muets, comme autant d'Argus aux cent yeux, regardent par cette porte l'endroit où dort l'empereur... Sont-ils curieux de voir la couleur du sang d'un tzar?... Hé! dites-moi, ne se réveille-t-il pas?... Mais parlez donc. J'entendrais sans peine en ce moment les discours de cent mille hommes... Quel silence sépulcral!... (On entend le son de l'Angelus.) Quel est ce poignard qui traverse mon oreille et pénètre jusqu'à mon cerveau?... Vierge Marie (1)!

(En prononçant le dernier mot, il tombe inanimé, les bras en croix sur sa baïonnette, à la porte de la chambre à coucher du tzar.)

(1) Si l'on voulait sonder l'intention qu'avait le poète en écrivant cette scène fantastique, peut-être serait-on en droit de dire qu'il a cherché à mettre en relief la prédisposition

Le tzar sort de sa chambre à coucher, sa lampe à la main.

LE TZAR.

J'ai entendu du bruit, et dans mes cauchemars j'ai senti quelqu'un qui me serrait la gorge avec une écharpe. C'est là ce qu'a autrefois senti mon père ; mais moi je l'ai senti plus longtemps que lui. Le sommeil sera-t-il donc toujours comme la harpe de la conscience, dont les cordes sont agitées par le souffle de la peur? Allons... Mais je ne connais pas tous les détours de cet édifice, je vais m'égarer. (Il veut sortir et se heurte au corps de Kordian.) Qu'est-ce à dire? Un cadavre ici... Une baïonnette à la main, il porte l'uniforme polonais, de l'école des porte-enseignes. Il était sans doute de garde et venait m'assassiner?... Il s'est arrêté juste à temps... Et mon frère me répondait d'eux!... Démon tentateur, pourquoi me parles-tu de mon frère? Dans tous mes ennemis tu me montres mon frère; non, cela ne se peut... Oh! si cet homme se relevait et prononçait un mot!... Son corps est encore chaud .. Debout! parle! ou je t'ouvrirai la bouche avec mon épée... Dis-moi : est-ce mon frère qui te l'avait ordonné?

(Il blesse Kordian à la main ; celui-ci ouvre les yeux.)

KORDIAN, *dans le délire.*

A la fenêtre, des cadavres — un flambeau à la main.

LE TZAR.

Il a parlé... Ouvre encore la bouche! Dis-moi : C'est votre frère. Ce n'est pas long à dire : Votre frère!

des Polonais à la rêverie, à la poésie, prédisposition qui l'empêche souvent d'agir. On aurait donc dans cet acte l'exposé des deux causes principales qui paralysent notre action dans les mouvements nationaux : scrupules vertueux qui font reculer devant les moyens révolutionnaires, impressionnabilité d'esprit qui conduit rapidement de l'enthousiasme à l'abattement.

KORDIAN.

Le tzar dort pâle comme un linge... Vierge Marie! l'aurore commence à blanchir...

LE TZAR.

Ni ses discours ni son visage bouleversé ne m'apprendront rien... Oh! c'est mon frère... c'est mon frère, j'en suis sûr... (Il appelle.) Gardes! à moi, mes gardes! (Les soldats accourent. Le tzar montrant Kordian.) Si ce soldat n'est pas fou... qu'il soit fusillé!

—

SCÈNE VI

L'HÔPITAL DES FOUS.

On voit des cages où sont assis des fous enchaînés; quelques-uns marchent en liberté. Kordian est au lit en proie à la fièvre. Le surveillant de l'hospice. Un médecin du dehors.

LE SURVEILLANT, *au médecin.*

Vous venez visiter l'hospice des aliénés?

LE MÉDECIN.

Voici mon autorisation. (Il lui donne un ducat.)

LE SURVEILLANT.

Signature monnayée, bien... Vous pouvez à votre aise regarder dans les cages; ici, ce sont les hommes, plus loin est la salle des femmes... Je saurais démonter et remonter l'hospice pièce à pièce comme une montre... Vous exercez sans doute la médecine, monsieur?

LE MÉDECIN.

Oui.

LE SURVEILLANT.

Pour quel système êtes-vous, docteur ?

LE MÉDECIN.

La crâniologie...

LE SURVEILLANT.

Je comprends; le système de Gall.

LE MÉDECIN.

Justement.

LE SURVEILLANT.

Je suis curieux de savoir si vous reconnaîtrez au crâne quelle est la tête la plus folle de celles qui sont ici.

LE MÉDECIN.

Oh! je le devinerai au visage — d'après les préceptes de Lavater. (Il montre Kordian.) C'est celle-ci...

LE SURVEILLANT.

L'infaillible Esculape s'est trompé cette fois. Ce jeune homme est entré ici, parce que l'empereur a jugé qu'il devait être fou, — l'empereur a mal vu. Ce jeune homme a la fièvre; mais sa raison est saine, plus saine que la vôtre, docteur, plus que la mienne même.

LE MÉDECIN.

Même ?

LE SURVEILLANT.

Ah! je vous ai offensé, sage écolier de Gall! Et vous avez voulu me rendre dent pour dent, trait pour trait; et maintenant, pour prouver que ce jeune homme a la cervelle dérangée, vous êtes capable de démontrer que je suis tout aussi...

LE MÉDECIN.

Qui sait?... Permettez-moi d'allumer mon cigare de Havane...

LE SURVEILLANT.

Je n'ai pas de feu. (Jetant le ducat.) Au diable le ducat qui me brûle les doigts!

LE MÉDECIN, *ramassant le ducat, y allume son cigare, et le rendant au surveillant.*

Merci.

LE SURVEILLANT.

Par le ciel ! il y a là quelque ruse infernale !

LE MÉDECIN.

Vous croyez, homme sage? Regardez : ce ducat est froid comme glace ; il brûle parce qu'il est rouge.

LE SURVEILLANT.

Est-ce une illusion ? ou serais-je véritablement fou ? Que la bienheureuse Vierge m'ait en sa sainte garde !

LE MÉDECIN.

Ne regardez jamais un ducat avec les yeux de la raison ; le ducat est un élément, un principe...

LE SURVEILLANT.

En vérité ! Je m'en vais, car en l'écoutant, je perds la tête. (Le surveillant s'éloigne.)

LE MÉDECIN.

Enfin, je l'ai chassé ; demain il deviendra fou en pensant à ce ducat ; maintenant j'espère pouvoir parler seul à seul avec ce jeune exalté. (Il s'assied sur le lit de Kordian.)

KORDIAN.

Qui es-tu ? Mon père? mon parent?

LE MÉDECIN (1).

Je suis un enthousiaste.

(1) Ce médecin fantastique, qui vient profiter du délire de Kordian pour tuer par l'ironie tous ses nobles sentiments, est sans doute le Méphistophélès du prologue, accomplissant la mission que lui a confiée Satan. Il y a, dans le poème de Garczynski, *La Jeunesse de Wenceslas*, un personnage tout à fait identique, que le poète appelle *l'Inconnu.*

KORDIAN.

Alors tu ne dois être né que de ce matin : on m'a toujours dit jusqu'à présent que j'étais le seul au monde.

LE MÉDECIN.

C'est qu'on te connaissait, et que je suis encore inconnu ; j'étais tranquillement renfermé dans une lame de poignard.

KORDIAN.

Donne-moi à boire... j'ai la fièvre... je ne comprends pas tes paroles.

LE MÉDECIN.

Fais attention... je sais m'expliquer clairement ; mais fais bien attention : encore... encore .. encore !

KORDIAN.

Bien, m'y voilà... Je te connais...

LE MÉDECIN.

A minuit je sortais de la chambre à coucher de l'empereur.

KORDIAN.

Qu'y faisais-tu ?

LE MÉDECIN.

Rien, j'arrosais les fleurs.

KORDIAN.

Quoi ? ces arbres pleins d'oreilles, mais sans langues...

LE MÉDECIN.

Oui, les érables... Il y en a d'autres qui portent pour feuilles des croix, comme des œillets de Malte ; d'autres sont comme des roseaux vides et pleins de nœuds, et les fils de l'empereur apprennent à jouer sur ces roseaux noueux et vides.

KORDIAN.

Pourquoi tes paroles sont-elles si sonores et si éclatan-

tes? Parle plus bas... est-ce que tu ne sais pas quelque prière?

LE MÉDECIN.

J'en sais une pour pousser les hommes au combat.

KORDIAN.

Je n'en veux pas .. elle serait trop bruyante, et peut-être impie.

LE MÉDECIN.

C'est une prière turque, à deux cornes comme la lune : d'une corne on tue l'ennemi, et de l'autre soi-même...

KORDIAN.

Est-ce qu'il ne faut pas combattre les ennemis?

LE MÉDECIN.

Il le faut, oui, je le sais... Une nation périt : pourquoi? pour qu'un poète de cette nation ait un sujet de poème; et le poète a versé les rimes à flot, pour que, s'il est une étincelle au milieu de la glace, un ange la déterre dans le poème et la chante dans le ciel. Tu vois quel cas je fais de la race toute-puissante des poètes.

KORDIAN.

Non, pas cela!... Autrement!... Redescends du ciel sur la terre.

LE MÉDECIN.

Je comprends. C'est l'hymne de l'ange que répète le poète : il chante, — et la nation périt, parce que le poète chante.

KORDIAN.

Tu n'es qu'un sot! Dis-moi quelque chose de l'Ancien Testament.

LE MÉDECIN.

Lorsque Pharaon fut arrivé au faîte de la puissance, il rêva que sept vaches grasses avaient dévoré sept vaches maigres.

KORDIAN.

Non! ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées...

LE MÉDECIN.

Mais c'est ainsi qu'elles se passent, demande au descendant des Mongols...

KORDIAN.

Parle-moi d'autre chose : c'est l'Écriture-Sainte qui m'a tué. N'es-tu pas botaniste?...

LE MÉDECIN.

Garde-moi le secret, et je te confierai que j'ai découvert une herbe toute nouvelle; elle pousse sur ma fenêtre, dans un casque guerrier, où je l'avais semée au milieu de la cendre refroidie de cent villes anciennes. Bientôt, je l'espère, elle donnera des bourgeons aussi nombreux que les pensées d'un million d'hommes..... puis une belle fleur, rouge comme du sang humain, et enfin des graines renfermées dans d'énormes cosses, qui éclateront avec fracas comme des millions de canons. Te voilà sous le charme? Tes yeux se sont allumés du feu de poésie.

KORDIAN.

Et cette plante, elle fleurit, elle se reproduit?

LE MÉDECIN.

Elle vient de naître...

KORDIAN.

Seulement?

LE MÉDECIN.

Oui, et comme la gelée lui est nuisible, je l'ai recouverte pour quelque temps d'une marmite.

KORDIAN.

Tu me tortures, — tu m'ennuies, — tu me brises, — tu me ronges, je suis comme endormi. Ne me parle plus de fleurs.

LE MÉDECIN.

La raison est composée de trois éléments, de trois grands principes intellectuels, par où s'explique clairement la sainte Trinité. Le principe *unité* a donné naissance aux numérateurs *quantité*; de l'*infini*, qui est l'aîné, découle le *fini*; et le lien qui les unit, la pensée qui compare est le troisième élément, dont se compose la Trinité; sans l'idée de nombre, l'unité disparaît aussitôt, sans la détermination de l'être, l'infini s'évanouit; donc, l'un est égal à l'autre comme le Père au Fils; leur rapport a donné la vie au Saint-Esprit. Et ces trois idées forment la trinité de la raison.

KORDIAN.

J'entends dans mes oreilles comme le bourdonnement des flots. J'ai la fièvre... Que diable me racontes-tu là?

LE MÉDECIN.

Je vais te guérir... Passons à la création du monde, ou plutôt à la création des peuples... Car le monde disparaît en présence des hommes; la terre n'est qu'une noix renfermée dans sa coquille de nuages. Dieu mit six jours formés de siècles à créer les peuples de la terre. Le premier jour, il créa le dévot royaume de Juda; ce fut là comme le sol qui porta les autres nations. Le second jour il répandit à pleines mains les flots des peuples d'Orient; le troisième jour, les peuplades grecques grandirent comme des arbres; le quatrième jour, le soleil de Socrate parut derrière les montagnes; le cinquième, les aigles romaines prirent leur vol: car ce sont là les oiseaux de l'Écriture, — et à la fin du cinquième jour tomba la longue nuit ténébreuse du moyen âge: le sixième jour, Dieu forma un homme de ses mains, — ce fut Napoléon. Aujourd'hui c'est le septième jour, Dieu s'est croisé les bras, se repose de son travail, et ne crée plus personne.

KORDIAN.

Tu mens, vil imposteur! Tout homme qui se sacrifie pour la liberté est une nouvelle créature de Dieu.

LE MÉDECIN.

Ah! ah! C'est la liberté qui tourne aujourd'hui la roue du potier? Il est possible!... Cette roue a pris une nouvelle direction; il en sortira des cruches d'argile.

KORDIAN.

Il en sortira de grands hommes!...

LE MÉDECIN.

Tu vois comme le feu de la fièvre se calme: tu discutes on ne peut plus raisonnablement.

KORDIAN.

Écoute. Parle sincèrement : n'as-tu jamais vu un homme, ou plutôt un ange, qui fait aux peuples l'offrande de ses souffrances, présente son front aux éclats de la foudre, et, comme le Sauveur, supporte la mort en souffrant pour le peuple...

LE MÉDECIN.

L'homme dont tu parles est venu ici avec moi. Je vais l'appeler (Il appelle deux fous. L'un tient ses bras en croix, l'autre lève une main en l'air.) En voici deux. Tous deux souffrent pour le peuple, et ce qu'ils souffrent, ils vont te le dire; tu jugeras toi-même... (Au fou qui a les bras en croix.) Frère, dis-moi, quel illustre personnage es-tu donc?

PREMIER FOU.

Je ne suis pas une personne; il y a longtemps que je suis changé en croix. C'est moi qui étais la croix dans la passion du Christ; c'est sur moi que les Juifs clouèrent leur victime, et moi, non les clous, qui le tenais suspendu par les bras, comme un petit enfant qui se plaint. C'est moi qui suis la vraie croix. Quand le pape distribue le bois de la croix, ne croyez pas ce qu'il dit! J'ai mes

jambes, ma main droite, ma main gauche; il ne me manque rien; comptez plutôt mes membres... (Il ajoute tristement en s'éloignant.) Mon Dieu, éloignez de moi ce calice d'amertume.

LE MÉDECIN, *à Kordian.*

Tu vois : il s'est sacrifié pour le peuple.

KORDIAN.

Il a perdu la tête !...

LE MÉDECIN, *au fou qui lève une main en l'air.*

Et toi, pourquoi menaces-tu ainsi le ciel de ta main?

SECOND FOU.

Parle plus bas ! Je soutiens sur ma main le plafond azuré du ciel, et, l'empêchant de tomber, je protége le monde entier. Le ciel, le soleil, la lune argentée voudraient bien tomber sur la tête des hommes; mais je suis là, sous la voûte inclinée du ciel; je suis là, épuisé, triste, sans sommeil. Adressez-moi vos prières; je suis le sauveur de tous les jours; je préserve les peuples d'un déluge céleste. Dormez bien, mortels. Bonne nuit !

(Il s'éloigne.)

LE MÉDECIN.

Encore un grand homme qui s'est sacrifié pour le peuple.

KORDIAN.

C'est un fou.

LE MÉDECIN.

Tes lèvres sont une fronde qui lance le blasphème.

KORDIAN.

Ils sont fous tous les deux; et toi-même tu as la cervelle détraquée.

LE MÉDECIN.

Et que sais-tu si tu n'es pas aussi fou que ces hommes? Tu voulais tuer un fantôme, te sacrifier pour rien. Oh!

poisson doré dans ton vase de cristal, va te heurter aux dures et invisibles limites de ton domaine. Le petit morceau de cristal où tu t'agites est tout, et le monde entier est l'abîme du néant.

KORDIAN.

Je pense.

LE MÉDECIN.

Alors le monde, c'est ta pensée.

KORDIAN.

Je souffre.

LE MÉDECIN.

Ne pense pas.

KORDIAN.

Je ne puis.

LE MÉDECIN.

Tu le peux : pendant que tu penses, invente par la pensée le moyen de ne plus penser; deviens fou, tu passeras pour un saint à Constantinople.

KORDIAN.

Satan! tu es venu ici tuer l'âme de mon âme; tu m'arraches mon dernier trésor, la conscience de moi-même; tu éteins en moi le dernier rayon.

LE MÉDECIN.

Je brise l'argile divine...

KORDIAN.

Que Dieu me prenne en pitié, et m'arrache de tes griffes!

(Le grand-duc Constantin accourt avec des soldats et montrant Kordian.)

LE GRAND-DUC.

Qu'on le saisisse, et qu'on le conduise sur-le-champ à la mort et au supplice.

KORDIAN.

Une voix d'homme! Oh! mon Dieu! tu as enfin daigné

m'envoyer la mort pour me sauver de cet homme !... (*Montrant la place où était le médecin.*) Où est-il ? où est-il ?

LE GRAND-DUC.

Dès que vous lui aurez mis son uniforme, amenez-le sur la place de Saxe...

(*Il sort.*)

KORDIAN.

Où est-il ?

UN SOLDAT.

Le grand-duc attend.

SCÈNE VII

LA PLACE DE SAXE.

L'armée polonaise, encore dispersée çà et là... D'un côté de la place, on voit un groupe de généraux qui entourent le tzar. Le grand-duc Constantin se promène avec impatience. Tout autour de la place, le peuple de Varsovie.

LE CHŒUR.

Des milliers de soldats, des milliers de baïonnettes, des étendards flottants, des baïonnettes immobiles, le silence du jugement dernier.

LE GRAND-DUC, *commandant.*

Front ! alignement !

LE CHŒUR.

L'infanterie s'est rangée sur une longue ligne droite. Si l'on plaçait la poitrine du tzar un pouce hors des rangs, et qu'il y eût un Guillaume Tell à l'autre extrémité, sa

flèche effleurerait chaque poitrine polonaise, et, sans en blesser aucune, irait percer la pomme du tzar.

LE GRAND-DUC.

La musique !

LE CHŒUR.

La musique des janissaires retentit, puis elle se tait... pour laisser parler le tzar.

LE TZAR, *aux soldats.*

Vous allez bien, enfants?

VOIX DES SOLDATS.

Très-bien, grâce à Dieu.

LE CHŒUR.

Ce qu'ils viennent de murmurer, Dieu seul peut le comprendre; ainsi d'une prière qui se perd dans le sourd murmure des flots.

(Six soldats amènent Kordian toujours très-pâle. Ils le conduisent devant le tzar... Le grand-duc accourt avec fureur.)

LE GRAND-DUC, *à Kordian, en écumant de rage.*

Ah! chien de Polonais ! te voilà, pourquoi es-tu si pâle? Prévoyais-tu ce qui t'attend? Bourreau! révolutionnaire... Toi, porter des épaulettes? hors d'ici ! hors d'ici! Vipères, je vous écraserai. Je te jetterai sous les sabots des chevaux; trois rangs de cavalerie te passeront sur le corps... Non... je te renverserai moi-même ici dans le sable... et avec mon éperon je t'écrirai *vor* (1) sur le front. Le tzar t'a livré à ma vengeance... et par là le tzar t'a mis à mort! Les diables eux-mêmes ne t'arracheront pas des mains du grand-duc.

LE TZAR, *à part.*

Il croit pouvoir me donner le change.

(1) Mot russe qui veut dire *voleur*.

LE GRAND-DUC.

Qu'on m'amène quatre chevaux. Ah! chien! tu as la fièvre... mais ton corps est robuste! Tu laisseras chacun de tes quatre membres à la queue d'un cheval, et le plus fort de mes chevaux t'arrachera la tête. Tu ne dis rien! Ah! j'enrage! ce chien-là ne parlera pas. (Il donne à Kordian un coup de poing dans la poitrine.) Ecoute! je sens que j'ai faim de ton corps, je suis comme un loup prêt à te mordre. (Il grince des dents.) Ah! ah! tzar, tu aimes les exercices équestres? Je vais te montrer un saut tel que tu n'en as jamais vu... Apportez des carabines, faites-en une pyramide, accrochez-les ensemble, la baïonnette en l'air, attachez-les comme des gerbes d'épis ou comme des roseaux. (Les soldats dressent une pyramide de carabines.) Maintenant, chien! à cheval... et galope à tous les diables. Tu te tais... quoi? à cette vue tu faiblis? Tu crois qu'on aura pitié! Mais je sacrifie mon cheval; je sacrifie mon cheval, entends-tu? et toi avec! Allons! en route! Marche! marche! marcheras-tu? Oh! si je pouvais te prendre avec une trompe d'éléphant et te jeter sur ces baïonnettes, je t'y jetterais... (Se calmant.) Voyons, écoute, Polonais : j'ai honte pour toi... Je disais que les Polonais étaient des soldats sans peur, prêts à sauter dans la Vistule du haut du château royal... (Avec rage.) Saute! ou je te fais fourrer dans le souterrain des Carmélites, je te fais mourir de faim, je t'enferme avec des squelettes! (D'un ton suppliant.) Voyons, Polonais, si tu sautes vivant par-dessus ces baïonnettes, je te fais grâce de la vie (1)...

KORDIAN.

Merci, prince, merci de m'avoir dit tout cela... Quand

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que le caractère de Constantin est ici conforme à la réalité historique, et l'on verra dans la fin du drame ce caractère se développer mieux encore par le contraste qu'il offre avec celui de Nicolas.

je pourrais sauver ma vie en remuant un doigt de la main, je ne le remuerais pas.

LE GRAND-DUC.

Il a peur, le lâche.

LE TZAR, *à Kordian.*

Si c'est là ce qui t'inquiète, je te promets que, dans le cas même où tu franchirais comme un oiseau cette forêt de baïonnettes, tu n'échapperas pas aux balles... Il a peur, mon frère !...

LE GRAND-DUC.

Eh bien ! tu vois : le tzar te l'a promis... Tu périras quand même... Il ne bouge pas ! Soldats ! celui d'entre vous qui sautera aura la croix de Sainte-Anne, celle de Saint-Stanislas... S'il est blessé, je lui donne mille florins de pension, mille, deux mille, quatre mille... O chiens que vous êtes ! Que dis-je, chiens ? Lièvres plutôt, lièvres de Polonais !...

KORDIAN.

Qu'on m'amène un cheval... (Il saute à cheval et va se placer au bout de la place.)

LE GRAND-DUC, *appelant.*

Kuruta !... Hein ! s'il sautait par hasard !...

KURUTA.

C'est du knout qu'il lui faut.

LE GRAND-DUC.

Non : qu'il saute. Écoute, je veux qu'il saute. Le tzar verra combien mes soldats sont plus agiles que ses Moscovites... Regarde !... il s'élance... Il s'est arrêté... Il tourne les yeux vers le peuple... Ce peuple est là muet, noir, fangeux. (Il fronce le sourcil comme un tigre.) Je déteste ce peuple... Regarde : ils agitent leurs mou-

choirs, ils lèvent leurs chapeaux. Kruta (1), as-tu bon espoir?

KURUTA.

Si Votre Altesse...

LE GRAND-DUC, *avec force.*

Regarde! Regarde! un nuage de poussière! Je ne vois plus rien... Pique des deux! Ah! il a sauté...

L'ARMÉE, *criant.*

Hourra!

LE PEUPLE, *criant de loin.*

Il est vivant!

(Les soldats amènent Kordian qui chancelle; le grand-duc le presse dans ses bras.)

LE GRAN-DDUC.

Eh bien! mon ami, pas de blessure? Allons, tu es un brave. N'est-ce pas que mon cheval est bon? Il saute comme un fou. Je parie que tu n'as pas senti la secousse. — Votre Majesté a vu. — Qu'on emmène ce cheval, et qu'il se repose. (A Kordian.) Je te garantis la vie sauve... Va. Tu es malade? tes yeux se ferment! Qu'on l'emporte, et qu'on le remette au lit... (On emmène Kordian.)

LE TZAR, *aux généraux, sans être entendu du grand-duc.*

Rassemblez le conseil de guerre. Il a attenté à ma vie; qu'il soit fusillé.

LE GRAND-DUC, *gaiement.*

Trompettes, jouez la marche de Dombrowski; le grand-duc paradera avec vous.

(La parade sur la place de Saxe.)

(1) *Kruta* pour *Kuruta*, abréviation familière. Kuruta était un espion fameux, l'âme damnée de Constantin.

SCÈNE VIII

Une cellule dans un couvent. La fenêtre grillée sur une prison; une table et un lit de bois. Kordian, condamné à mort, parle avec un prêtre du couvent. Le vieux Grégoire marche à travers la chambre, les larmes aux yeux.

GRÉGOIRE, *se parlant à lui-même.*

Ce prêtre tourmente mon maître depuis une heure! Laissez-le donc tranquille avant sa mort. Quel est le Dieu qui a dit : Jetez un enfant dans les fers? Il n'y a pas de Dieu. Je me range dans la confrérie de Satan.

KORDIAN.

Grégoire, prie pour moi.

(Grégoire, comme un enfant qu'on punit, tombe à genoux et prie... Kordian s'agenouille aux pieds du prêtre, qui lui donne sa bénédiction, puis le relève.)

LE PRÊTRE.

Mon fils, lève-toi de la poussière et monte au ciel! Mais pardonne à la terre. Dieu t'arrache à la gueule du lion et aux cavernes souterraines où tu te serais flétri comme une fleur... Maintenant, mon fils, avant de partir pour le grand voyage, n'as-tu rien à laisser à qui que ce soit sur la terre?

KORDIAN.

Rien.

LE PRÊTRE.

Tu n'as plus personne?

KORDIAN.

Personne.

LE PRÊTRE.

N'avais-tu donc aucun ami?

KORDIAN.

Aucun.

LE PRÊTRE.

Tu ne m'avais pas dit ce péché!... Ayez pitié de lui, mon Dieu! mon Dieu!

KORDIAN.

Avant que mon corps entre au tombeau, j'entends comme une plainte dans l'écho de mon âme : c'est une voix qui demande quelque souvenir, quelque trace de mon passage ici-bas.

LE PRÊTRE.

Encore un péché, mon fils. Vous autres, jeunes gens, vous voudriez, en quittant ce monde, y laisser une trace éternelle, le brûler par vos pensées ou l'ensanglanter par votre glaive; à quoi bon ce désir? Les feuilles qui tombent de l'arbre ne sont pas recueillies par la terre avec amour. La renommée est moins efficace pour le salut de l'âme que la prière d'un passant. A quoi bon laisser quelque trace de soi? Je t'attriste; pardon! Je suis trop vieux peut-être pour toi, enfant du printemps, et je ne suis pas capable de te comprendre. Écoute : derrière le couvent est un sombre jardin sillonné d'allées de sapins. Aujourd'hui même je planterai dans ce jardin un rosier de tous les mois, que j'appellerai de ton nom. Il fleurira dans l'air glacé, et sa fleur sera triste et pâle.

KORDIAN.

Dieu vous le rende!... Ainsi vous appellerez ce rosier de mon nom. Peut-être lui ne se flétrira pas!... (Le prêtre s'éloigne.) Maintenant venez tous vous fondre en un seul nuage de pensées, ô vous, mes rêves errants qui volez par le ciel! Venez ici au-dessus de moi. Ciel, allume pour moi ton soleil, ta lune et tes étoiles, car voici la mort. Là-bas, devant les hommes, je serais roué tout vif, que je

ferais taire ma douleur et la renfermerais en moi. Ici, du moins, mes larmes peuvent couler; l'orgueil ne les arrêtera pas. Oh! si j'avais su que mes adieux à la terre étaient les derniers, avant de prendre mon vol j'aurais regardé le monde d'un autre œil, plus longtemps, plus curieusement, avec des larmes peut-être : car là-bas, parmi les fleurs du jardin, il est sans doute une belle fleur, et je ne la connais pas. Peut-être une lyre rend-elle un son nouveau, et je ne l'ai pas entendu. Il me manque quelque chose ! Ce ne sont pas les hommes que je veux connaître, c'est la terre, cette nourrice des hommes !—Eh bien! terre, dis-moi, as-tu été pour moi une tendre nourrice ? (Une pause, puis avec mépris.) Allez, hommes avilis ! croissez et multipliez; allez, crachez sur le cadavre de votre mère, je ne serai pas avec vous. Dans les haras humains, êtres nouveaux qui n'avez rien de l'homme, naissez pour anéantir ce monde en retournant le sens du mot vertu, jusqu'à ce que votre univers, comme une image renvoyée par des miroirs renversés, revienne dans le sein de Dieu, tout différent de celui que Dieu avait créé. — Multitude de nains, à la taille de fourmi, allez, prenez le nom de peuple ! je ne serai pas avec vous ! — Que le mot de patrie se rapetisse en ces quatre lettres « Tzar! » Dans ce mot engloutissez l'amour, la religion et toute la langue du peuple, je ne serai pas avec vous ! — Que l'on voie dans les jardins de vos villes se dresser des allées de potences; dans ces jardins allez, répandez-vous, multitude amie du rire, ennemie des larmes; que vos nourrices conduisent les enfants dans ces jardins de potences sans feuilles ni verdure, et leur apprennent à creuser en jouant le sable rougi du sang des martyrs. — Je ne serai pas avec vous! — O Polonais déjà morts ! c'est à vous que je vais ! — Je suis cet ouvrier à qui le Christ ne refusa pas le salaire, quoiqu'il fût venu le dernier travailler à la vigne, et ce salaire c'est un tombeau sombre et muet. C'est ainsi que vous avez été payés.

GRÉGOIRE.

Monsieur, je ne puis pas finir ma prière, qui m'ordonne de pardonner à nos ennemis. Dieu les punira sur cette terre! Oh! mon cher maître, pourquoi avoir appliqué ce pistolet sur votre front blanc?... Je m'en souviens encore. La lune brillait dans le bois; je marchais et j'entendais derrière moi une voix qui criait : Grégoire! Je marchais dans le bois... Tout à coup je vois mon pauvre cher enfant étendu sur la bruyère, et son sang qui coule rouge comme des rubis...

KORDIAN.

Ne me rappelle pas ces choses.

GRÉGOIRE.

C'était le cachet de l'enfer dont vous marquiez votre front, c'est cette faute qui vous a perdu. Voyez-vous, l'homme s'aime lui-même plus qu'il n'aime son frère : eh bien! Dieu a puni Caïn, et il n'avait tué que son frère : donc tous ceux qui se tuent ou s'empoisonnent... (Il s'arrête; puis, avec désespoir.) Je prévoyais un malheur; mais mourir de la main du bourreau! Oh! cher maître, consolez-moi, dites-moi quelque chose! Je ferai écrire vos paroles par un écrivain, et votre vieux Grégoire les conservera toute sa vie sur son cœur. Ensuite je dirai à mes enfants de les mettre dans mon tombeau, près de moi, tout près... parce que, voyez-vous, ce sont comme des fleurs pour un vieillard que les paroles de celui qu'il a élevé.

KORDIAN.

Tu as donc des enfants?

GRÉGOIRE.

J'ai un fils.

KORDIAN.

Marié? (Grégoire fait signe que oui.) Eh bien! s'il naît un fils à ton fils, baptise-le de mon nom; qu'il s'appelle Kordian!

GRÉGOIRE.

Monsieur, je pleurerai en criant à mon petit-fils : Kordian!

KORDIAN.

Oh! non, ne le nomme pas ainsi; ce nom lui porterait malheur!...

GRÉGOIRE.

Mon bon maître, ne me retirez pas ce que vous m'avez donné; je me suis déjà fait à cette pensée que mon pauvre petit, tout misérable, tout pauvre qu'il sera, s'appellera Kordian! S'il fait quelque chose de mal, je ne le punirai pas. Qu'il grandisse comme une fleur, mon petit Kordianek[1], mon Kordianek, mon trésor! (Il rit et pleure à la fois.) Oh! monsieur, monsieur, dire que vous ne le verrez pas!

KORDIAN.

Mon Dieu, vous ne voudrez pas punir cet enfant du nom qu'il portera, vous ne lui ferez pas une vie pareille à la mienne? Chose étrange, semblable à un naufragé, je me rattrape au moindre brin de paille, je cherche à me survivre. (Pensif.) Ainsi, lorsqu'on m'aura arraché la vie, et que ce vieillard m'aura enterré... un jour, cherchant son fils égaré dans la prairie ou dans le bois, une mère criera : Kordian! Kordian! et à ce cri prolongé, un enfant répondra en riant dans un sentier fleuri. Au même moment, entre d'obscures murailles, dans le silence d'un couvent, mon rosier fleurira; un prêtre en habit noir, penché sur l'arbuste, récitera ses prières en pensant à moi. Ainsi donc un rosier et un enfant!...

(Entre un officier avec le prêtre tout en larmes.)

LE PRÊTRE.

Mon fils!

KORDIAN.

A quel genre de mort suis-je condamné?

(1) Diminutif de Kordian.

L'OFFICIER.

A être fusillé.

(Grégoire tombe à genoux. Kordian prend entre ses bras la tête blanche du vieillard et lui dit, en l'embrassant, d'une voix entrecoupée.)

KORDIAN.

Adieu, mon fidèle ami, adieu, mon père! (Il sort.)

GRÉGOIRE, *les bras tendus.*

Mon maître, mon maître!...

(Il tombe à terre, puis se relève et sort précipitamment.)

SCÈNE IX

Une chambre au château royal.

LE TZAR, *seul.*

Je m'ennuie. J'ai eu tort de laisser partir ce chambellan, qui dansait devant moi comme un roquet sur ses deux pattes. Saute! saute! saute! Je voudrais bien avoir le sultan Mahmoud pour le faire sauter aussi devant moi... Mais je vais si bien le régaler des fumées du salpêtre et de la poudre, que la fumée finira par l'étouffer. (Il regarde les murailles.) Qu'est-ce à dire? De la poussière sur ces murs! Là-bas une araignée qui guette une mouche. De la poussière... Cette poussière me plaît; elle prouve que cet édifice est désert : c'est comme un chardon sur la tombe d'un ennemi. La Pologne est morte, et pour toujours. Comme une aiguille aimantée, elle est tournée vers le nord, les yeux fixés sur les glaces de la Sibérie. Au premier abord le cadavre de ce pays me paraissait effrayant. Souvent cet effroi dissipait mes rêves de conquêtes. J'arrive :

le cadavre tremble; bien mieux, il me sourit... Je ne vois pas de larmes; les maisons sont tapissées de fleurs. Eh bien! donc, en avant! Je couperai l'Europe comme une pomme, et mon couteau empoisonné en empoisonnera les deux moitiés. Rois, ôtez vos couronnes et saluez!... Ah! ah! est-ce moi qui suis grand, ou ce monde qui est petit? Est-ce le monde entier qui est stupide, ou moi qui suis un génie? L'orgueilleux schah de Perse m'a cédé une partie de son immense héritage; j'ai fait réduire en cristal une partie de cette terre, et j'ai donné un lit de cristal au schah, qui m'a remercié. Oh! grand fils du soleil! O frère de la lune! n'as-tu pas froid dans le lit de cristal du tzar? — A l'occident grandit un monstre aux cent têtes (1); mais bientôt je ferai fondre dans ma verrerie de Pétersbourg un autre lit de cristal pour les peuples de l'Occident; je prendrai mesure pour la longueur sur mes bons Moscovites, et quand une nation dépassera la longueur du lit, au lieu de faire allonger le cristal, je raccourcirai le peuple de la tête. Peuples, je vous enverrai mon lit de cristal. — Qui vient ici? Mon frère!

(Le grand-duc Constantin entre essoufflé.)

Comment vas-tu, Kostus (2)? Quoi de nouveau?

LE GRAND-DUC.

Que Votre Majesté... que...

LE TZAR.

Tu respires à peine! Comme tu t'es pressé! Pourquoi courir si vite? Tu ne m'apportes pas sans doute une nouvelle agréable.

LE GRAND-DUC.

Oh! Votre Majesté... a ordonné...

LE TZAR.

Parle sans crainte.

(1) La révolution.
(2) Diminutif de Constantin.

LE GRAND-DUC.

De fusiller... Oh!

LE TZAR.

Oui, mon frère, tel a été notre bon plaisir.

LE GRAND-DUC.

Que Votre Majesté révoque, qu'elle daigne révoquer cet arrêt de mort.

LE TZAR.

Prince, que signifie tout cela?

LE GRAND-DUC.

Je prie Votre Majesté de laisser vivre cet homme. Il n'y a pas de temps à perdre. Un instant, un clin d'œil et il sera trop tard. Voici sa grâce et une plume...

LE TZAR.

C'est ma plume. Elle vient de signer l'arrêt de mort, et je m'y tiens.

LE GRAND-DUC.

Que Votre Majesté remplace son nom par celui d'un juif quelconque. Signez seulement... Par tous les...

LE TZAR.

Mon frère, parlons à cœur ouvert. Tu veux sauver Kordian?

LE GRAND-DUC.

Oui, je le veux, je le veux.

LE TZAR.

C'est pour cela justement qu'il mourra.

LE GRAND-DUC, *étonné.*

Comment! comment!

LE TZAR.

Assez de querelles, mon frère! je tombe de sommeil...

(Le grand-duc marche à grands pas dans la chambre. On voit en lui comme une tempête qui s'apprête. Il prend une porcelaine sur la cheminée et la brise entre ses doigts.)

LE GRAND-DUC.

Majesté, pourquoi ne veux-tu pas m'accorder cette petite faveur? Je t'ai donné le trône, moi!

LE TZAR.

Mon frère, calme la fureur qui gonfle tes narines.

LE GRAND-DUC.

Que Votre Majesté m'excuse. Je me calmerai; mais que cet homme vive.

LE TZAR.

Si ce n'est pas lui, c'est toi qui es le meurtrier... Va-t'en, mon cher frère; je ne veux pas plonger mes regards dans les turpitudes de ton cœur; j'aimerais mieux fouiller des tombeaux vieux de deux mois.

LE GRAND-DUC.

Quoi! je ne comprends pas...

LE TZAR.

Bon, bon; va-t'en, et tiens-toi en repos.

LE GRAND-DUC.

Mon frère, mon frère, ne réveille pas le tigre qui dort! C'est moi qui t'ai donné le trône, où tu t'es assis, tandis que moi je reste couché auprès, comme un lion de bronze; mais si je me relève, si les peuples entendent le lion rugir, s'ils voient qu'il est vivant, les peuples se rappelleront que c'est moi qui dois porter la couronne, et que ta place à toi est à l'écurie, à la caserne, à l'exercice.

LE TZAR.

Prince, je vois que tu t'es versé trop de vin. Tu m'as donné le trône, dis-tu? Il fallait le garder, mon frère. Tu étais né dans une chambre tendue de pourpre; cent canons avaient grondé au-dessus de ton berceau d'or, et l'on t'avait donné le nom d'un empereur d'Orient; mais ensuite ta mère, l'épouse du tzar Paul, te prit en horreur, avorton! Tu avais un nez de Tartare; au lieu de sucer le sein de ta nourrice, tu le mordais comme un petit chien.

Tu grandis. Ta mère vint et te dit : « Tu n'es qu'un sot. » Et ta conscience te tint le même langage. Elle ajouta : Donne ton trône à ton frère. Tu répondis : Que mon frère l'achète. Et l'on t'acheta ta renonciation au trône. Il fallait le garder. Et que te serait-il revenu de ce haut rang? Aurais-tu osé regarder ta mère en face avec des yeux de tzar? Et son sourire de mépris? et cette parole : « Tu n'es qu'un sot? » et cette coupe remplie par les mains ridées de ta propre mère?...

LE GRAND-DUC.

Ah! tzar, garde au moins le poison pour la fin! Je vous connais, vous tous, bourreaux sans honneur et bouffis d'orgueil! Votre mère vous a appris à tuer par vos paroles. Nous étions trois frères, deux sages et un sot. Aux deux frères sages quelqu'un vint dire un jour : Nous allons étrangler votre père » (1). Ils répondirent : « Soit. » Les assassins l'étranglèrent... Tu t'en souviens, Benningsen vint leur dire : « Nous avons étranglé le tzar Paul. » Ils répondirent : *Amen*... Ainsi donc ce sont eux, ce sont bien eux qui ont tué leur père. Quant aux instruments, à eux le châtiment. Oh! ces instruments de meurtre, ils les jetèrent comme des meubles usés hors des frontières moscovites, dans les pays voisins; ils firent présent à l'Europe de ce hideux nid de reptiles. Un souterrain engloutit la

(1) Voyez dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, le récit dramatique de la mort de Paul Ier. La responsabilité de ce crime retombe surtout sur Pahlen, Panin et Benningsen. Mais M. Thiers nous semble avoir trop d'indulgence pour les fils de la victime, en montrant qu'Alexandre ignorait le but des conjurés, et en ne parlant pas du rôle de Nicolas. Quant à l'innocence de Constantin, elle est démontrée, et M. Thiers est là-dessus d'accord avec Slowacki. M. Tony Robert Fleury vient d'achever son tableau : *La mort de Paul Ier*; cette toile est le pendant de ses *Massacres de Varsovie*. Après nous avoir montré les Russes en Pologne, il nous les montre chez eux, aussi sanguinaires, aussi féroces ici que là.

dépouille sainte de leur père. A peine si le prêtre eut le temps de marmotter une prière à la hâte. Aviez-vous porté le cadavre sur son trône d'or? Non; car il était sorti des mains de ses assassins — meurtri, écrasé, foulé aux pieds, — pareil à un tigre tacheté de bleu! Mais la nation cria : « Fils du tzar, vous nous avez volé la comédie de l'enterrement, et vos larmes de princes et l'agréable spectacle de rois tombés si bas. Montrez-nous le corps de votre père, baisez-lui les mains! Nous voulons voir quels sont ces tzars que l'on peut tuer sans jugement et sans arrêt?...» Te rappelles-tu le moment où, à moitié étouffé par la fumée de l'encens, tu baisas cette main et ce linceul noir (1)?... Ensuite tu courus laver ta bouche avec l'eau de la Newa. Oh! comme tu ressembles à notre père, mon frère! Je ne puis te regarder! Lave ton visage, fais disparaître cette ressemblance; car je ne puis te regarder; car je te jetterai une malédiction, que Dieu même entendra!

LE TZAR.

C'était un crime peut-être, mais un crime politique.

LE GRAND-DUC.

Et ces Sibériens que tu condamnes tous les jours, ne peuvent-ils pas, dis-moi, te crier du haut de leurs *kibitki*: « Tzar, viens avec nous! en route avec nous! Tu as tué « ton père; que le fer rouge du bourreau te baise au « front à ton tour!» Il est heureux pour toi que tu règnes sur un peuple stupide, sans aucune lumière. Quelques têtes avaient osé se redresser au-dessus des fronts courbés de ta garde impériale. Aussitôt : « Qu'ils marchent « contre les Turcs! Michel, conduis-les; lui, il ne saurait « pas... Tu sais ce que j'attends de toi?...» Michel ne comprend pas. « Imbécile, lui cries-tu, place une mine « au-dessous de leurs rangs et fais-les-moi sauter!...» Ton frère Michel porte deux doigts à son front, s'incline

(1) Voyez dans M. Thiers le détail de cette cérémonie.

sans mot dire, et s'en va. Un mois après, des serpents de salpêtre, enfouis sous la garde, éclataient comme la foudre... Si bien que le sol s'imbiba de sang russe. Le tzar se mit à rire, et dit : « C'est une erreur !... » Mais sais-tu bien, tzar, que pour un pareil crime ce n'est pas assez du knout, de la déportation, ni même des travaux forcés ?...

LE TZAR.

Parlons de toi, mon frère. Ton âme noire ferait honte à un assassin de bas étage. Je vais te rappeler un fait, un seul...

LE GRAND-DUC.

Quoi ? lequel ?

LE TZAR.

Je ne dirai que la pure vérité. As-tu connu... (Il lui dit quelques mots à l'oreille.)

LE GRAND-DUC.

Tais-toi, tzar, tais-toi !

LE TZAR.

Non, je veux te knouter de mes paroles sanglantes... Je veux que la honte te brûle le front jusqu'au cerveau.

LE GRAND-DUC.

Tzar, la rage s'empare de moi, tais-toi !

LE TZAR.

Me taire !... Est-ce que je suis ta conscience ou ton flatteur à gages ?

LE GRAND-DUC.

Encore une fois, tais-toi !

LE TZAR.

Qu'est devenue cette belle Anglaise, enfant de seize ans, naïve, folâtre, blanche comme la neige ? Des yeux bleus, heureuse dans les bals, à la fois triste et joyeuse, languissante et vivace ; si étrangère aux sentiments et au tumulte du monde qu'elle aurait pu s'éprendre d'une rose blanche, et s'abriter du rideau de son lit contre le regard

indiscret des roses... (Le grand-duc s'assied, et tient ses yeux fixés sur la muraille.) La main de Dieu avait répandu sur elle tous les diamants et toutes les splendeurs des étoiles... Une créature si aérienne se brise et ne se courbe pas... Telle était cette jeune fille.

LE GRAND-DUC.

Oh! c'est elle, je la vois...

LE TZAR.

Un jour, une voiture de la cour s'arrête devant la maison de l'Anglaise; les laquais l'invitent à venir au bal chez la grande-duchesse. Légèrement vêtue, cette femme insouciante comme le papillon arrive au château. On la conduit dans des salles inconnues. Elle demande où est le bal, ou sont les lumières, la musique, les fleurs. Partout le silence... On la conduit toujours... je n'ai pas besoin de te dire où. Tu n'as pas encore essuyé de ton front la salive qu'elle te cracha à la face. Dans ta rage, tu appelles. Toute une compagnie de soldats furieux se précipite...

LE GRAND-DUC.

N'achève pas, tzar, ou je t'arrache la langue!

LE TZAR.

Assieds-toi et écoute. Je sais la fin de cette charmante histoire. Cet amant passionné imagine la plus ingénieuse des plaisanteries. Comment cacher le corps? On est en été : impossible de le mettre dans une glacière. Pourtant il faut le cacher au tzar et à l'ambassadeur de la nation à qui le grand-duc a volé ce cadavre. Où le mettre? Un des amis du grand-duc se charge de l'affaire. Il n'oublie pas, avant tout, de se faire teindre les cheveux, de changer de visage. Puis cet autre Pylade prend un riche costume, des croix, le titre de comte, loue en ville un vaste appartement qu'il paie d'avance. Avec ses meubles on introduit dans une salle une vaste armoire. Qu'y avait-il

dans cette armoire? je ne sais. Les filles du concierge croyaient qu'elle contenait des robes magnifiques. Le fidèle Pylade ferme la porte à clef et disparaît. Une semaine, deux semaines s'écoulent. On commence à faire des commentaires... Le concierge regarde par les fentes des portes dans les appartements : personne! Tout à coup il s'écrie : « La peste! la peste! » Il brise la porte, force l'armoire, et quelque chose d'affreux frappe tous ses sens à la fois. Dans l'armoire était suspendu un squelette humain en putréfaction. Un diamant oublié sur le cadavre attira les yeux : c'était un anneau qui fit connaître deux noms : le sien et le tien.

LE GRAND-DUC, *sortant d'une profonde stupeur, se lève de sa chaise avec des hurlements.*

Ah! tzar, tzar, tu connais le meurtrier! Il faut que je te fasse rentrer tes paroles dans le gosier! Tu as avalé un secret et tu ne peux le digérer? Je vais t'aider, moi, avec mon épée... Où est-il ce secret? dans ton cœur? je t'arracherai le cœur! Dans ton cerveau? je le ferai jaillir sur ces murailles avec ta cervelle! Tu ne sais donc pas que je n'ai qu'à faire luire cette épée à la fenêtre pour mettre en mouvement quarante mille baïonnettes? Mais à quoi bon? Je puis, moi, te mettre le genou sur la gorge et t'étrangler; puis je t'enfermerai dans une armoire royale, et je sortirai joyeux. Dans les rues de Varsovie je rencontrerai la foule des habitants : Ah! ah! demanderont-ils, où est ton frère? où est le tzar? — Dans son armoire! Ah! ah! j'ai enfermé le tzar, cette lame de bourreau, dans un fourreau de pourriture. Ah! ah! la rouille l'y rongera, et le peuple sentira dans l'air l'odeur de son cadavre! Eh bien! tu trembles, mon frère? Tu sais que je suis fort comme un tigre..., tu sais que nous sommes seuls dans cette chambre, seuls tous deux, toi et moi... Eh bien! regarde-moi donc en face!...

(Le tzar lève les yeux sur son frère; ils se regardent long-

temps l'un l'autre, cherchant mutuellement à se faire baisser les yeux. Constantin se laisse dompter le premier et s'éloigne... Il marche à travers la salle. Le tzar observe chacun de ses mouvements et se dit en lui-même :)

LE TZAR.

Bien ! j'en suis quitte à bon marché... Cette vipère moscovite n'a pas la force de porter la révolte ; une pensée l'écrase. Si, au lieu d'employer la parole, j'avais tiré l'épée, je serais mort à l'heure qu'il est. Il rêve ; il a frappé son front assombri. Allons au devant de cette pensée. Constantin !...

LE GRAND-DUC, *présente son épée à son frère.*

Que Votre Majesté prenne cette épée.

LE TZAR.

Mon frère me demande pardon...

(Constantin reste debout, sans répondre, le front baissé vers la terre. Le tzar prend son épée, puis il signe la grâce de Kordian, et la fixant au bout de l'épée, il la tend au grand-duc en disant :)

Prends ce papier et ton épée.

(Le grand-duc baisse la tête, prend son épée, puis sonne avec force. Entre un adjudant à qui le grand-duc remet le papier.)

LE GRAND-DUC.

Vite, vite, cours à la place de Mars ! Prends mon cheval, pars au galop, cours, vole !... Porte cela. Malheur à toi s'il tombe un cheveu de la tête de Kordian avant ton arrivée !

(L'adjudant sort.)

LE TZAR, *serrant les poings avec rage.*

Mon frère... est déjà Polonais (1).

(1) Cette scène, qui est sans contredit une des plus belles qu'ait jamais écrites Slowacki, a surtout le mérite, rare dans la satire politique, de ne pas sortir de la vérité historique.

DERNIÈRE SCÈNE.

LA PLACE DE MARS.

On voit de loin Kordian devant un peloton de soldats. Le peuple sur le devant de la scène.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Regarde! Voilà le bourreau qui lui brise son épée au-dessus de la tête.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Quel est ce cri? Est-ce lui qui a crié?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Non. Il a les lèvres pâles et ne dit rien. Mais, au moment où le bourreau brisait son épée, un vieillard est tombé en gémissant; sans doute un vieux serviteur.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Alors ils l'ont dégradé de sa noblesse?

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Oui. Et même le décret a dit un énorme mensonge : ce n'est pas lui qui suivra la charrue comme un paysan, c'est la charrue qui passera sur son corps.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

On veut lui bander les yeux; il refuse.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

L'officier sort des rangs. Il va commander... Je sens mon cœur qui se brise! Ils ont couché en joue!

C'est un tableau terrible, mais exact de la férocité sauvage de Constantin et de la cruauté raffinée et ambitieuse de ce Nicolas si justement flétri par l'histoire, et dont un écrivain peu impartial (Paul Lacroix) essaie en vain de faire après coup un grand homme et, pour ainsi dire, le type du souverain.

UN CRI DANS LA FOULE.

Arrêtez ! voici un adjudant qui arrive !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

L'officier ne le voit pas. Il a levé la main !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE (1).

Genève, septembre-décembre 1833.

(1) La trilogie que Slowacki se proposait de composer ne fut jamais achevée, et le poète s'arrêta là, exprimant sous d'autres formes la suite du drame national, qui devait comprendre, outre ce qu'on vient de lire, l'insurrection de 1830 et l'émigration. Pour cette dernière période, voyez *Anhelli.*

ANHELLI

(ÉCRIT EN 1835, PUBLIÉ EN 1838)

NOTICE SUR ANHELLI

Avec Kordian, nous sommes entrés dans la période la plus brillante de la carrière littéraire de notre poète. Désormais, à quelques exceptions près, nous ne rencontrons plus que des chefs-d'œuvre. Le poème qui suit, poème en prose biblique comme ceux de Lamennais, comme quelques-uns de ceux de Krasinski, est l'œuvre la plus originale de Slowacki : c'est un rêve quelquefois terrible, quelquefois d'une touchante mélancolie, toujours semé d'étoiles pâles ou illuminé d'aurores boréales ; nous sommes transportés dans un pays purement fantastique, appelé à symboliser les régions mystiques où habitent les âmes polonaises depuis 1830 ; ce pays, le poète l'appelle Sibérie, de même que Krasinski (poème inachevé) l'appellera *enfer* ; mais il ne faut pas prendre ce nom à la lettre, comme nous le montrerons, et les critiques faites à ce point de vue tombent toutes devant la véritable interprétation de cette mystérieuse poésie, qui correspond si bien à l'état des esprits de toute une génération malheureuse.

Qu'on relise *René* à côté d'*Anhelli*, et l'on verra comment la maladie du dix-neuvième siècle s'est transformée en Pologne, comment le patriotisme, dont les efforts toujours renaissants sont toujours déçus, a donné une cause réelle à cette tristesse vague de l'homme moderne, et

on comprendra mieux Anhelli reprenant le mot de René : « Levez-vous, orages, qui devez m'emporter dans la nuit éternelle !... »

Ce poème, qui ne fut publié qu'en 1838, avait été composé en 1834 et 1835 à Veytaux et à Genève; voici ce que le poète écrivait à sa mère pendant qu'il travaillait à son nouveau chef-d'œuvre : « L'enfant qui va naître après « ceux que tu connais déjà sera cent mille fois plus digne « de toi, ma chère maman !... Ce sera, je t'assure, ton « petit-fils véritable. L'accepteras-tu comme tel?... Sou- « vent le soir, avant de m'endormir, je lis à haute voix « un chapitre de la Bible (1). Je l'ai en polonais. Avant- « hier la passion du Christ m'avait tellement frappé que « j'ai vu en rêve tout ce douloureux spectacle, et que je « me suis réveillé plein d'épouvante (2). » Quand l'ouvrage parut, en 1838, la critique lui reprocha l'obscurité du poème, mais Sigismond Krasinski fut entièrement séduit et mit toujours *Anhelli* au premier rang parmi les chefs-d'œuvre du poète qu'il admirait tant. Après la mort de Slowacki il écrivait à ses amis occupés de l'enterrement : « In- « scrivez sur sa tombe : *A l'auteur d'Anhelli,* ces seuls mots « suffiront pour lui assurer une gloire durable dans l'ave- « nir. » Et en 1840 il écrivait encore à un ami : « Je ne puis en « aucune manière comprendre l'injustice du public pour

(1) C'est ce qui explique pourquoi *Anhelli* est écrit en style biblique.

(2) Voici encore un extrait de cette correspondance : « Le premier de ces enfants à qui j'ai donné la clef des champs s'appelle Anhelli. Il a un visage mélancolique et quelque peu semblable à celui du Christ, une grande simplicité de vêtement, et ne ressemble à rien de connu (1838, 10 juillet). » Voyez enfin dans son *Beniowski,* 4e vol., ses réponses aux critiques un peu superficielles qu'on lui adressait de toutes parts.

« Jules. Je demande en quoi il est obscur? Toi-même, le « premier, dis-moi ce que tu ne comprends pas?... En « vérité, continuait-il, il faut une puissance de génie ex- « traordinaire pour orner l'abîme de la Sibérie de l'albâtre « des neiges et des yeux livides des étoiles. En le lisant, « je soupirais, Dieu me pardonne, après la Sibérie! « Pendant plusieurs nuits j'ai rêvé à la Sibérie comme à « un Éden mélancolique. On dit, comme tu sais, que par- « fois l'idée du suicide promet des voluptés indicibles, « murmure des mots magiques à notre oreille, nous en- « chante et nous entraîne. Eh bien! l'enfer de la Sibérie, « sans cesser d'être un enfer, est revêtu dans *Anhelli* « d'une illusion étrange, splendide et terrible, horrible « tout ensemble et ravissante... » Voyez aussi la note que nous avons mise à la fin du poème. L'opinion de Krasinski est devenue aujourd'hui l'opinion de tout le public polonais, et elle sera aussi, nous n'en doutons pas, celle du public français.

Ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'*Anhelli* a déjà été traduit en français par M. le marquis de Noailles (1) dans le *Correspondant*, par M. Louis Léger (2) dans la *Revue*

(1) Outre cette traduction, M. de Noailles, très au courant des choses polonaises, a, comme on sait, publié son grand ouvrage sur *Henri de Valois*, couronné par l'Académie française.

(2) A propos de cette publication, M. L. Ulbach écrivait dans la *Cloche* du 12 juin 1869 : « Je recommande cette lecture aux âmes vaillantes qui n'ont pas perdu le souvenir des œuvres de Mickiewicz ni des *Paroles d'un Croyant*. Allons, nos poètes, à l'œuvre! Le moment est venu de monter aux mâts et de regarder aussi à l'horizon!... » Quant à la traduction de M. L. Léger, elle est élégante et facile; nous regrettons seulement qu'en changeant le titre du poème, qu'il intitule : *Poème de la Sibérie*, et en donnant un sous-titre à chaque chapitre, le traducteur ait trop matérialisé et, par là même, un peu faussé les intentions du poète. Nous signalons aussi l'omission,

moderne, et par M. Ch. E. Chojecki (1) dans la *Revue contemporaine*.

sans doute volontaire, de plusieurs versets et quelques légères erreurs de sens, bien pardonnables d'ailleurs chez un étranger.

(1) M. Charles-Edmond Chojecki, un de nos meilleurs prosateurs polonais, est également connu en France pour ses œuvres dramatiques. Dans un ouvrage publié par lui en 1864, sous le titre de *la Pologne captive et ses trois Poètes*, je trouve cette appréciation d'*Anhelli :* « Sa belle création sur les exilés en Sibérie, coupe d'amertume que l'auteur déposa au pied de la croix toute remplie des larmes de ses infortunés compatriotes. »

ANHELLI

DÉDIÉ A ÉTIENNE H. (1)

EN SOUVENIR DE NOTRE RENCONTRE EN TERRE-SAINTE
ET AU PIED DU LIBAN.

CHAPITRE PREMIER.

Des exilés vinrent sur la terre sibérienne, choisirent un vaste emplacement et bâtirent une maison de bois pour y demeurer ensemble dans la concorde et l'amour fraternel. Ils étaient environ un millier d'hommes de diverses conditions.

Le gouvernement leur fournit des femmes pour se marier; l'oukase l'avait dit : « Envoyés pour peupler le pays. »

Un certain temps, il y eut parmi eux grande union et grande tristesse (2); ils ne pouvaient oublier qu'ils étaient exilés, et qu'ils ne verraient plus la patrie, à moins d'une permission divine.

(1) Holynski. — Slowacki raconte, dans une lettre à sa mère, tous les détails de leur liaison et de la touchante amitié que lui avait vouée ce jeune homme.

(2) Malgré le cadre en apparence restreint du poème, *Anhelli* est le tableau des souffrances de la Pologne entière après 1830. Dans ces premiers chapitres le poète veut parler de l'émigration polonaise en France; plus tard il nous montrera la Pologne même, et enfin la Sibérie.

Ils avaient déjà bâti leur maison, et chacun d'eux s'était mis au travail (excepté ceux qui voulaient passer pour sages, et qui restaient inactifs, en disant : « Nous pensons au salut de la patrie »), lorsqu'ils virent un jour une grande bande d'oiseaux noirs qui arrivait du Nord.

Derrière les oiseaux ils aperçurent bientôt une sorte de camp fortifié, des chariots, des traîneaux attelés de chiens, un troupeau de rennes à cornes rameuses, enfin des hommes chaussés de patins et armés d'épieux : c'était tout le peuple sibérien.

En tête, marchait le roi de ce peuple, qui en était aussi le prophète; vêtu, selon l'usage, de fourrures et de coraux, il portait sur son front une guirlande de serpents morts en guise de couronne.

Ce chef s'étant approché de la troupe des exilés, leur dit : « Soyez les bienvenus !

« J'ai connu vos pères, malheureux comme vous, je les ai vus vivre dans la crainte de Dieu, et mourir en disant : « Patrie! patrie! »

« Je veux être votre frère et conclure une alliance entre vous et mon peuple, afin que vous soyez sur une terre hospitalière et dans un pays ami.

« Tous vos pères sont morts, à l'exception d'un seul, qui est bien vieux et qui m'aime. Il demeure loin d'ici dans une cabane solitaire.

« Si vous voulez que l'ami de vos pères soit votre guide je resterai avec vous et je quitterai mon peuple, car vous êtes plus malheureux que lui. »

Longtemps encore parla le vieillard, et les exilés, saisis de respect, l'invitèrent à entrer chez eux.

Ils firent alliance avec le peuple sibérien, qui se dispersa et retourna dans ses villages de neige, tandis que son roi resta avec les exilés pour les consoler.

Tous s'étonnaient de sa sagesse, disant : « Il l'a sans doute acquise de nos pères, et ses paroles viennent de nos ancêtres. »

Or, on l'appelait *Schaman*, car c'est le nom que le peuple sibérien donne à ses rois et à ses prêtres, qui sont des enchanteurs.

—

CHAPITRE II.

Le Schaman (1), ayant bien sondé les cœurs de ces exilés, se dit en lui-même : « En vérité, je n'ai pas trouvé là ce que je cherchais ; leurs cœurs sont faibles, et ils se laissent abattre par la tristesse.

« Ils eussent été honnêtes gens dans la prospérité, la misère en va faire des hommes méchants et malfaisants. Qu'as-tu fait, ô mon Dieu !

« Est-ce que tu ne permets pas à chaque fleur de grandir dans la contrée où la terre lui est propice, où la vie lui est facile ? Pourquoi donc ceux-ci doivent-ils périr ?

« Je choisirai l'un d'eux, je l'aimerai comme un fils, et en mourant je lui remettrai mon fardeau, trop lourd pour les forces des autres, afin qu'en lui soit la rédemption de tous.

« Et je lui ferai voir tous les malheurs de cette contrée, et ensuite je le laisserai seul dans une grande obscurité, avec le poids de ses pensées et de ses tristesses sur le cœur. »

Ce disant, il appela un jeune homme du nom d'Anhelli, et, lui imposant les mains, versa en lui l'amour sincère des hommes et l'esprit de charité.

Puis, se retournant vers la foule, il dit ces mots : « Je m'en irai avec ce jeune homme ; je lui montrerai beau-

(1) Le Schaman joue dans *Anhelli* le rôle que joue Virgile dans *la Divine Comédie*. Ce n'est pas là la seule imitation de Dante dans ce poème, qui pourrait aussi s'intituler *l'Enfer*, comme celui qui termine ce deuxième volume.

coup de choses douloureuses, et vous resterez seuls pour apprendre comment on supporte la faim, la misère et la tristesse.

« Mais ne perdez pas l'espérance, car l'espérance passera de vous aux futures générations et les soutiendra; tandis que, si elle meurt en vous, les futures générations seront frappées de mort.

« Oui, votre rêve s'accomplira, et une grande joie remplira la terre au jour de la résurrection.

« Mais vous alors, vous serez dans la tombe, et vos linceuls ne seront plus que poussière. Cependant vos sépultures seront sacrées; et de vos corps Dieu même écartera les vers, et vous revêtira de la majesté des morts.... Vous deviendrez beaux.

« Vous ressemblerez à vos pères qui sont dans le tombeau; regardez le crâne de chacun d'eux; il ne grince ni ne souffre; au contraire, il est calme et semble dire: j'ai bien vécu.

« Veillez donc sur vous-mêmes, car vous êtes comme des hommes placés sur une hauteur, et vous serez en vue à ceux qui viendront après vous.

« A présent, je vous dirais bien le grand secret, je vous apprendrais que les âmes des uns vont vers le soleil et que les âmes des autres s'éloignent du soleil pour voler vers les sombres étoiles, mais vous ne comprendriez pas.

« Je vous dirais bien pourquoi vous vivez, et pourquoi naissent des milliers d'âmes nouvelles, et pour quelle fin leur est donné un corps, mais vous ne m'entendriez pas.

« Je vous dis donc : ayez confiance, non pas pour demain, mais pour le jour qui sera le lendemain de votre mort.

« Car le lendemain est dur pendant la vie, mieux vaut le lendemain de la mort, encore que ne pensent ainsi ni les hommes lâches ni les faibles cœurs. »

La foule dit alors au Schaman: « Qui t'a donné le pouvoir de prêcher sur la vie et la mort? Nous avons parmi nous des prêtres; à eux appartient la parole de Dieu. »

Le Schaman répondit : « Vous avez entendu parler de Moïse et de ses miracles. Moi, je suis le Moïse du peuple sibérien (1), et j'ai fait des miracles plus terribles que celui qui vivait dans les siècles passés.

« Eh quoi ! n'est-il pas sorti de l'aurore boréale un ange évoqué par moi de la lumière ? demandez à mon peuple.

« A ma voix cette neige est devenue sang, et ce soleil a noirci comme un charbon ; car Dieu a mis en moi beaucoup de sa divine puissance.

« Mais ne me tentez pas pour voir des miracles, car vous êtes un peuple vieilli, et vous réveiller est déjà un miracle. Ainsi donc priez Dieu.

« Priez-le qu'il vous réveille, vous dis-je, qu'il vous laisse sortir du tombeau, et refasse de vous une nation au berceau, une nation dans les langes, mais prête à grandir droite et vigoureuse. »

Ainsi parla le Schaman, et les exilés n'osèrent rien répondre, mais ils jurèrent de garder l'alliance avec le peuple sibérien.

—

CHAPITRE III.

Voici qu'une nuit le Schaman réveilla Anhelli en lui disant : « Au lieu de dormir, viens avec moi, car il se passe au désert des choses dignes d'être vues. »

(1) « Les Schamans sont, dit un auteur anonyme polonais, doués d'une organisation particulière. Parmi les enfants on reconnaît les Schamans futurs : ils sont tristes ; ils fuient la société des hommes, aiment à errer dans les steppes et à vivre avec la nature, avec Dieu. Ces hommes sont les seuls organes des inspirations d'en haut, les seuls dépositaires des connaissances morales ; ils représentent la vie morale parmi les Sibériaques. » (Mickiewicz, *Littérature slave.*)

Ayant mis une robe blanche, Anhelli suivit le vieillard. Et tous deux marchaient à la lueur des étoiles.

Après qu'ils eurent marché quelque temps, ils aperçurent tout un campement de petits enfants et de jeunes garçons chassés vers la Sibérie, qui se reposaient autour d'un feu (1).

Au milieu de la troupe enfantine se tenait un pope assis sur un cheval tartare, ayant, pendus à sa selle, deux paniers remplis de pain.

Le pope se mit à endoctriner ces petits enfants selon la foi nouvelle, et selon le nouveau catéchisme russe (2).

Il faisait à ces enfants des questions sacriléges, et les pauvres petits répondaient en lui souriant, car il avait, suspendus à sa selle, des paniers remplis de pain, et pouvait les nourrir ; or, ils avaient faim.

Alors se retournant vers Anhelli : « Dis-moi, s'écria le Schaman, n'a-t-il point passé toute mesure ce prêtre qui sème le mauvais grain et ternit la pureté de ces jeunes âmes ?

« Regarde, ils ont déjà oublié de pleurer leurs mères, et ils font fête au pain comme de petits chiens affamés, aboyant des blasphèmes contre la foi.

« Ils répètent que le tzar est le chef de l'Eglise, que Dieu est en lui, et qu'il ne peut rien ordonner de contraire à l'Esprit-Saint, imposât-il même des choses qui ressemblent à des crimes, parce qu'il est dépositaire de l'Esprit de Dieu.

« J'userai contre ce prêtre du feu du ciel pour le brûler et je le ferai périr aux yeux de ces petits enfants. »

(1) Ici déjà nous sommes en Pologne, et Slowacki nous montre l'œuvre démoralisatrice de la Russie sur les populations polonaises par la propagande schismatique et l'instruction russe.

(2) C'est le fameux catéchisme publié en 1833 par ordre de Nicolas, et dans lequel le tzar est assimilé à Dieu même, ainsi que l'indique Slowacki quelques lignes plus bas.

Dès que le Schaman eut prononcé la parole d'anathème, ce pope s'enflamma sur son cheval, et de sa poitrine sortirent des flammes qui se réunirent dans l'air au-dessus de sa tête.

Terrifié, le cheval l'emporta brûlant ainsi à travers la steppe, puis, s'étant secoué, il jeta à terre ce charbon resté sur la selle.

Sur ce tison humain se promenaient des étincelles...... comme ces petites étincelles qui errent et serpentent sur le papier brûlé.

Le Schaman, s'étant donc approché des petits enfants, leur dit ces mots : « Ne craignez pas, Dieu est avec vous. »

« Le feu vous a effrayés comme des colombes endormies, mais c'est que vous dormiez dans une maison incendiée, et vos jeunes corps sont déjà flétris. »

Et ces enfants tendaient vers le vieillard leurs petites mains, en criant : « Vieillard, prends-nous avec toi ! »

Le Schaman leur répondit : « Où donc vous emmener? Sachez que je m'avance sur la route de la mort, voulez-vous que je vous prenne et vous cache sous mon manteau, et que je vous répande tous devant le seigneur Dieu? »

Les petits enfants s'écrièrent : « Prends-nous et emmène-nous par les grandes routes jusqu'auprès de nos mères ! »

Et tous se mirent à crier avec un grand orgueil : « Nous sommes Polonais ! Reconduis-nous dans la patrie et vers nos mères ! » — Si bien que le Schaman se mit à pleurer tout en souriant....

Et il ne pouvait partir, car un enfant s'était endormi sur son manteau, tandis qu'il parlait.

Les Cosaques arrivèrent et, ayant contemplé ce spectacle avec étonnement, ils se mirent à repousser les petits enfants loin des deux étrangers, n'osant toutefois les battre, car ils se rappelaient le feu du ciel.

—

CHAPITRE IV.

Et le Schaman, avec Anhelli, suivait cependant les routes désertes de la Sibérie où s'élèvent les prisons.

Ils voyaient les visages de plusieurs prisonniers qui, à travers les barreaux, contemplaient le ciel triste et pâle (1).

Près d'une de ces prisons, ils rencontrèrent des hommes qui portaient des cercueils, et le Schaman les arrêta et fit ouvrir les cercueils.

Lorsqu'on eut soulevé le couvercle, Anhelli frissonna, en voyant que les morts étaient encore chargés de chaînes, et il dit : « Schaman, j'ai peur qu'ils ne puissent ressusciter, ces martyrs !

« Réveille l'un d'entre eux, toi qui as le don des miracles, réveille ce vieillard à barbe grise et à cheveux blancs; je crois l'avoir connu de son vivant. »

Le Schaman lui répondit avec un regard sévère : « Que demandes-tu ? — Je vais le ressusciter, et toi tu le tueras... En vérité, deux fois je le ressusciterai, et deux fois tu le feras mourir.

« Mais que ton désir s'accomplisse, afin que tu saches comment la mort nous épargne les malheurs qui s'étaient déjà mis en route pour venir à nous, et qui nous ont trouvés sans vie. »

Ce disant, le Schaman regarda le vieillard couché dans le cercueil, et lui dit : « Lève-toi ! » Le corps enchaîné se dressa sur son séant, en regardant ceux qui l'entouraient comme un homme encore endormi.

Le reconnaissant alors, Anhelli lui dit : « Salut, homme autrefois puissant dans le conseil, et l'un des sages de la nation.

« Quel motif t'a donc déterminé dans ta prison à te

(1) Ici encore nous sommes en Pologne.

courber devant le pouvoir, et à faire cet aveu de ta faute dont on nous a parlé ?

« Pourquoi as-tu renié ton cœur et ton passé ? Les tortures t'avaient-elles donc enlevé la raison et la mémoire ? Qu'as-tu fait ?

« Tu nous as porté un grand coup, car aujourd'hui les étrangers nous disent : Ah ! ah ! vos chefs se rétractent ; ils changent leurs sentiments pour la nation ; il n'y a que les hommes de rien qui persistent dans leur fermeté.

« Cette fermeté des hommes de rien n'est donc qu'obstination, puisque les premiers de la nation reconnaissent leur faute, sans avoir même l'espérance du pardon. »

Pendant qu'Anhelli parlait, il fut fait selon la prédiction du Schaman : le ressuscité poussa un gémissement et retomba sans vie.

Le Schaman lui dit alors : « Tu l'as tué, Anhelli, en lui répétant les reproches des hommes, et des calomnies qu'il ignorait avant sa mort.

« Mais je le ressusciterai une seconde fois ; seulement prends garde de ne le pas faire mourir encore. »

Ce disant, il réveilla le mort, et cet homme se leva dans le cercueil ; des larmes coulaient de ses paupières entr'ouvertes.

Anhelli lui dit : « Pardonne, car je ne croyais pas que c'étaient des calomnies qui sortaient de ma bouche.

« Je t'ai vu dans le conseil de la nation autrefois avec ton frère ; j'ai vu vos deux têtes toujours ensemble ; leur blancheur les faisait ressembler à deux colombes, qui s'abattent vers le millet.

« En effet, semblables à deux colombes, vous voliez tous les deux au-dessus de l'urne des projets, vous faisiez sortir de son écorce la semence des lois, et sur les débris que vous faisiez, les passereaux se rassemblaient babillant sur des choses de moindre importance.

« Pardon si je vous compare aux oiseaux du bon Dieu,

et aux choses vaines ; mais l'éclat de vos cheveux et votre simplicité m'y obligent.

« O malheureux ! L'un de vous va chercher le repos dans un cimetière de Sibérie, et l'autre gît sous les rosiers et les cyprès de la Seine. Pauvres colombes, elles se sont d'abord séparées, puis ensuite elles sont mortes ! »

En entendant ces mots, le ressuscité s'écria : « Mon frère ! » et il retomba dans le cercueil : — il était mort.

Le Schaman dit à Anhelli : « Pourquoi lui as-tu parlé de la mort de son frère ? Encore un moment, et il l'eût apprise de Dieu, et il eût rencontré son frère chéri dans les contrées célestes.

« C'en est fait ! Que l'on couvre les cercueils, et qu'on les porte au cimetière. Et toi, ne me demande plus de ressusciter ceux qui dorment et reposent. »

—

CHAPITRE V.

C'est ainsi que le Schaman et Anhelli accomplissaient leur pèlerinage à travers cette sombre contrée, le long des routes désertes, et sous les forêts mugissantes de la Sibérie ; ils rencontraient des malheureux et les consolaient.

Mais voici qu'un soir ils passaient aux alentours d'une eau tranquille et stagnante, au-dessus de laquelle croissaient quelques saules pleureurs et quelques sapins.

Le Schaman, apercevant de petits poissons qui sautaient hors de l'eau pour voir le crépuscule, dit à Anhelli : « Vois-tu cette ablette qui a traversé l'espace et qui a replongé dans l'eau ?

« Maintenant elle dit à ses sœurs du fond de l'eau, qu'elle a vu le ciel, elle leur raconte différentes choses sur

le ciel, et cela la rend glorieuse parmi les autres poissons.

« Ce récit leur donnera à tous envie de voir le ciel ; ils monteront jusque dans les filets, et seront vendus demain sur le marché.

— « N'est-ce pas une leçon pour les hommes et pour ceux qui s'attroupent derrière de prétendus prophètes parlant de Dieu et du ciel ? ils se laissent prendre dans les filets humains, et sont aussi vendus (1)...

— « En vérité, je te le dis, c'est une maladie funeste que la mélancolie et une méditation excessive sur les choses de l'âme.

« Il y a deux sortes de mélancolie : l'une vient de la force, l'autre de la faiblesse ; la première est l'aile des hommes qui s'élèvent, la seconde est la pierre des gens qui se noient.

« Si je te dis ces choses, c'est que tu te livres à la tristesse et que tu perds l'espérance... »

En conversant ainsi, ils s'approchèrent d'une tribu de Sibériens qui pêchaient dans le lac. Ces pêcheurs, apercevant le Schaman, accoururent vers lui en criant : « O notre roi ! tu nous as abandonnés pour des étrangers, et nous sommes tristes de ne point te voir parmi nous.

« Reste pour cette nuit ; nous te préparerons le repas du soir, et nous te ferons un lit dans une barque. »

Le Schaman s'assit donc à terre, et les femmes et les enfants des pêcheurs s'assirent autour de lui, et lui adressèrent diverses questions auxquelles le Schaman répondait en souriant, à cause de leur naïveté.

Mais après le repas du soir, quand la lune se leva et que sa lumière répandue sur l'onde transparente eut formé comme une route dorée menant vers le midi,

Les femmes et les enfants devinrent plus tristes dans

(1) Allusion aux nombreuses sectes religieuses qui inondaient alors l'Europe et auxquelles devaient bientôt s'ajouter celle de Towianski, dont Slowacki fit un instant partie.

leurs discours, et ils disaient : « Tu nous as abandonnés, et tu ne fais plus de miracles parmi nous.

« Aussi nous nous sommes mis à douter des choses de la religion, et nous nous demandons même si nous avons une âme. »

A ces mots le Schaman sourit et dit : « Voulez-vous donc voir une âme de vos propres yeux ? »

Et tous, enfants et femmes, de s'écrier d'une seule voix : « Oui, oui ! montre-nous cela ! »

Alors le Schaman se retourna vers Anhelli, et lui dit :

« Que faire avec ces étourneaux ? Veux-tu que je t'endorme, et que, faisant sortir ton âme de ton corps, je la montre à ceux-ci ? »

Anhelli répondit : « Fais comme il te plaira, je suis en ton pouvoir. »

Le Schaman, ayant donc appelé un des petits enfants de la tribu, le plaça sur la poitrine d'Anhelli, qui s'était couché comme pour dormir, et il dit à ce jeune enfant :

« Allons, mets tes petites mains sur le front de ce jeune homme, et appelle-le trois fois : « Anhelli ! »

Et alors, sur l'appel de l'enfant, il sortit d'Anhelli un esprit d'une éclatante beauté, orné de mille couleurs et portant des ailes blanches sur ses épaules.

Se voyant libre, cet ange se dirigea vers l'onde, et le long de la colonne lumineuse qui venait de la lune, il s'en allait vers le midi.

Comme il s'était déjà avancé jusqu'au milieu du lac, le Schaman ordonna à cet enfant de rappeler l'âme pour qu'elle revînt.

L'esprit brillant regarda autour de lui en entendant la voix de l'enfant, et revint paresseusement le long de la vague dorée, en y traînant les extrémités de ses ailes détendues par la tristesse.

Lorsque le Schaman lui ordonna d'entrer dans le corps de l'homme, il gémit comme une harpe brisée, et fit un mouvement d'horreur ; mais il obéit.

Anhelli, réveillé, se releva et demanda ce qu'il était devenu.

Les pêcheurs lui répondirent : « Seigneur ! nous avons vu ton âme et nous te prions d'être notre roi ! Les rois de la Chine ne sont pas revêtus d'un si brillant éclat que l'âme qui est sortie de ton corps.

« Nous n'avons rien vu de plus éclatant dans ce monde, si ce n'est le soleil, rien qui eût un scintillement plus éblouissant, hormis les étoiles à la fois roses et livides.

« Ils n'ont point des ailes comme toi, les cygnes qui dans le mois de mai volent au-dessus de notre terre.

« Nous avons même senti un parfum... on aurait dit le parfum d'un millier de fleurs, et l'odeur du muguet. »

A ces mots, Anhelli se tourna vers le Schaman et lui demanda : « Est-il vrai ? » Et le Schaman répondit : « C'est vrai ! tu es possédé d'un ange ! »

« Qu'a donc fait mon âme une fois libre ? demanda Anhelli. Dis-le moi, car il ne m'en souvient pas. »

Le Schaman lui répondit : « Elle a suivi cette route dorée que la lune trace sur l'eau, et elle se sauvait de cet autre côté comme un homme qui se presse. »

A ces mots, Anhelli baissa la tête, et, tout pensif, il se mit à pleurer, en disant : « Oui, elle voulait retourner dans la patrie. »

CHAPITRE VI.

Le Schaman, ayant calmé la douleur d'Anhelli, quitta les pêcheurs, et s'enfonça dans les solitudes (1).

La lune était encore bien haut dans le ciel quand ils ar-

(1) C'est réellement à partir de ce sixième chapitre que le poète nous transporte pour un temps dans la Sibérie pro-

rivèrent à la chaumière d'un vieillard, qui reçut le Schaman comme un ancien ami. C'était l'un des confédérés de Bar exilés... le dernier.

Sa chaumière, à l'ombre d'un large pommier, remplie de nids de colombes, et toute retentissante du chant des grillons, était retirée et tranquille.

Ce vieillard plaça devant ses hôtes un pot d'étain, des pains et des pommes rouges (1); puis il commença, selon sa coutume, à parler des temps anciens et des hommes d'autrefois.

Il ne savait en aucune manière qu'il y eût en Pologne une nouvelle génération, de nouveaux héros et de nouveaux martyrs, et il ne voulait pas le savoir, étant un homme du passé.

Il n'y avait plus en lui aucune mémoire; pourtant il se rappelait les choses qui lui étaient arrivées dans son enfance; mais il ne se souvenait pas de la veille et ne pensait pas au lendemain.

Ce qui soutenait sa pauvre vie, c'étaient ces petits vers qu'on appelle cochenille; il en payait son impôt au tzar; or on était justement au jour où se payait l'impôt.

En effet, à une heure avancée, on vit arriver devant la chaumière un douanier qui, s'étant enivré, réclama ce qui lui était dû.

Le vieil homme se dépouilla entièrement pour satisfaire à l'impôt et enrichir cet esclave.

Le douanier prit le tout, et sortit de la chaumière en disant : « Tu as un pommier couvert de fruits; il faut que j'en prélève la dîme. »

prement dite, quoiqu'il appelle de ce nom de Sibérie toute la situation de la Pologne après 1830. *Sibérie*, nous le répétons, est dans ce poème synonyme d'*enfer*.

(1) Les pommiers de Sibérie, arbres qu'on ne peut greffer, portent des fruits peu faits pour tenter même un douanier russe; mais l'auteur ne se préoccupe pas ici de la vérité locale.

Ce disant, il fait signe à ses serviteurs de secouer le vieil arbre au vaste feuillage. Et le Schaman dit à Anhelli :

« Va te placer sous le pommier, et ne dis mot à ceux qui secouent l'arbre, jusqu'à ce que la puissance de Dieu se soit montrée. »

Anhelli alla se placer sous cette pluie de pommes rouges avec le plus grand calme.

Tout à coup le pommier se couvrit d'une grande lumière, les fruits devinrent des étoiles, et, jetant une lueur éclatante, ils cessèrent de tomber.

Les colombes qui dormaient se réveillèrent, pensant qu'il était déjà matin; et ayant lavé leurs plumes, elles s'envolèrent dans l'atmosphère aux reflets roses.

Cette lumière épouvanta les douaniers, si bien qu'abandonnant l'impôt tout entier, ils s'enfuirent de frayeur, et partirent assis sur leur voiture.

Le Schaman rappela Anhelli, et lui dit : « Éloignons-nous ! car le maître de cette maison nous demandera par quel pouvoir nous faisons ces choses : or cela est un mystère et le sens de ces étoiles est aussi un mystère. »

Ce disant, il s'enveloppa de ténèbres avec Anhelli, et ils sortirent.

—

CHAPITRE VII.

Le Schaman reprit : « Maintenant nous ne ferons plus de miracles ; nous ne ferons plus éclater la puissance divine qui est en nous ; l'heure des larmes est venue; nous voici arrivés chez des hommes qui ne voient jamais le soleil.

« Il ne nous appartient pas de leur donner des conseils, le malheur les a bien mieux instruits; nous ne leur donnerons pas d'espérances, ils n'y voudraient pas croire. Dans le décret qui les exila, il était écrit : « Pour toujours ! »

« Voici les mines de Sibérie !

« Marche avec attention ; cette terre est pavée d'hommes qui sommeillent. Entends-tu ? ils respirent tout haut ; et quelques-uns d'entre eux gémissent et parlent dans leur sommeil.

« L'un parle de sa mère, l'autre de ses sœurs et de ses frères, et le troisième de sa maison, et de celle que son cœur aimait, et des plaines où le blé s'inclinait devant lui, qui était le seigneur... ils sont heureux maintenant dans leur sommeil... mais ils vont se réveiller.

« Dans les autres mines hurlent les criminels ; celle-ci ne sert de tombeau qu'aux fils de la patrie, et elle est pleine de silence.

« La chaîne qui résonne ici a une voix triste, et parmi les échos dont la voûte retentit, il en est un qui dit : « Je vous plains. »

Pendant que le Schaman s'apitoyait ainsi, les gardiens et les soldats vinrent avec des lampes réveiller les prisonniers pour le travail.

Tous se levèrent machinalement, secouèrent le sommeil, et se mirent en marche comme des moutons, la tête baissée, sauf un qui ne se leva pas, car il était mort pendant son sommeil.

Anhelli s'approcha de ceux qui allaient au travail avec leurs marteaux, et demanda tout bas à l'un d'entre eux quel était ce mort et à quelle maladie il avait succombé.

Voici la réponse que lui fit cet homme pâle, ce prisonnier : « Celui dont tu me parles était prêtre, je l'ai connu ; il confessait ma femme et mes enfants dans la patrie.

« Lorsque vint la guerre, il monta à cheval, la croix en main, et les pieds nus, et pendant le feu, il se tenait devant les rangs en criant : « Pour la patrie ! pour la patrie (1) ! »

« L'évêque le fit appeler, et le livra aux bourreaux ;

(1) L'amour de la patrie est en effet ce qui distingue le clergé polonais de tous les clergés du monde. Nous en avons

mais d'abord il lui ôta la consécration sur la place de la ville: mais, alors, sa crosse lui tomba des mains, et il s'évanouit.

« Les bourreaux saisirent l'homme de Dieu, et le firent entrer de force dans une capote étroite, puis ils l'y enfermèrent non sans peine, car il était gras à cette époque, et il resta sans mouvement comme un objet inanimé.

« C'est alors qu'on le transporta dans les mines, et il feignait l'indifférence, mais je voyais qu'il était pâle et triste.

« Il se laissa aller au désespoir et se dessécha comme un vieil arbre. Un jour je m'approchai de lui, et lui dis : « Au nom de Dieu, pourquoi te ronger toi-même?»

« Il me répondit avec grand mystère, comme un insensé : « J'ai oublié les paroles de la prière..., et, me menaçant du doigt pour m'imposer silence, il s'éloigna.

« Je le vis une fois prendre du plomb oxydé dans les ténèbres, et avaler ce poison.

« Quelques jours après, une teinte d'argile se montra sur son visage, et sa chair se mit à tomber le long de ses os, comme la toile d'une tente mouillée par l'orage; ses yeux seuls étaient brillants.

« Aujourd'hui je ne sais comment il est mort, car j'étais couché près de lui, et je n'ai pas entendu le plus faible soupir.

« Pour vous, si vous avez un cœur, plaignez-le, car, je le connais, c'était un homme de bien. »

Alors Anhelli, se retournant vers le Schaman, lui dit : « C'est un suicidé! »

en ce moment un exemple frappant dans la personne de l'abbé Stanislas Piotrowicz, de Vilna, qui, pour avoir eu l'héroïque courage de brûler en présence du peuple des circulaires moscovites attentatoires à la liberté du culte (avril 1870), subit en ce moment la peine décrite par Slowacki. Puisse-t-il y résister plus facilement que le malheureux dont il est ici question. Les vœux et les sympathies de toute la Pologne l'accompagneront dans son exil, si toutefois ses bourreaux ne le font pas mourir en route.

Mais le Schaman se couvrit les yeux; puis, ramassant un morceau de plomb : « C'est ce plomb, dit-il, qui est le meurtrier et le mauvais conseiller, car il a dit : Prends-moi, et mange-moi, je suis la fin et la tranquillité.

« Ce plomb est un trompeur, car il s'est fait prendre pour Dieu, qui seul termine la souffrance et calme le cœur à jamais.

« Maudit celui qui, au moindre vent, tombe à terre et se brise, semblable à une colonne fracassée!...

« Mais, sous des ouragans violents, vous aussi, vous pouvez tomber, vous serez regrettés.

« Quoi donc? On vous fermera le cimetière béni! Qui sait quel est le sommeil dans une terre non bénie?

« Toutefois mieux vaut mourir au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants en larmes, contempler le développement des plantes printanières, et avoir une heure de calme. »

Tandis que le Schaman parlait, quelques malheureux l'entourèrent et lui dirent : « Tu parles bien, tu es un homme de cœur, et peut-être un envoyé de Dieu.

« Sache donc qu'il y a cinq jours un rocher est tombé, et a recouvert l'une des galeries où travaillait un vieillard avec ses cinq fils : les gardiens refusent de le faire sauter avec la poudre, disant : « Ce serait trop long; qu'ils meurent! »

« Nous nous arrêtons tous les jours près de ce rocher pour écouter s'ils vivent encore : mais rien ne sort de cette caverne, pas même un gémissement.

« Si tu es un homme de Dieu, soulève ce rocher; peut-être le père ou quelqu'un des enfants est-il encore vivant.

« Frappe du moins d'étonnement nos bourreaux, en délivrant ces hommes, qui vont mourir de faim. »

Ils conduisirent le Schaman vers ce rocher; un grand silence se fit, et le Schaman, levant les yeux au ciel, pria.

Alors il s'éleva un vent souterrain qui fit rouler le rocher, de sorte qu'on vit s'ouvrir un cratère sombre et profond, où nul n'osa entrer le premier.

Le Schaman, prenant une torche, pénétra dans le gouffre, à travers ces pierres renversées, suivi d'Anhelli et des prisonniers.

Ils aperçurent un spectacle affreux. Le père était couché sur le corps de son plus jeune fils, comme un chien qui met sa patte sur un os et qui est furieux.

Les yeux ouverts de ce père étaient vitreux, et ses autres enfants, morts tout quatre, gisaient non loin, couchés les uns sur les autres.

En les regardant, le Schaman s'écria : « Qu'ai-je fait? Le père vit et les fils sont morts ; pourquoi ai-je prié ? »

En parlant ainsi, il sortit de la caverne, et la moitié de la foule le suivit.

—

CHAPITRE VIII.

Continuant leur route, ils virent beaucoup d'hommes pâles et martyrisés, dont les noms sont connus dans la patrie.

Ils arrivèrent sur les bords d'un lac souterrain et s'approchèrent sur les rives de l'onde obscure et immobile que dorait çà et là la lumière des torches.

Le Schaman s'écria : « Est-ce là le lac de Génézareth des Polonais? Et ces hommes sont-ils les pêcheurs du malheur ? »

L'un de ceux qui étaient assis, tristes, sur les rives de l'eau noire, répondit d'un air pensif : « On nous permet de nous reposer, car c'est aujourd'hui la fête du prince, et nous pouvons respirer.

« Aussi nous venons nous asseoir ici, au-dessus de l'onde obscure, pour rêver, réfléchir et nous reposer, car nos cœurs sont plus fatigués que nos corps.

« Et puis nous avons perdu notre prophète, dont ce rocher était la place favorite, et à qui ces eaux étaient agréables.

« C'était un homme pâle, aux yeux azurés, au visage amaigri et plein de feu.

« Il y a sept ans, pendant une nuit d'automne, il fut saisi de l'esprit de prophétie; il ressentit l'ébranlement qui se produisait dans la patrie, et il nous raconta ses visions pendant toute la nuit, riant et pleurant tout ensemble.

« Vers le matin seulement il devint triste, et s'écria : « Ils sont ressuscités, mais ils ne peuvent soulever la pierre du sépulcre! » A ces mots il tomba mort, et nous lui avons élevé ici cette croix de bois.

« Deux ans plus tard, de nouveaux exilés nous apprirent ce qui s'était passé, et, en comptant les nuits, nous reconnûmes que ce prophète nous avait dit vrai; nous voulûmes lui rendre honneur, mais il était déjà sous la terre.

« Aussi nous vénérons cette croix; et nous ne disons plus : « L'homme qui gît ici était un fou, un insensé, digne de ridicule. Qu'en pensez-vous? »

Se retournant vers Anhelli, le Schaman lui dit : « Pourquoi es-tu devenu si pensif, penché sur cette eau noire, faite de larmes humaines? Est-ce à ce prophète que tu rêves, ou bien est-ce à toi-même? »

Pendant qu'il parlait, on entendit l'écho résonner dans le lointain : c'était une mine qui sautait. Le bruit se répétait au-dessus des têtes; on eût dit le son d'une cloche souterraine.

Le Schaman dit alors : « Voici les cloches qui sonnent la mort du prophète! Voici l'angelus de ceux qui ne voient pas le soleil. Prions! »

Puis, levant les yeux, il s'écria : « Seigneur! Seigneur! que notre supplice soit notre rachat!

Et nous ne te demanderons plus de rendre le soleil à nos yeux et l'air à nos poitrines. Ton jugement sur nous est déjà prononcé Mais les nouveaux-nés sont innocents... pitié pour eux, Seigneur!

« Oh! pardonne-nous de porter la croix avec tristesse et de ne pas nous réjouir comme les martyrs : c'est que tu n'as pas dit si notre supplice nous serait compté comme un sacrifice; mais dis-le seulement, et nous serons joyeux.

« Qu'est-ce donc que la vie pour la regretter? Est-ce un bon ange qui nous abandonne à l'heure de la mort?

« La chaleur du sang est le feu du sacrifice dont les victimes sont nos passions. Heureux ceux qui peuvent se sacrifier pour le peuple. »

Les malheureux répondirent: « Cet homme dit vrai, elle est plus infortunée que la femme qui nous est arrivée ici avec son mari, et qui souffre pour le cœur d'un homme (1). »

« Venez! et nous vous montrerons la caverne humide, où cette martyre habite avec son époux.

« C'était autrefois une grande dame, une princesse, aujourd'hui on dirait la servante d'un mendiant.

« Or, il n'est pas digne de pitié celui qu'elle aime tant; car, à genoux devant l'empereur, il lui a demandé la vie, et on la lui a donnée avec le mépris. »

Ce disant, ils arrivèrent au pied de la muraille et par les barreaux ils aperçurent les deux époux.

La femme était agenouillée devant son mari, et lui lavait les pieds dans un bassin rempli d'eau ; car il revenait du travail comme un manœuvre.

L'eau du bassin se rougissait de son sang, et la femme n'avait de dégoût ni pour son mari, ni pour le sang; or elle était jeune et belle comme les anges du ciel.

Ces deux malheureux étaient serfs de l'empereur.

(1) Voyez, dans les poésies d'Alfred de Vigny, le pòëme intitulé *Vanda*. Allusion à la princesse Troubetskoï.

CHAPITRE IX.

Au moment où le Schaman allait sortir aux étoiles avec Anhelli, après avoir consolé plusieurs prisonniers, il entendit un grand bruit dans l'une des galeries.

Se retournant donc vers l'un de ceux qui le suivaient, il lui demanda : « Qu'est-ce que ce bruit de fer, et ces coups? » Le prisonnier lui répondit : On punit l'un d'entre nous.

« C'est ce vieillard sans doute qui a refusé de travailler hier parce que c'était fête du Seigneur; on le fait passer par les chaînes. »

S'étant rendus sur le lieu du supplice, le Schaman et Anhelli aperçurent dans la galerie deux rangées d'hommes, debout, des chaînes à la main, chacun dans l'attitude d'un homme qui s'apprête à frapper.

Ils virent s'avancer des soldats avec des lampes, et derrière eux, nu jusqu'à la ceinture, un homme à barbe grise.

A chaque pas qu'il faisait en avant, on entendait un bruit de chaînes, et un autre bruit sortant de la poitrine maigre du vieillard qu'on battait.

Comme il arrivait déjà à la fin de son supplice, et qu'il lui restait à peine dix pas environ, Anhelli entendit deux coups plus faibles, qu'on aurait dits donnés par des hommes remplis de pitié.

Pourtant en les recevant, le vieillard tomba à terre les bras en croix; — il était mort.

Alors les deux jeunes gens qui l'avaient frappé avec pitié, se jetèrent dans ses bras, et se roulant sur son cadavre, ils criaient l'un et l'autre : « Mon père ! »

Le Schaman se retourna; puis, ayant regardé Anhelli, il lui couvrit la tête du revers de son vêtement....

Et il se fit enlever par les esprits célestes ; en tournant les yeux, Anhelli vit la neige et les étoiles....

Et il était persuadé que la vision des mines était un rêve, car il ne savait comment il en était sorti.

—

CHAPITRE X.

Cependant (1) les exilés de la hutte de neige se mirent à se disputer entre eux durant l'absence du Schaman, et se divisèrent en trois bandes, dont chacune pensait à sauver la patrie.

La première avait à sa tête le comte *Skir*, qui soutenait le parti de ceux qui voulaient revêtir le *Kontusz* et s'appeler *Szlachta* (2), comme s'ils étaient arrivés encore une fois avec Lech dans ce pays désert.

La seconde était commandée par un soldat maigre, du nom de *Skartabella*, qui voulait partager la terre, et proclamer la liberté des paysans, ainsi que l'égalité de la *Szlachta* avec les Juifs et les Bohémiens (3).

La troisième avait pour chef le prêtre Boniface, qui voulait sauver le pays par la prière, et qui pour sa délivrance ne voyait qu'un seul moyen : marcher et périr sans se défendre, comme des martyrs.

Ces trois bandes, étant donc devenues opposées en esprit, se mirent à discuter sur les principes.

La seconde bande, s'étant armée de haches, sortit dans la plaine avec des menaces, déclarant qu'elle verrait bien quel sang coulait dans les veines des premiers, et qu'aux

(1) Nous retournons au milieu de l'émigration, et tout ce chapitre est un tableau fidèle, sous une forme fantastique, des divisions qui partageaient alors les esprits.

(2) *Noblesse* (*z Lechem* avec *Lech*), à moins que ce mot ne vienne de ~~*Schlacht*, bataille~~. de Geschlecht = race

(3) Tsiganes.

autres elle donnerait le martyre, qu'ils désiraient tant.

Mais au moment d'en venir aux mains, quand les esprits étaient déjà surexcités, on consentit, sur le conseil de l'un de ceux de la troisième bande, à s'en remettre au jugement de Dieu.

Ce conseiller leur dit : « Nous allons élever trois croix à l'exemple de la passion de notre Seigneur ; sur chacune de ces croix nous clouerons un des guerriers les plus forts de chaque bande, et la victoire restera à celui qui vivra le plus longtemps. »

Comme les esprits de ces hommes étaient, pour ainsi dire, en état d'ivresse, il se trouva trois guerriers qui voulurent mourir pour leur conviction, et être crucifiés comme autrefois le Seigneur Jésus.

On éleva donc trois croix des arbres les plus hauts de ce pays, et les trois martyrs sortirent de chacune de ces trois bandes. Ce n'était pas le sort qui les avait choisis, ils venaient de leur plein gré : ce n'étaient pas les chefs, mais les plus humbles de tous.

Lorsque les charpentiers eurent élevé les croix sur une haute colline de neige, il tomba du ciel comme un ouragan une voix qui disait : « Que faites-vous ? » Les exilés ne s'en effrayèrent pas.

On suspendit aux croix ces hommes égarés, on leur cloua les mains, et celui qui était à droite criait « égalité ! » celui qui était à gauche répétait « le sang ! » celui qui était suspendu au milieu disait « la foi ! »

Les foules se tenaient en silence au-dessous des croix dans l'attente d'un événement, la nuit les trouva ainsi debout, les pieds dans la neige ; et il y eut une grande obscurité, et un silence effrayant.

Tout à coup, vers minuit, une aurore boréale s'étendit sur la moitié du ciel, il en sortit des milliers de glaives flamboyants ; et tout devint rouge, même ces croix et ces martyrs.

Alors je ne sais quel effroi s'empara des exilés, qui

s'écrièrent : « Nous avons tort. Est-il donc juste que des innocents soient victimes de nos croyances ? »

Ils se dirent avec épouvante : « Voilà qu'ils meurent, et sans se plaindre. »

Ils crièrent à ceux qui étaient crucifiés : « Voulez-vous que nous vous descendions de vos croix ? » Mais ceux-ci ne leur répondirent pas, étant déjà morts.

S'en étant aperçus, les groupes s'enfuirent épouvantés, et aucun de ceux qui s'enfuyaient ne détourna la tête pour voir les corps inanimés des martyrs. Rougis des feux de l'aurore, ils restèrent seuls.

C'est à ce moment que le Schaman et Anhelli revenaient de leur pèlerinage souterrain ; ils furent frappés d'étonnement à l'aspect de ces trois croix noires sur ce ciel de feu, et ils dirent avec effroi : « Qu'est-il donc arrivé ? »

S'approchant davantage, ils furent saisis de terreur en apercevant sur les croix les trois cadavres, et en reconnaissant leurs amis : le Schaman s'assit au pied des croix et pleura.....

Puis, se relevant, il dit à Anhelli : « L'esprit divin m'a révélé la faute de ce peuple, et je sais pourquoi on a crucifié ces hommes ; mais afin que leurs corps ne soient pas exposés à quelque nouvel affront, détachons-les et portons-les au cimetière.

« Qu'ils trouvent le repos dans la tombe, car c'est de bonne foi qu'ils se sont offerts à la mort ; loin de les faire damner, ce sacrifice sera une expiation de leurs péchés. La croix les a purifiés. »

Ce disant, ils détachèrent ces corps glacés et raidis sur la croix, et les transportèrent à l'antique sépulture des exilés.

—

CHAPITRE XI.

Comme ils approchaient du cimetière, Anhelli entendit l'hymne des tombeaux qui se lamentaient, de sorte qu'on aurait dit une plainte des cendres contre Dieu.

Mais aussitôt que les gémissements s'élevèrent, un ange assis au sommet de la colline agita ses ailes et les apaisa.

Trois fois il le fit, car à trois reprises pleurèrent les tombeaux.

Anhelli demanda au Schaman : « Quel est cet ange aux ailes blanches, portant une si triste étoile sur ses cheveux, et devant qui s'apaisent les tombeaux ? »

Mais le vieillard ne lui fit aucune réponse; il recouvrait de neige les cadavres des morts et il était occupé.

Anhelli s'approcha vers cet ange, le regarda en face et tomba comme un homme mort.

Le Schaman, ayant terminé l'ensevelissement des cadavres, le chercha des yeux et, ne le voyant nulle part, marcha vers la colline.

Bientôt il rencontra le corps d'Anhelli, se jeta sur lui, et poussa des cris lamentables; mais reconnaissant que le jeune homme vivait, il calma sa douleur.

Il le prit par la main et lui dit : « Debout ! Il n'est pas encore temps de reposer. »

S'étant relevé, Anhelli regarda tout autour de lui, et baissa la tête devant le Schaman, comme quelqu'un qui a honte, en disant :

« Je viens de voir un ange semblable à la femme que j'aimais de toute mon âme, étant encore enfant.

« Je l'aimais dans la pureté de mon cœur ; c'est pourquoi mes larmes coulent quand je pense à elle et à ma jeunesse.

« J'étais près d'elle comme un oiseau apprivoisé, mais timide; et je n'ai pas même pris un baiser sur ses lèvres de corail, encore que je fusse près d'elle ; je dis près comme une colombe perchée sur le bras de la jeune fille.

« Aujourd'hui tout cela n'est plus qu'un rêve. Un ciel de saphir et des étoiles blanches me regardent de là-haut; sont-ce les mêmes qui m'ont vu jeune et heureux ?

« Qu'attend donc l'aquilon qui doit m'enlever de cette terre, et me porter dans le pays du silence (1)? Pourquoi vivre si longtemps ?

« Je n'ai plus sur la tête un seul des cheveux qui y étaient autrefois ; les os même se sont renouvelés en moi, et je me souviens toujours.

« Il n'y a pas une seule corneille dans l'air qui n'ait dormi au moins une fois en sa vie dans un nid tranquille. Mais moi, Dieu m'a oublié. Je voudrais mourir.

« Il me semble que, lorsque je serai mort, Dieu se repentira de m'avoir fait tel que je suis, et se dira que je ne dois pas renaître.

« Car enfin naître et ressusciter ne sont point une même chose, la tombe nous rendra bien à la vie; mais elle n'aura pas pour nous un regard de mère.

« Je suis triste d'avoir aperçu cet ange, j'aurais préféré mourir hier. »

Le Schaman ayant regardé les étoiles : « En vérité, dit-il, de même qu'autrefois, beaucoup étaient possédés du démon, de même aujourd'hui beaucoup sont possédés par des anges de pureté.

« Que ferai-je? Je bannirai tous ces esprits de leurs corps, et leur permettrai d'entrer dans des nénuphars, de s'envoler çà et là dans les étoiles rosées, et d'habiter tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde, à condition d'abandonner les hommes.

(1) C'est la phrase de Chateaubriand dans *René* : « Levez-vous, orages, qui devez m'emporter dans la nuit éternelle. »

« Veux-tu savoir le nom de l'ange triste du cimetière ? Il s'appelle Eloa ; il est né d'une larme du Christ au Golgotha, de cette larme qui fut versée sur les nations.

Il est ailleurs parlé de cette angélique descendante de la vierge Marie..... on raconte qu'elle a péché par pitié pour les noirs chérubins, et que, s'étant éprise de l'un d'eux, elle l'a suivi dans les ténèbres (1).

« Maintenant, exilée comme vous, elle s'est attachée à vos tombes, elle est gardienne de votre sépulture, et elle dit aux ossements : « Ne vous plaignez pas, mais dormez ! »

« C'est elle qui chasse les rennes, quand ils viennent tirer la mousse de dessous la tête des cadavres ; elle est la bergère des rennes.

« Accoutume-toi à elle pendant ta vie, car, sur ta tombe, elle marchera à la lueur de la lune ; accoutume-toi au son de sa parole, afin de ne pas te réveiller quand elle parlera.

« En vérité, pour ceux qui sont tristes, cette contrée est belle, ce désert est peuplé : au moins ici la neige ne tache pas les ailes des anges, et ces étoiles sont belles.

« Ici les mouettes arrivent par volées ; ici elles font leur nid et s'aiment, sans penser qu'il y ait au monde une plus belle patrie. »

Il dit et ramassa un des crânes qui gisaient découverts ; ce crâne servait de nid à toute une famille de petits oiseaux.

Ils sortaient leurs petites têtes par les trous où étaient autrefois les yeux de l'homme ; et l'os de cet homme endormi était plein d'un lamentable chagrin.

L'ayant saisi, Anhelli, irrité, le jeta à terre en disant : « Arrière, temple profané ! »

Une flamme sortit de terre et se dressa tout à coup de-

(1) Voyez la *Messiade* de Klopstock et l'*Eloa* d'Alfred de Vigny.

vant lui, sous une forme presque humaine, en costume d'évêque, avec une étole et une croix sur la tête, tout cela flamboyant.

Et il dit à grand courroux : « Vous êtes venus troubler les morts. N'est-ce donc pas assez, pour les cadavres, d'avoir au-dessus d'eux l'ouragan... et l'oubli ?

« Ces mains, jadis, ont brisé l'hostie ; je les étendrai maintenant sur vos têtes, et je vous maudirai en disant : « Soyez maudits, trouble-tombeaux ! »

« N'avais-je donc pas assez souffert sur mon trône, appuyé sur ma crosse d'évêque, priant pour le pays, pauvre condamné qui devait périr?

« Le jour où Kimbar évoqua la Sibérie et la plaça en face de la diète pâle d'effroi, en disant : « Voici la croix, »

« Ne suis-je donc pas allé en exil comme un homme pur (1) ? Qui me reprochera quelque chose, aussi bien qu'à mon tombeau ? Je suis mort et oublié ; — que voulez-vous de plus des hommes qui sont morts?

« Vous voyez cette terre blanche, j'ai demeuré ici ; vous voyez ces ossements, j'ai vécu avec eux.

« Ceci est mon os, oui, mon os putréfié. Les hommes le respectaient naguère ; un peu auparavant ma mère l'embrassait, aujourd'hui, c'est la mouette qui a fait son nid et habite dans ce crâne : laissez en repos le blanc oiseau du bon Dieu.

« J'ai connu la mère de sa mère, où est-elle ? Où sont les bouvreuils qui venaient revêtir de guirlandes roses les arbres desséchés de Sibérie, pour me rappeler les pommiers de mes vergers dans la terre natale? »

Il se plaignit ainsi, et Anhelli lui demanda pardon d'avoir profané ses os, disant : « Moi aussi, je viendrai bientôt dormir auprès de vous, ne me maudis pas.

(1) Le poète veut parler de l'évêque Soltyk, qui fut, en effet, exilé en Russie, mais non pas en Sibérie.

Voy. le *Message polonais aux Parlements d'Europe* (1769-1868).

« Je te croyais triste de savoir tes ossements profanés... est-ce donc là un sanctuaire que ce crâne plein de vacarme d'oiseaux ? Mais qu'il soit fait comme Dieu l'a voulu.

« Je ne te dirai pas ce qu'est devenu le nom de ta race, car tu ne pourrais plus t'endormir, encore que tu sois mort, et tu t'en irais gémissant par le monde.

« Maintenant cesse d'être le flambeau de ta propre tombe, rejette ces vêtements de feu, et défais-toi de ces flammes. »

Tandis qu'il parlait, l'esprit disparut sous la neige, et tout devint sombre quand il se fut éteint.

Alors Anhelli courut derrière lui en s'écriant : « Dis-moi les noms des hommes qui reposent ici près de toi ? »

A peine eut-il dit, qu'il entendit sortir de dessous terre, prononcés par la voix qui était dans le feu, une longue suite de noms déjà oubliés.

Le Schaman réveilla alors Anhelli en lui disant : « Retournons vers les hommes, car les tombeaux nous ont dit leurs mystères. »

Et ils descendirent en priant de la colline des tombeaux.

CHAPITRE XII.

Quand ils furent arrivés auprès de la maison des exilés, ils entendirent un grand bruit, des éclats de [illegible], du tumulte, un cliquetis de verre et des chansons obscènes; le Schaman s'arrêta et écouta avant d'entrer dans cette caverne de malheur.

Quand il se montra au milieu de la foule, elle fit silence; tous reconnurent un homme fort en Dieu, et nul n'osa le tourner en dérision.

Le Schaman leva ses yeux brillants, et se mit à parler en s'enflammant dans sa tristesse.

« Qu'avez-vous fait, dit-il, en mon absence? J'ai vu votre Golgotha; malheur à vous !

« Je vais vous quitter; mais ce que je vous dirai ne vous quittera pas. Soyez maudits, hommes querelleurs!

« Les aquilons dispersent les semences du chêne et les distribuent sur la terre; mais maudits seront les aquilons qui transporteront dans votre patrie vos discours et vos projets. Votre mort est proche.

« Voici venir un grand jour, et nul de vous ne verra le soir de ce jour; voici venir le jour sibérien et le soleil de la destruction.

« Pourquoi n'avez-vous pas écouté mes conseils et n'avez-vous pas vécu tranquilles dans la concorde et dans l'amour fraternel, comme il convient à des hommes sans patrie?

« Vous avez offensé les peuples de cette terre, et, l'épieux à la main, ils vous attendent; leurs chiens mêmes sont aux aguets pour déchirer quelqu'un d'entre vous.

« Est-il quelqu'un parmi vous qui, ayant rencontré un Ostyak, l'a jamais traité avec bienveillance et humanité? En vérité, nul même n'est passé auprès d'un chien sans le frapper du pied comme un serpent. Oh! gens sans mémoire ni cœur !

« Le soleil va se lever, il amènera un jour plus terrible que l'obscurité, un calme plus effrayant que le bruit des tempêtes; vous aurez peur de vous-mêmes.

« Cette neige deviendra océan, ses flots seront verts, et votre maison sera un vaisseau naufragé.

« Aiguisez vos épieux, ils vont vous faire besoin; et qui de vous sait tuer est un homme utile.

« Voici venir la Pâque; vous tracerez une croix rouge sur vos portes, mais avec quel sang? En vérité, ce ne sera pas avec le sang de l'agneau. »

Tandis que le Schaman parlait ainsi, quelques-uns fu-

rent frappés d'effroi ; mais l'un de ces gens ivres souleva une cruche de terre et la lança sur le prophète dont les cheveux se rougirent de sang.

Saisissant un épieu, Anhelli voulait le venger ; mais le Schaman l'arrêta en disant : « Sois patient!

« Quiconque viendra ici, dans un an, pleurera sur eux : pourquoi prendre vengeance de ceux qui demain seront chose digne de pitié?

« Ne les punis pas, ô mon Dieu. »

Il dit, et l'un de ces hommes s'écria : « Magicien, tu nous a ensorcelés ! la cruche était pleine et la voilà vide.»

Les autres, ayant regardé dans les cruches, confirmèrent ce miracle, en disant : « Lève le charme, ou nous te punirons de mort. »

Un grand tumulte éclata ; des menaces et des malédictions se firent entendre, et l'un d'eux prit son couteau, et le plongea dans la poitrine du Schaman, en disant : « Tu nous as jeté un sort. »

Le vieillard tomba dans les bras d'Anhelli, qui l'emporta hors de la hutte, avec une jeune femme nommée Ellenaï, qui avait jadis commis un grand crime.

Quand ils furent sortis en un endroit illuminé par les étoiles, ainsi parla le vieillard : « Portez-moi près des tombeaux, car je vais m'endormir. »

Ils le couchèrent sur l'un des tertres ; le froid de la neige le ranima, et la jeune femme lui enveloppa les pieds de ses cheveux, et les tint appuyés contre sa poitrine.

Le vieillard rouvrit les yeux et appela par trois fois : « Anhelli ! Anhelli ! Anhelli ! » et sa voix était triste.

Puis il lui dit : « Prends mes rennes et dirige-toi vers le Nord ; tu trouveras, au milieu de la neige, une hutte et le repos. Et tu vivras du lait des rennes.

« Prends aussi cette femme avec toi et qu'elle te serve de sœur : elle m'a aimé à l'heure de ma mort ; aussi je ne veux pas qu'elle périsse comme les autres.

« Que puis-je te dire encore ? La mort parlera pour

moi et me rendra témoignage : j'ai eu de l'amour pour toi.

« Tu étais pur comme le lis qui tire de l'eau ses feuilles et ses couleurs innocentes; tu étais pour moi comme un bon fils.

« Ne t'attriste point jusqu'à la mort de la chute de ta patrie..... ne pleure pas à la pensée de ne plus la revoir; la vie n'est qu'un songe plein de tristesse. »

Tandis qu'il parlait ainsi, Anhelli entendit des pas sur la neige, et dit : « Quelqu'un approche ? Est-ce la mort qui marche d'un pas si bruyant ? »

C'était un renne, qui s'arrêta au-dessus de son maître agonisant, et remplit de grandes larmes ses yeux étonnés ; le Schaman détourna les yeux pour pleurer.

Un moment après, Anhelli s'approcha de lui, lui prit la main et sentit qu'elle était froide.

Il ensevelit donc le vieillard dans la neige, et, se tournant vers la jeune femme, lui dit : « Veux-tu de moi pour frère? Partons ensemble. » Elle se jeta à ses pieds en disant : « Mon ange ! »

Anhelli la releva, et ils allèrent tous deux vers le Nord ; derrière eux marchaient les rennes du Schaman, sachant bien qu'ils suivaient de nouveaux maîtres.

Anhelli se taisait, car il avait le cœur plein de larmes et de douleur.

—

CHAPITRE XIII.

Anhelli, cette jeune femme et les rennes du Schaman s'en allèrent dans un lointain désert du Nord ; ils y trouvèrent une hutte déserte taillée dans la glace, et s'y établirent.

Après quelques jours passés sous le même toit, Anhelli prit l'habitude d'appeler du nom de sœur cette pécheresse et cette pénitente.

Elle lui tenait lieu de servante, lui faisait son lit de feuilles, allait traire les rennes sur le soir, et le matin les menait aux pâturages.

Son cœur, grâce à ses prières continuelles, se remplit de larmes, de tristesses et d'espérances célestes, et son corps se revêtit de la beauté de son âme.

Ses yeux devinrent radieux de lumière divine et de sainte confiance ; ses cheveux grandirent et, quand elle s'en revêtait comme d'une longue robe, ils ressemblaient à la tente d'un pauvre pèlerin.

Anhelli s'étonnait de la voir si tranquille sur l'avenir, elle qui avait commis autrefois un grand crime, et dont les mains étaient encore souillées de sang.

Il s'étonnait de ses plaintes naïves et tendres comme celles de l'enfance, quand elle s'écriait : « Oh ! si j'avais des ailes ! » en voyant les mauviettes blanches faire voyage vers le soleil doré, et se noyer dans ses rayons.

Elle craignait de se souiller par des paroles impures, disant : « Nous sommes seuls dans cet immense désert ; aussi il est certain que Dieu nous regarde et nous entend ; si nous ne lui demandons que ce qui est juste, il ne nous abandonnera pas. »

Bientôt vint le jour sibérien ; le soleil ne se couchait pas, mais courait par le ciel, comme un cheval dans la lice, avec une crinière de flammes et un front resplendissant de blancheur.

La terrible lumière ne finissait jamais ; le bruit des glaces était comme la voix de Dieu s'adressant des hauteurs du ciel aux hommes misérables et abandonnés.

La tristesse et la mélancolie finirent par amener la mort de cette exilée ; elle se coucha sur son lit de feuilles, au milieu de ses rennes pour y mourir.

Le soleil se couchait ; car depuis un certain temps les

nuits avaient commencé dans la terre de Sibérie, et le soleil restait de plus en plus longtemps au-dessous de la terre.

Tournant vers Anhelli ses yeux de saphir inondés de grandes larmes, Ellenaï lui dit : « Je t'ai aimé, mon frère, et je te quitte. »

Puis lui ayant dit où elle voulait être enterrée, l'ayant averti qu'elle désirait reposer sous un sapin qui s'élevait dans un triste ravin, elle ajouta : « Que serai-je donc après ma mort ?

« Je voudrais être quelque objet vivant auprès de toi, Anhelli ; une araignée, par exemple, qui est agréable au prisonnier et qui descend pour manger dans sa main, le long d'un rayon de soleil.

« Je m'étais attachée à toi comme une sœur, comme une mère, et quelque chose de plus encore..... mais la tombe finit tout.....

« Ne m'oublie pas ; car qui pensera à moi après ma mort, si ce n'est le renne que j'aimais à traire en versant des larmes.

« Si tu sais où vont les hommes après la mort, dis-le-moi ; car je ne suis pas tranquille, bien que j'espère en Dieu.

« Je vais m'envoler vers ton pays natal, et je verrai ta maison, tes serviteurs et tes parents, s'ils vivent encore.

« Je verrai même l'endroit où était ton lit d'enfant, ton petit berceau d'autrefois.

« Tu me diras que ce sont les pensées du vulgaire, que l'homme ne vole pas après sa mort..... Qu'importe ? puisqu'avec cette pensée la mort est plus douce.

« Regarde au-dessus de mon lit cette vitre de glace, illuminée par le soleil, avec ses deux ailes de rayons : n'est-ce donc pas un ange doré qui plane au-dessus de moi ?

« Les rennes tirent la mousse de dessous ma couche, et mangent brin à brin les débris de mon lit de mort...., mes pauvres rennes, adieu !

« Maintenant je vais lever les yeux vers la reine des cieux et lui faire ma prière. »

Elle commença d'une voix mourante à réciter les litanies de la sainte vierge, et en terminant ces mots : « rose d'or, » elle expira.

En signe de miracle, une rose vivante tomba sur la poitrine blanche de la morte, et y reposa, tandis que dans la hutte se répandait un violent parfum de rose.

Anhelli n'osa pas toucher le corps de la morte, ni joindre ses mains qui étaient restées étendues ; mais, s'étant assis au bout du lit, il pleura.

Comme l'on était à minuit, un grand bruit se fit entendre ; Anhelli pensait que c'étaient les rennes qui mangeaient la mousse de dessous le lit de mort; mais ce bruit avait une autre cause.

Une nuée d'esprits sombres s'arrêta au-dessus de la hutte en jetant des éclats de rire, et des visages sombres se montrèrent à travers la voûte brisée, en criant : « Elle est à nous ! »

Mais cette rose miraculeuse, ayant pris des ailes de colombe, s'envola à leur rencontre, et les regarda avec toute l'innocence d'un chérubin.

A cet aspect, cette nuée d'esprits sombres s'éleva au-dessus du toit en criant ses malédictions lugubres dans l'atmosphère obscurcie ; puis recommença ce silence qui convient si bien à l'endroit où repose un corps sans vie.

Vers trois heures après minuit, Anhelli entendit frapper à la porte, qui était faite de glace ; et, ayant enlevé la pierre, il sortit à la lune.

Il reconnut l'ange qui lui avait rappelé son amour pour la femme et son premier amour sur terre ; il baissa donc la tête devant lui et se tint silencieux.

Eloa lui dit : « Apporte ici le corps de ta sœur; je la prendrai et l'ensevelirai avec pitié, elle m'appartient. »

Anhelli retourna dans la hutte, prit le corps sur ses

bras, l'apporta et le déposa sur la neige, aux pieds de l'ange.

Eloa, s'étant agenouillée au-dessus de cette femme endormie, engagea au-dessous d'elle les deux extrémités de ses ailes de cygne, et les attacha.

Puis, portant le cadavre dans ses ailes, elle se leva à la lueur de la lune et partit.

Anhelli rentra dans la hutte déserte, et, en regardant les murs, il gémit, car elle n'était plus là.

—

CHAPITRE XIV.

Environ ce temps où la terre commence à se détourner du soleil et se plonge dans les ténèbres,

Jéhovah appela devant son trône deux chérubins immortels, et leur dit : « Allez dans la plaine de Sibérie. »

Ayant contemplé la lumière divine, les anges comprirent quelle était la volonté du Seigneur, et descendirent dans la contrée brumeuse, cachant en eux leur lumière.

Ils vinrent à l'endroit où était la hutte des colons ; mais ils n'en trouvèrent trace, le vent l'avait balayée.

Sur mille exilés, il ne restait qu'environ dix hommes pâles et terribles à voir.

Les anges s'approchèrent et les aperçurent près d'un grand bûcher, sur lequel était étendu un cadavre humain.

Après un mouvement de dégoût, ils dirent : « Hommes, que faites-vous? Est-ce donc un sacrifice aux dieux infernaux? »

Le plus âgé de ces hommes leur répondit : « Oui vraiment, notre victime est un cadavre, et la Faim est le Dieu à qui nous sacrifions.

« Nous avons établi l'égalité dans notre société; nous n'avons été gouvernés que par le destin, et non par un maître de cette terre ou par des rois.

« Que pouvions-nous faire de nos entrailles et du nid de serpents qui nous les rongeaient?

« Dieu a-t-il de nous souvenance? Nous a-t-il donné de mourir dans la patrie et sur la terre où nous étions nés?

« Non! il a fait de nous un peuple de Caïns, un peuple de Samoièdes..... Qu'il soit maudit! »

Ainsi parla cet homme, et il essuya ses lèvres dégouttantes d'un sang encore chaud! Sur ce, les anges :

« Revenez au bien, dirent-ils, et priez Dieu! car nous allons vous montrer en témoignage de sa colère le même signe qui fut autrefois un gage de pardon. »

Ces hommes éclatèrent de rire, ignorant qu'ils parlaient à des anges, et ils dirent : « Et quel est donc ce signe? »

Les anges, étendant la main, montrèrent un immense arc-en-ciel nuageux, et dirent : « Le voici! »

Une terrible épouvante s'empara de ces anthropophages à la vue d'une chose si belle et si brillante, dont Dieu se servait en signe de sa colère.

Leur bouche resta béante, leur langue devint noire comme le charbon, leurs yeux, comme vitrifiés, ne se détournèrent plus de ces couleurs célestes.

Dans leur stupéfaction, ils prononcèrent le nom du Christ, et tombèrent morts l'un après l'autre.

—

CHAPITRE XV.

Ce même jour avant le lever du soleil, Anhelli était assis sur un monceau de glace, dans un endroit désert, lorsqu'il vit approcher deux jeunes hommes.

Au souffle léger qui marchait devant eux, il sentit qu'ils venaient de Dieu, et attendit ce qu'ils lui annonceraient, espérant bien que ce serait la mort.

Lorsqu'ils l'eurent salué à la manière des hommes, il dit : « Je vous ai reconnus, ne vous cachez pas ! Vous êtes des anges.

« Venez-vous pour me consoler ? ou pour discuter avec la tristesse, à qui la solitude a enseigné le silence ? »

Ces jeunes gens lui dirent : « Nous sommes venus t'annoncer que le soleil d'aujourd'hui se lèvera encore, mais que celui de demain ne se montrera pas au-dessus de la terre.

« Nous sommes venus t'annoncer l'obscurité de l'hiver, et l'horreur la plus grande qu'homme du monde ait jamais éprouvée, la solitude dans les ténèbres.

« Nous sommes venus t'annoncer que tes frères sont morts en mangeant des cadavres, et comme ivres de sang humain : c'est toi qui restes le dernier.

« Nous sommes les mêmes qui, il y a dix siècles, vînmes à la chaumière du charron (1), et nous assîmes à sa table, sous l'ombrage des tilleuls embaumés.

« Votre peuple était alors comme un homme qui se dit à son réveil : « Le plaisir m'attend au milieu du jour, et je me réjouirai vers le soir....

« Nous vous avions apporté l'espérance, maintenant nous sommes venus annoncer la fin et le malheur ; Dieu ne nous a pas dit de révéler l'avenir. »

Anhelli leur fit cette réponse : « En vérité, vous vous moquez en me parlant de Piast et du commencement, à moi qui attends la mort, et qui n'ai vu que misère pendant toute ma vie.

« Etes-vous venus m'épouvanter en criant : « Voici

(1) *Piast*, visité par deux anges, qui, après avoir honoré sa chaumière d'un miracle, le firent reconnaître roi par le peuple. Voyez tous les chroniqueurs polonais et surtout Gallus, le plus ancien de tous.

venir les ténèbres ! » A quoi bon épouvanter ainsi celui qui souffre ? N'y a-t-il donc pas assez d'épouvante dans le tombeau ?

« Ma vie a commencé par l'épouvante. Mon père était mort, comme tous les fils de la patrie, assassiné ; ma mère mourut de chagrin, et je fus fils posthume.

« Le premier lis qui poussa sur le tombeau de mon père est de mon âge ; la première rose qui fleurit sur le tombeau de ma mère est ma sœur cadette.

« Dans mon berceau je fus enveloppé de la vapeur du sang paternel ; je grandis, le visage triste et consterné.

« Lorsque je m'asseyais tout jeune encore sur les genoux d'un étranger, je disais aux ténèbres des mots d'épouvante ; quand la feuille d'automne chuchotait avec le vent, je comprenais ce qu'elle lui disait.

« Au-dessus de mon berceau plana l'effroi : qu'au moins la seule tristesse vienne à l'heure calme de la mort.

« Allez ! et dites à Dieu que, si le sacrifice de mon âme est accepté, je l'abandonne et veux bien qu'elle périsse.

« J'ai telle tristesse au cœur que la lumière céleste de l'autre vie me sera importune ; je fais fi de l'éternité, je suis épuisé, je veux m'endormir.

« Dieu le sait, mon âme est pure et sans la moindre trace de péché honteux ; — dites-lui pourtant que, s'il accepte le sacrifice de mon âme.... je le ferai. »

Les anges l'interrompirent en disant : « Tu te condamnes toi-même.... la prière d'un homme est sa sentence.

« Que sais-tu si du calme de ton existence ne dépend pas une vie d'homme, et peut-être la vie et la destinée d'un million d'êtres ?

« Peut-être es-tu choisi pour un sacrifice paisible ; et tu veux te changer en un violent tonnerre, et être jeté au milieu des ténèbres pour l'effroi de la foule ? »

Anhelli s'humilia en disant : « Anges, pardonnez-moi ! Je me suis oublié et les ailes de mes pensées m'ont emporté trop loin.

— « Je souffrirai comme par le passé; la langue de mon pays et ma voix humaine resteront en moi comme une harpe aux cordes brisées..... Car à qui parlerais-je ?

« J'aurai les ténèbres pour compagnon et pour patrie.

« Mes yeux seront comme des serviteurs qui cessent de travailler le soir, faute d'huile dans la lampe ;

« Et mon regard — comme la colombe, volant par la nuit, qui heurte aux arbres et aux pierres sa poitrine effrayée.

« Des cercles lumineux se formeront dans mon cerveau, et se tiendront devant mes yeux, comme de fidèles serviteurs allant devant leur maître avec des lanternes !

« J'étendrai les mains dans l'obscurité, pour saisir quelqu'une de ces taches lumineuses, comme un insensé !

« Mais les horreurs de la terre ne sont rien ; plus horrible est le regret de la patrie absente. Que faire ?

« Oh ! donnez-moi la force d'un million d'hommes, et ensuite vous me donnerez le supplice d'un million de ceux qui sont en enfer !

« Pourquoi me suis-je torturé et tourmenté pour chose qui n'est que folie ? Que n'ai-je vécu tranquille ?

« Je me suis jeté dans le fleuve du malheur, dont les vagues m'ont porté si loin que je ne reviendrai plus jamais ! »

Les anges l'interrompirent encore en disant : « Une fois déjà tu t'es emporté jusqu'au blasphème contre ton âme ; maintenant tu blasphèmes contre la volonté qui était en toi, quand tu t'es sacrifié pour la patrie.

« Y a-t-il donc dans les cœurs d'hommes les plus innocents un mauvais esprit qui les trouble et les jette hors des limites du bien ?

« Au nom du ciel, nous t'avertissons que dans quelques heures tu mourras.... ainsi, sois plus tranquille. »

A ces mots, Anhelli courba la tête, et se soumit à la volonté divine. Et les anges disparurent.

—

CHAPITRE XVI.

Resté seul, Anhelli s'écria d'une voix triste : « Ainsi, voici la fin !

« Qu'ai-je fait sur la terre? Tout cela n'est-il donc qu'un vain songe ? »

Tandis qu'Anhelli rêvait aux mystères de l'avenir, le ciel devint rouge et il en sortit un magnifique soleil ; ce globe lumineux s'arrêta sur la ligne de l'horizon, sans monter dans le ciel, et resta là, rouge comme le feu.

De ce jour si court profitèrent les oiseaux du ciel et les blanches mouettes, auxquelles Dieu a ordonné de fuir l'obscurité, et par grandes foules ils s'envolèrent en gémissant.

Anhelli les regarda et s'écria : « Où volez-vous, ô mouettes ? »

Et il lui sembla entendre dans le gémissement des oiseaux une voix qui lui répondait : « Nous volons vers ta patrie !

« Nous donnes-tu commission de saluer quelqu'un? ou de nous arrêter sur quelque maison chère à ton cœur, pour y chanter dans la nuit un hymne de tristesse ?

« Pour y réveiller ta mère ou quelqu'un de tes proches, afin qu'ils se mettent à pleurer d'épouvante dans les ténèbres,

« En pensant au fils qu'a dévoré le pays des tombeaux, au frère qu'a englouti le malheur ? »

Ainsi parlèrent les oiseaux ; le cœur d'Anhelli éclata dans sa poitrine et il tomba.

Le soleil s'abaissa peu à peu et disparut sous la terre ; seuls les oiseaux qui volaient au plus haut du ciel brillaient encore sur le saphir, comme des guirlandes de roses blanches, s'envolant vers le midi.

Anhelli était mort.

CHAPITRE XVII.

Dans l'obscurité qui suivit, parut tout à coup une grande aurore méridionale et comme un incendie de nuages.

La lune fatiguée descendait dans les flammes des cieux comme une blanche colombe s'abattant le soir sur une chaumière rougie par le soleil couchant.

Eloa était assise au-dessus du corps d'Anhelli, portant une étoile mélancolique sur ses cheveux flottants.

Tout à coup, de l'aurore rayonnante elle vit s'élancer sur son coursier un cavalier, armé de pied en cap, qui volait à bruit terrible.

La neige cheminait devant lui et s'écartait devant le poitrail de son cheval, comme la vague écumante devant la barque.

Dans les mains du cavalier était un étendard, et sur l'étendard brillaient trois lettres de feu.

Le cavalier, étant arrivé au-dessus du cadavre, se mit à crier d'une voix tonnante : « Un soldat repose ici ; qu'il se lève !

« Qu'il saute sur mon cheval ; je le transporterai comme dans un tourbillon, en un pays où il se réjouira dans le feu.

« Les nations ressuscitent ! Les villes sont pavées de cadavres ! Le peuple triomphe !

« Au bord des fleuves sanglants, sur les perrons des palais, on voit, debout, les rois pâles pressant sur leur sein leur vêtement de pourpre, pour abriter leur poitrine contre la balle sifflante, et contre l'ouragan de la vengeance populaire.

« Leurs couronnes s'envolent de leurs têtes comme les aigles du haut des rochers, et les crânes des rois sont à découvert.

« Dieu jette ses foudres sur leurs têtes grises, et leurs fronts veufs de couronnes.

« Debout, quiconque a une âme ! Debout ! il est temps de vivre pour les hommes forts. »

Ainsi parla le cavalier, et Eloa, se levant d'au-dessus du corps, lui dit : « Cavalier, ne le réveille pas, car il dort.

« Il était destiné au sacrifice, au sacrifice même de son cœur. Cavalier ! vole plus loin, ne le réveille pas.

« Je suis cause en partie que son cœur n'était ni si pur qu'une source cristalline, ni si parfumé que le lis du printemps.

« Son corps m'appartient, et ce cœur était à moi. Cavalier ! ton cheval frappe du pied, continue ta course !.... »

Le cavalier de feu partit au galop avec un bruit semblable à celui d'une grande tempête, et Eloa s'assit au-dessus du cadavre.

Elle se réjouit en voyant que le cœur d'Anhelli ne s'était point réveillé à la voix du cavalier, et qu'il reposait déjà.

1834-1835, Veytaux-Genève.

NOTE.

Voiçi comment Krasinski apprécie le chef-d'œuvre de Slowacki dans une lettre adressée à Constantin Gaszynski, un autre de nos poètes :

Venise, 1838.

« As-tu le nouveau poème de Slowacki, *Anhelli?* C'est un ouvrage artistement travaillé. Le style en est clair, tranquille, transparent comme le cristal; la pensée en est vraie. Anhelli, c'est une génération qui se flétrit dans les larmes, dans les douleurs, dans les vains désirs, et qui meurt à la veille du jour où ses désirs allaient être accomplis. Cet Anhelli si seul, si abandonné, témoin solitaire de la mort de tous les siens, est un symbole parfaitement exact de notre destinée. C'est d'abord l'idée émanée de Dieu, l'idée la plus sublime que nourrissait Anhelli, l'enthousiasme, la vérité, l'amour des grandes choses qui meurt dans la personne du prophète, qu'il appelle le Schaman. Anhelli a encore auprès de lui une consolation terrestre, la pénitente, sa sœur Ellenaï. Mais un homme comme lui ne peut conserver longtemps une consolation humaine. La mort enlève aussi sa sœur. Le récit de cette mort est écrit de main de maître, avec une simplicité divine. Maintenant Anhelli est seul, complétement seul, car tous ses compagnons d'exil se sont massacrés, ont disparu, ont péri; son âme est triste et pleine de regrets. Il n'a plus pour dernière société que l'ange Éloa (1), créé par Alfred de Vigny et transporté par Slowacki jusque dans les neiges du désert. Ange né d'une larme du Christ sur le Golgotha (2),

(1) Voir les poésies d'Alfred de Vigny : *Poèmes antiques et modernes*. Éloa (*mystère*) ou *la sœur des anges*.

(2) Krasinski se trompe. C'est d'une larme du Christ (*) versée sur le tombeau de Lazare qu'Alfred de Vigny fait naître son Éloa. Slowacki a modifié cette fiction poétique.

(*) Et lui-même, en voyant le linceul et les morts,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée... *etc*.

ange de pitié trompé par Satan, et qui ensevelit maintenant les os des morts que l'aurore boréale fait resplendir sur la blancheur de ces plaines désertes. Cet ange est né une seconde fois sous la plume de Slowacki.

« Enfin Anhelli, courbant lui-même la tête, rend le dernier soupir. Mais, à peine est-il mort qu'un cavalier accourt sur son coursier, un cavalier semblable aux visions de l'Apocalypse, et criant d'une voix de tonnerre : « Aux armes! » Mais Éloa lui répond : « Continue ta route; Anhelli est mort, il m'appartient pour l'éternité. » Telle est la fin.

« Je ne connais rien de plus triste, de plus poétique comme idée et comme exécution. Il était difficile de faire de la Sibérie le théâtre d'une élégie mélancolique et pleine des sombres couleurs de Moore; le poète y est parvenu... Après cette lecture, je suis tombé dans une sorte de sommeil magnétique et j'ai rêvé à toutes les étoiles, à toutes les lumières qui remplissent ce livre; étoiles et lumières telles que nous n'en connaissons pas, semblables à celles qui éclaireraient le néant, si l'on pouvait concevoir le monde du néant. »

LES

TROIS POÈMES

NOTICE SUR LES TROIS POÈMES

Sous ce titre, Slowacki fit paraître, aussitôt après son retour à Paris (1839), trois œuvres composées à différentes époques et dans des lieux bien différents aussi.

La *Peste au Désert* avait été écrite très-probablement en mars et avril 1837, dans le couvent du Liban, où le poète voyageur passa six semaines dans le recueillement et le travail.

Le poème intitulé *En Suisse,* plus ancien encore, datait, comme *Anhelli*, du séjour de Slowacki à Veytaux (1835), et n'était que l'expression idéalisée des souvenirs qu'avait laissés dans l'esprit du jeune poète son voyage dans les montagnes, en compagnie d'une famille polonaise.

Enfin son *Venceslas,* le plus faible des trois, à en croire Krasinski, fut composé avant le voyage d'Orient, à Sorrente, en 1836.

Sans apprécier ici chacun de ces trois ouvrages, nous nous contentons de dire, avec M. Malecki, qu'avec *Kordian* ce fut le premier livre de Slowacki généralement goûté du public et mis immédiatement au rang des chefs-d'œuvre de la poésie nationale. La *Peste au Désert* excita surtout une grande admiration.

LA PESTE AU DÉSERT [1]

NOTICE

La meilleure notice sur ce poème, composé, nous l'avons dit, dans un couvent du Liban, est à coup sûr l'admirable préface écrite par Slowacki lui-même, et dans laquelle il raconte sa quarantaine à El-Arish. Aussi, nous ne retiendrions pas le lecteur plus longtemps si nous n'avions trouvé dans l'ouvrage de M. Malecki un autre récit des mêmes faits envoyé par Slowacki à sa mère dans une lettre datée de Beyrouth, 19 février 1837. Voici ce récit, plus familier, mais non moins beau que l'autre :

« Maintenant je vais te raconter ma quarantaine dans le désert, non loin de la petite ville d'El-Arish. Figure-toi, chère mère, qu'après huit jours de voyage dans les sables, on nous assigna, pour y passer une quarantaine de douze jours, une plaine de sable unie comme une table et entourée de collines sablonneuses ; rien de plus. On nous désigna seulement l'endroit où devaient se dresser nos tentes ; on traça un cercle que nous ne pouvions franchir et l'on nous laissa à la grâce de Dieu. Cependant, à la petite tente que nous avions avec nous, on en ajouta deux autres, l'une pour nous, l'autre pour nos guides, mais cette der-

(1) Le titre polonais *Ojciec Zadżumionych* signifie *le père des pestiférés.*

nière si déchirée que le soleil y régnait en maître. Aux alentours, aucune habitation où l'on pût se réfugier en cas de pluie; en un mot, endroit profondément triste, dont le calme n'était interrompu que par le murmure lointain de la Méditerranée. L'horizon des deux autres côtés était bordé par deux bois de palmiers. Nous finîmes par nous installer au milieu du sable : nous y creusâmes une sorte de petite cuisine ; je pris la grande tente, mon compagnon déposa ses hardes dans la petite qui nous appartenait, et c'est ainsi que nous trouva la veille de Noël... Le soir était venu... Tout à coup le ciel se couvrit de nuages, un orage survint, le plus épouvantable des orages, et il dura toute la nuit, c'est-à-dire treize heures de suite. Vous ne sauriez vous figurer ce qu'avait d'horrible pour nous deux, couchés dans des tentes séparées, cette nuit d'insomnie, dont chaque instant semblait être le dernier de notre vie, tant les coups de tonnerre étaient terribles, rapprochés et fréquents. Ma lumière, plusieurs fois rallumée, s'éteignait toujours; la pluie traversait la toile de la tente, et nos lits étant souillés de boue, nous nous vîmes forcés de faire un seul paquet du tout et de servir nous-mêmes de parapluie à nos effets. Enfin, vers le matin l'orage cessa, et il ne resta plus qu'une pluie fine. Je sortis pour voir ce qu'était devenu mon compagnon, et nous nous félicitâmes mutuellement d'en être quittes à si bon marché. Tout à coup je m'aperçois que la petite rivière qui coulait dans la vallée déborde, arrache ses bords, et roule ses vagues blanches droit vers nos tentes. D'abord je ne pouvais comprendre ce que cela voulait dire, tant la vue de cette inondation était nouvelle pour moi. Bientôt je reconnus tout le danger, et, avec l'aide de nos serviteurs, nous portâmes en un quart d'heure nos tentes e nos effets sur une des collines de sable, tandis que l'eau

envahissait toute la vallée. Ainsi le premier jour des fêtes se passa tristement pour nous, occupés à nous sécher sur la hauteur. Affamés, car il était impossible de penser à faire la cuisine, mouillés jusqu'aux os, sans tente, nous fumes obligés de nous coucher sur le sable humide, après l'avoir recouvert d'un tapis non moins humide. Ensuite le beau temps revint et dura jusqu'à notre arrivée à Gaza. »

Composé sous l'influence de ces émotions et d'un récit du docteur Steble, le poème ci-dessous, chef-d'œuvre sans égal dans ce genre, doit donc être pris au pied de la lettre, et l'on doit repousser toute interprétation allégorique (1), qui, en faisant de l'Arabe de Slowacki une personnification de la Pologne, cette mère qui voit mourir tous ses enfants, enlèverait au récit du poète cette réalité poignante qui fait l'un de ses principaux mérites.

(1) Voyez, dans l'ouvrage de Malecki, t. II, p. 78, la réfutation des hypothèses ingénieuses présentées à ce sujet par M. J. Szujski, historien et critique distingué, à la *Société des Sciences* de Cracovie.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Pour faciliter au lecteur l'intelligence du poème qui va suivre, il est indispensable de raconter ici, en quelques mots, la quarantaine que j'ai passée dans le désert, sur la frontière d'Égypte et de Palestine, près de la bourgade d'El-Arish. C'est Méhémet-Ali qui a eu l'étrange idée de tracer par la pensée, au milieu des sables, une limite entre ses deux États, et d'obliger, sous peine de mort, les Bédouins qui veulent aller d'Égypte en Syrie à planter là leur tente et à y passer une quinzaine de jours sous la surveillance d'une garde spéciale et d'un médecin. Moi qui voyageais à dos de chameau comme eux, je fus soumis à la même loi. Au bout de huit jours de route après mon départ du Caire, j'arrivai dans un vallon triste et sablonneux, où il me fallut passer douze jours. J'eus d'abord de la peine à comprendre comment un lieu désert, sans la moindre habitation, rempli de tourbillons de sable, pouvait être soumis à une loi humaine ; mais il semblait que le glaive du pacha fût suspendu, dans l'azur du ciel, au-dessus de la tête de mes guides arabes ; car, à peine arrivés au lieu de la quarantaine, ils firent aussitôt courber le genou à leurs chameaux, et je pus lire sur leurs noirs visages la profonde soumission de ces fils du désert à la volonté de l'homme terrible. Le médecin arriva de la bourgade d'El-Arish. Cette bourgade était la première ville, ce médecin le premier homme que je rencontrais depuis mon départ du Caire. M. Steble, c'était le nom

de notre docteur, émigré italien, récemment marié avec mademoiselle Malagamba, cette beauté célèbre dans tout l'Orient, et dont Lamartine ne parle qu'avec transport, s'efforça aussitôt de me rendre le séjour en plein air le plus commode possible.

Il tira de son magasin plusieurs tentes pour notre petite caravane; et, comme je l'appris plus tard, les belles mains de sa femme pétrirent de la farine blanche pour ne pas me laisser manquer de pain européen. Une fois installé sous ma tente, je m'habituai peu à peu au triste spectacle que j'avais sous les yeux. — A quelque distance, une petite rivière, presque entièrement desséchée, qui serpentait à travers le sable et coulait vers la mer; derrière moi, un ruban gris de bois de palmiers; au nord, l'écharpe bleuâtre de la Méditerranée, qui se brisait contre le sable et remplissait du murmure triste des flots l'atmosphère silencieuse du désert. Sur les bords de la mer, un monticule de sable pyramidal, où brillait la coupole blanche du petit sépulcre de Schech, sépulcre doublement effrayant par sa destination et par son aspect : c'était là, dans ses souterrains, que l'on déposait ceux qui mouraient de la peste, et son architecture et sa couleur jaunâtre le faisaient ressembler à un squelette. Partout ailleurs des collines de sable; sur ces collines, les tentes des gardiens et ces gardiens eux-mêmes, regardant la quarantaine, vêtus de leurs brillants costumes orientaux; enfin, au milieu même de la vallée, une espèce de meule de sable, du haut de laquelle le muezzin proclamait à haute voix la grandeur de Dieu le matin, le soir et dans la nuit. Toutes ces images, le lecteur les retrouvera reproduites dans le récit qui va suivre, et c'est là qu'il les verra sous leur véritable jour, je veux dire à travers des larmes humaines. Pour ce qui me concerne, je m'acclimatai peu à peu

sous ma tente, et je finis par me plaire à ce calme du désert sablonneux et au murmure de la mer, sur le rivage de laquelle il m'était permis de me promener en compagnie d'un des gardiens de la quarantaine. La veille de Noël (1836), comme mes pensées m'emportaient de ce paisible désert jusque dans ma lointaine patrie, jusque dans ces heureux jours qui nous réunissaient autrefois aux banquets de famille, tout à coup une horrible tempête, que le vent avait fait passer de la mer Rouge dans la Méditerranée, éclata pendant la nuit et se répandit en une pluie de foudres sur ma tente isolée. Mon cœur, triste et plein de souvenirs d'enfance, se laissa peu à peu envahir par l'effroi... Ma tente, gémissant sous le vent et la pluie, s'agitait au-dessus de ma tête; et, toute rougie des lueurs de la foudre, elle m'apparaissait comme un ange de feu debout au chevet de mon lit sans sommeil... Le vent éteignit ma lumière, dont la mèche humide ne voulut plus se rallumer. Toute description serait ici impuissante: il y avait je ne sais quelle grandeur biblique dans cette tempête au désert. — Anhelli croyait que c'était enfin « l'aquilon qui devait l'enlever de cette terre et le porter dans le pays du silence (1). » Cette nuit d'horreur et d'insomnie eut pourtant une fin; vers le matin, lorsque je sortis de ma tente, des nuages noirs couraient le ciel, et une pluie fine attristait l'atmosphère. Mais ce n'était pas tout: les cris des Arabes m'annoncèrent un nouveau danger: la rivière, où la veille serpentait un mince filet d'eau s'infiltrant à travers le sable, s'était grossie pendant la nuit de toute cette pluie torrentielle, et s'avançait maintenant en nappes d'argent dans toute la vallée, où se dressaient nos

(1) Slowacki se cite ici lui-même. Voy. le poème précédent, chap. XI.

habitations; nous n'avions plus que quelques instants pour fuir avec l'aide des Arabes; nous emportâmes nos tentes sur les collines de sable les plus voisines, et l'eau qui nous suivait vint aussitôt remplir les cercles de sable laissés dans la vallée sur leur emplacement. Triste et glacé, je contemplais du haut de la colline le triomphe de cette misérable petite rivière, et ce spectacle faisait sur moi une étrange impression. Sans abri, sans feu, sans pain, je venais d'essuyer, pour ainsi dire, un naufrage sur terre, et pourtant je ne pouvais aller à la bourgade prochaine où il y avait des hommes, les prier de me recevoir sous leur toit et de me donner une place à leur foyer. Il pouvait survenir des tempêtes plus terribles encore, la mer enfin pouvait venir à son tour, et inonder la colline qui me servait de refuge; et il me fallait, à moi seul, tenir tête à tous ces dangers, me sauver ou périr sous les yeux d'hommes, mes semblables, qui ne pouvaient et n'osaient toucher ni moi, ni ce qui m'appartenait. Le ciel finit par se rasséréner; toutefois, instruit par l'expérience, je plantai désormais ma tente non plus dans la vallée, mais sur la plus haute colline; les journées qui suivirent furent calmes et ravissantes, et s'écoulèrent paisiblement dans le désert. Mon drogman, Soliman, célèbre pour avoir été jadis l'interprète de Champollion, de Rosselin, de Fresnel et de beaucoup d'autres, et se vantant de les avoir connus, me racontait mille détails sur ses anciens maîtres, et recueillait sans doute sur mon compte une ample provision d'observations qui lui serviront à divertir les voyageurs futurs.

Le soir, assis sur la terre à l'entrée de la tente, ce bel Arabe à barbe flottante, éclairé par la lune dont les rayons se glissaient à travers l'interstice des toiles, me chantait des strophes de poèmes arabes, dont les paroles inconnues et la musique triste m'endormaient doucement. Alors

l'ange du sommeil me couvrait sans doute du manteau des croisés et traçait une croix rouge sur ma poitrine, tandis que de mon côté je transformais cet Arabe en un jeune page qui me chantait les *dumy* (1) de la patrie. — Mais c'est trop parler de ce rêve mystérieux de ma vie, de ce désert doré, de cette tente où j'eus bien des moments tranquilles, et d'où, à mon réveil, j'apercevais, par l'ouverture des toiles, la constellation d'Orion, semblable à un luth étoilé suspendu par Dieu au-dessus de la pauvre tente d'un Polonais errant. C'est trop parler de cette semaine de silence et de solitude, elle s'écoula enfin. Mes chameaux courbèrent encore le genou devant moi et se relevèrent chargés du pèlerin rêveur, et étendant vers le Saint-Sépulcre leurs longs cous pareils à des serpents. Lorsque j'eus fait une heure de route vers l'Orient, je me retournai sur ma selle pour voir une dernière fois ma tente aux toiles verdâtres; je l'aperçus au sommet de la colline, il me sembla que c'était elle qui était montée sur ce lieu élevé pour me dire un dernier adieu ; en ce moment, soit qu'on fût alors occupé à la démonter, soit qu'elle-même fût triste de n'avoir plus son habitant, elle arracha violemment plusieurs de ses pieux, et fit comme un amical mouvement d'aile, en me montrant son sein noir et vide. — Je me détournai de cette chose qui semblait me pleurer. Bientôt je vis paraître sur le sable des lis blancs, signe certain que j'approchais d'un pays plus fertile, et je pensai que c'étaient là les fleurs que regardait Jésus lorsqu'il disait à ses disciples de ne pas s'inquiéter du lendemain et des choses de ce monde, en leur montrant « les lis que Dieu même a vêtus. »

(1) Chant populaire de l'Ukraine — Voy. *Zmija* dans le premier volume.

Tel est le récit de la quarantaine que j'ai passée dans le désert. Bien plus terrible est celle du vieillard qui raconte ses souffrances dans le poème qu'on va lire. L'histoire de ses doulenrs n'est pas une pure fiction : je la tiens du docteur Steble, qui me l'a racontée; et je l'en remercierais ici aussi bien que du pain blanc qu'il m'envoyait et de toutes ses bontés pour moi, si je savais que ces quelques mots puissent lui parvenir dans le désert. Mais qu'est-ce pour lui qu'un mot de souvenir dans une langue étrangère, prononcé surtout par une voix dont l'écho ne s'étend pas plus loin que les cercles liquides produits par une pierre jetée dans un fleuve ?

LA PESTE AU DÉSERT

(A EL-ARISH)

Trois fois la lune dorée s'est renouvelée dans le ciel, depuis le jour où je dressai mes tentes sur ce sable. Un nouveau-né était suspendu à la mamelle de ma femme. Outre cet enfant, j'avais amené avec moi trois fils et trois filles, toute ma famille, aujourd'hui ensevelie. Neuf dromadaires allaient chaque jour sur les collines de sable brouter les herbes marines qui couvraient la rive, et, le soir, tous se couchaient en cercle en cet endroit, où le feu d'autrefois est depuis longtemps éteint. Mes filles allaient puiser de l'eau dans leur cruche; mes fils allumaient le feu; ma femme, tenant son nourrisson sur son sein, préparait le repas. Hélas ! qu'est devenu tout cela maintenant? Ils sont tous là-bas, sous ce tertre, qui répond par un triste sourire au sourire rayonnant du soleil; tous ils reposent sous la coupole de Schech. Et moi je m'en reviens seul, ô douleur! et j'ai vu passer trois fois quarante siècles, depuis le moment où dans ma maison de toile est entré l'ange de la peste.

Oh! nul ne peut comprendre la douleur que mon cœur renferme à cette heure! Je retourne sur le Liban, sous le toit paternel. Dans ma cour l'oranger sauvage me demandera : « Vieillard, où sont tes enfants? » Dans ma cour les fleurs de mes filles me demanderont : « Vieillard, qu'as-tu fait de tes filles? » Pendant la route les nuages bleus du Liban me réclameront mes fils, ma femme, mes pauvres petits, qui tous sont ensevelis là-bas, sous cet af-

freux sépulcre de Schech; tous les échos, tous les hommes m'interrogeront; ils me demanderont si je reviens bien portant. Que leur répondrai-je?

J'arrivai. Je dressai ma tente sur le sable. Mes chameaux se couchèrent sans bruit. Le petit enfant, joli comme ces anges qu'on voit dans les tableaux, donnait à manger aux passereaux, et les oiseaux venaient manger presque dans la main même de l'enfant.

Tu vois cette petite rivière qui coule dans le vallon? De là revint la plus jeune de mes filles, droite comme un jonc, sa cruche sur la tête. Elle s'approcha vers le feu, et cette eau du torrent, en riant, elle la fit couler goutte à goutte sur ses frères. L'aîné, l'œil en feu, se leva, saisit la cruche d'eau dans ses mains tremblantes, et dit: « Que Dieu te bénisse de m'avoir apporté de l'eau, car j'ai une soif de chien altéré; j'ai du feu dans la poitrine. » En parlant ainsi, il but l'eau de la cruche, et tomba ici même à la renverse, comme un palmier brisé. J'accourus, il n'était plus temps. Ses sœurs voulaient embrasser son corps; je m'écriai furieux: «Que personne n'approche!» J'enlevai le cadavre et le jetai aux gardiens pour qu'ils le prissent sur leurs claies et l'ensevelissent où l'on ensevelit les pestiférés. A partir de cette nuit si pleine de douleur, on m'imposa une nouvelle quarantaine.

La même nuit, Hafne et Amina moururent toutes deux sur le même lit, l'une près de l'autre. Et voyez! elles moururent si tranquillement toutes deux, que, malgré l'insomnie où me tenait la mort de mon premier-né, je ne les entendis pas mourir. Bien plus, leur propre mère n'entendit rien, et pourtant, je le sais, elle ne dormit pas non plus cette nuit-là. Le matin, toutes les deux étaient noires comme le fer, mes deux filles étaient tuées par la peste. Je les fis traîner hors de la tente par les gardiens; elles nous quittèrent, et sans retour! Mais comme il convient à de grandes jeunes filles, en s'en allant, elles balayèrent avec leurs cheveux la demeure de leurs parents.

Tu vois ce soleil sur ce ciel azuré. Il se lève toujours là-bas derrière le bois de palmiers; il se couche toujours derrière cette colline de sable; ce ciel est toujours pur et sans nuage : eh bien! moi je croyais alors, je ne sais pourquoi, que ce soleil n'était plus le soleil aux rayons d'or, qu'il n'était plus tel que la veille, mais que c'était comme un soleil-fantôme. Et ce ciel, qui avait vu mourir une partie de ma famille, mes trois premiers enfants, il me semblait si gris et si couvert par les exhalaisons de la terre et la lumière sanguinolente du soleil, que je ne savais si ma prière pourrait monter jusqu'à Dieu, caché derrière ce nuage.

Dix jours s'écoulèrent ainsi, mais avec quelle lenteur! Mes autres enfants vivaient encore tous quatre. Ma femme avait le cœur plus léger; notre nouveau-né vivait aussi et ne voulait pas se dessécher dans sa fleur ; moi-même à la fin je commençais à renaître; car je ne croyais pas qu'après en avoir pris trois, Dieu voulût m'enlever tous mes enfants.

Aussi ce fut une heure d'infernale torture, lorsque, en regardant le visage de mon troisième fils, j'y aperçus la mort. Moi qui le soignais si tendrement! Le premier signe qui apparut sur son visage était presque imperceptible; nul ne l'eût deviné; moi, son père, je le vis aussitôt. Le pauvre enfant passait par les mêmes phases que son aîné; comme mon cadavre premier-né, de brillant il devenait pâle, de pâle rouge comme la pourpre. Je le regarde encore! Sur sa figure des milliers de taches livides. Alors je m'écriai : La mort est sous cette tente ! Et l'ayant pris entre mes bras malgré ces taches horribles, je l'emportai dans le désert, au milieu de mes chameaux, pour que la mort finît de le ronger loin des regards de sa mère.

Près de l'agonisant nous veillions avec amour, mes chameaux et moi, tous à genoux. Je me tordais les bras et je criais avec désespoir : « Pourquoi donc est-il né, s'il devait périr ainsi ! » En ce moment, là-bas, au-dessus des pal-

miers, quand mon fils expirait, la lune pâle montra son visage impassible et elle nous regarda : image que je ne puis effacer de mon souvenir ! Non, je ne sais comment cette lune elle-même pouvait contempler un pareil spectacle ! Lorsqu'il eut expiré dans les bras de son père, je voulus le réduire en cendres et brûler son corps dans le foyer ; mais à peine le feu commençait à effleurer ses vêtements, j'enlevai le cadavre et le jetai aux gardiens. Je le vis emporter par deux noirs fossoyeurs, et il est mieux là-bas près de ses sœurs et de son frère. A partir de cette mort et de cette horrible douleur, on m'imposa une nouvelle quarantaine.

Sous le globe d'un soleil rouge comme le sang, sous cette tente empestée, nous vivions sans nous dire un mot ; et avant la mort même nous étions comme morts ; nous espérions que Dieu s'y tromperait, et que le génie de la peste serait vaincu. Il revint ; — l'ange de mort revint encore ! Mais il me trouva sans larmes et sans cœur, déjà insensible à mes douleurs récentes, disant déjà : « Que Dieu prenne tout ! »

Devant les souffrances du second de mes fils, mes paupières furent sans larmes, et mon cœur fut de pierre. La douleur était devenue mon pain de chaque jour. Je le vis expirer sous mes yeux, lui le moins aimé de la famille, le moins pleuré après sa mort. Aussi Dieu le récompensa en lui donnant une mort tranquille et glacée, sans douleur, sans délire. Il expira, se raidit, et devint comme la pierre. Il avait après sa mort un air terrible ; on eût dit qu'il ne nous demandait pas de vaines larmes, mais qu'il voulait fixer à jamais son image dans nos cœurs insensibles, dans nos yeux effrayés, et rester toujours présent à la mémoire de ses parents avec un visage qui crie : « Vous êtes maudits ! »

Il mourut. Je pensais alors, ô désespoir, que si Dieu ne prenait en pitié ce déplorable reste de ma famille, que s il nous envoyait encore l'ange de la mort, il enlèverait

mon petit enfant, ma femme, et qu'après ma femme il m'appellerait moi-même devant le Créateur.

Et ma fille! Ah! je n'osais penser à ma fille! Je ne craignais rien pour elle! Elle était si jeune, si jolie, si rieuse, lorsqu'elle prenait ma tête pour la rafraîchir entre ses mains blanches comme le lis; lorsque, ayant fait un tissu de soie, elle courait sur l'herbe autour d'un cèdre, s'agitant rapidement comme une petite araignée laborieuse. Tu vois cette ceinture aux couleurs brillantes, c'est elle qui me l'a faite; et ces tristes yeux, elle les couvrait des boucles dorées de ses cheveux, si bien que je la voyais à travers ces franges, comme on voit des roses à travers ses larmes et la lumière du jour. Hélas! elle était la reine de ma maison! C'est elle qui, semblable aux brillants anges gardiens, surveillait son petit frère dans son berceau; dès qu'elle entendait quelque part un gémissement, elle y courait; elle avait pleuré tous nos malheurs, et toutes nos larmes étaient tombées sur ses cheveux. Dix jours s'écoulèrent; — dix jours et dix nuits si longues, que la mort aurait eu le temps de retourner vers les astres d'où elle était venue. Dix autres jours, dix autres nuits s'écoulèrent encore; — l'espérance commençait à renaître.... Les hurlements plaintifs de ma femme pleurant ses enfants s'apaisèrent par degrés, et nous atteignîmes ainsi le trentième jour. Enfin, désormais sans mémoire et sans force, je me couchai et m'endormis à une heure avancée de la nuit. Pendant mon sommeil, enveloppées de légers nuages, je vis apparaître mes deux filles déjà mortes. Elles vinrent en se tenant toutes deux par la main; puis m'ayant salué et m'ayant souhaité le calme du tombeau, elles allèrent, silencieuses et les yeux brillants, rendre visite aux autres qui dormaient sous la tente. Elles marchaient sans bruit, lentement, elles inclinèrent leurs têtes sur le lit de leur mère, sur le berceau de l'enfant; ensuite, toutes deux posèrent leurs mains livides sur ma dernière fille! Je me réveille en criant, et maudissant mes enfants

déjà morts, j'appelle d'une voix farouche : « Hatfe! ma petite Hatfe ! » Elle vint, légère, sur le tapis, sans bruit, comme l'oiseau, et jeta ses petites mains autour de mon cou ; je fus convaincu qu'Hatfe vivait encore en entendant sur mon cœur les battements de son cœur. Mais le lendemain la foudre vint nous frapper : Ma fille !!! — Hélas ! à quoi bon s'étendre sur cette douleur !

Encore un enfant qui me fut enlevé par la mort! encore une de mes filles qui mourut entre mes bras. Au milieu de ses horribles convulsions et de ses souffrances meurtrières, elle criait : « Sauve-moi, mon père, sauve-moi ! » Et déjà ses lèvres étaient rouges comme une jeune rose qui s'épanouit. La mort de cette chère petite me brisa le cœur ; elle était belle comme un ange — après sa mort !

Qui donc vint pleurer avec moi sur mon nouveau malheur ? Les gardiens, qui s'empressèrent de m'arracher ce corps : les imprudents la frappèrent de leur croc de fer et ce croc tomba sur sa poitrine blanche, ferme, arrondie.... Ici même (puissent-ils ne pas mourir comme les miens), ici, sous mes yeux, ils la déchirèrent. C'est toi, Dieu du ciel, qui les en puniras. Je la saisis, et la portai moi-même au cimetière.

Les bras croisés sur la poitrine, sa mère resta trois jours sans mouvement dans un coin de la tente, jaune et immobile comme le bois. Le nourrisson devenait pâle et plaintif, car le lait de la mère commençait à tarir, et tous les jours on entendait des pleurs dans le berceau. Ce désert, — tu n'as pas d'enfants dans le tombeau ! ce désert te paraît peut-être tout autre qu'à moi, tout doré, tout brillant, tout joyeux ? Pour moi, c'est une plaine d'enfer! A travers cette plaine, à travers ces monceaux de sable j'ai vu traîner les cadavres noirs de mes enfants. Là-bas, contre cette colline, la mer vient se briser ; son bruit pour toi n'est qu'un mugissement, pour moi c'est un hurlement de douleur ; lorsque l'aquilon ne la fait pas bondir sur les rives, son bruit pour toi n'est qu'un murmure,

pour moi c'est un gémissement. Chaque jour quand venait l'heure du soir, j'entendais le chant du muezzin; comme si mes misères l'avaient touché de pitié, sa voix devint plus triste, en criant du haut de son piédestal de sable à un père infortuné la grandeur de Dieu. Oh! oui, sois loué, Allah ! Le bruit de l'incendie qui brûle les cités, le tremblement de terre qui renverse les villes, la peste qui m'enlève mes enfants et qui arrache les fils du sein de leur mère, voilà, ô Allah ! ô Akbar Allah ! voilà ce qui fait ta grandeur.

Tout ce qui avait visage d'homme commençait à s'éloigner de moi. Les toiles de ma tente, tissées de la main de mes filles, s'étaient noircies, fanées, déchirées; à peine fixées au sol, elles ressemblaient à des lambeaux de linceul. Cette tente était une image vivante de la peste. Et même, le croirez-vous, ces troupes de passereaux, qui d'ordinaire accouraient au crépuscule pour manger des miettes de pain et se baigner dans le sable, depuis la disparition successive de mes enfants, avaient cessé de se réunir ici. Est-ce la toile déchirée de ma tente qui les effrayait, est-ce mon visage affligé? Je ne sais, mais il ne venait plus un seul oiseau. Je m'en aperçus, et cela m'attrista.

Cinq jours après ma fille, ô mon Dieu! mon Dieu! le soir, la mer se mit à mugir, le soleil se cacha tristement, et sur le ciel assombri les nuages s'amoncelèrent. La nuit vint, nuit restée terrible dans mon souvenir, nuit sombre, éclairée seulement par la foudre et les éclairs. Aujourd'hui encore je sens, je vois et j'entends tout ce qui se passa cette nuit-là : j'entends la pluie furieuse qui vient hacher la tente; j'entends la tente elle-même qui se distend, qui soupire tout bas, qui se balance au-dessus de moi dans les ténèbres et s'illumine tout entière des lueurs de la foudre (1), semblable à je ne sais quel infernal tombeau de

(1) Voy. la préface.

flamme. Il me semblait distinguer, dans le tumulte de la tempête, ma famille enterrée poussant derrière la tente des gémissements sourds et terribles. Alors tout se tendit en moi, le regard, le cœur et l'oreille, et je me demandais comment mes enfants passeraient cette nuit dans la tombe.

Tout à coup (pourquoi cette mort est-elle ainsi entrée tout doucement et en traître sous les toiles de ma tente?) Les coups de tonnerre se succédaient sans interruption... Tout à coup, dans son berceau, l'enfant cria d'une voix sourde; ce cri devait avoir une expression terrible... car aussitôt sa mère et moi, tous deux ensemble nous nous précipitâmes vers le pauvre petit... Le gémissement de l'enfant était bien faible, mais il nous sembla à tous deux si fort, si déchirant, si plaintif, si profondément sorti des entrailles, si clair et si maudit, que nous courûmes tous deux comme frappés d'un coup de foudre, sans espérance et sans mémoire!

Notre douloureux pressentiment ne nous avait pas trompés! Il mourut — de la même maladie que les autres; il alla reposer parmi les cadavres de ses frères, mon plus cher enfant!... et mon dernier!... La mort cruelle me l'enleva sans pitié. Il ne reviendra plus, il ne grandira pas, jamais ma maison ne le verra! — il ne reviendra plus jamais! — oh! désespoir!

La nuit suivante arriva resplendissante d'étoiles. Nous étions, ma femme et moi, dans la tente; — devant nous, l'enfant était couché sur la table, inanimé, glacé par l'effroyable immobilité de la mort. Je sentis alors, en regardant son cadavre, que, s'il pouvait rester avec nous, même en cet état, pendant toute notre vie, — même inanimé, — mon désespoir diminuerait de moitié. Celui-là, — ce ne furent ni les gardiens ni moi qui le portâmes à la chapelle de Schech, où s'ouvrait pour nous la porte des cadavres : ce fut sa mère elle-même qui l'y porta.

Dans ma tente déserte je restai seul avec ma femme. Mais comprendras-tu ceci? — Au lieu de nous réunir, la

douleur, nous ayant déchiré la poitrine à tous deux, distilla dans nos cœurs des venins dont Dieu seul pourra les purifier. Notre tristesse ressemblait à de la haine, et elle s'était dressée noire et gigantesque entre nous deux. Nous étions donc là seuls et désunis. Nous ne nous disions pas un mot, — car, je le demande, quelles paroles pouvaient s'échanger dans cette tente déserte entre ma femme et moi? entre le père et la mère de ces enfants?... Le soleil se levait tout rouge durant ces chaleurs; chaque jour il se couchait dans cette partie du ciel où il brille maintenant comme une torche incendiaire. — Telle était la vie de ces parents sans enfants; — telle était chacune de nos journées; — un lourd silence remplissait notre tente. Parfois une souris passait dans un rayon de lune; d'ailleurs aucun autre bruit, aucun gémissement...

Nous atteignîmes ainsi le quarantième jour. Les médecins de la quarantaine arrivèrent et regardèrent profondément nos tristes visages. Je vis qu'ils étaient tous frappés d'étonnement. Ma tête s'était penchée vers la terre, mes cheveux avaient blanchi. Ma femme, à force d'insomnie et de chagrin, était devenue jaune comme l'ambre ou la cire; elle avait une couronne de cheveux gris, une sorte d'affreux incarnat couleur de brique, et les yeux pleins de cet éclair tremblant qui allume le regard, lorsque, au sortir de ténèbres épaisses, on aperçoit soudain la lumière du soleil. Le médecin nous fit frapper la poitrine dans l'endroit où la peste jette ses premières atteintes. — Je n'avais aucun mal. — Hommes! le croirez-vous? Moi qui avais embrassé tous mes cadavres l'un après l'autre, je sortais bien portant de cette quarantaine; ma femme qui n'en avait pas même touché la moitié, après s'être frappé la poitrine, pâlit, chancela en gémissant — et tomba morte. Je pris entre mes bras le corps de ma femme, je le portai dans la tente, et, ayant déposé mon fardeau, je tombai près d'elle sur la terre, comme un cadavre. Je me réveillai — pour une dernière quarantaine.

Un moment avant sa mort, ma femme m'avoua qu'elle avait voulu un souvenir du tombeau de son nourrisson, une pierre, une fleur ou un cheveu des boucles dorées qui ornaient sa tête ; et c'est ce souvenir de son dernier-né! regarde, — c'est cette image qu'il tenait dans ses mains, ce sont ces cheveux blonds, désormais sacrés pour moi, coupés dans le tombeau sur la tête de l'enfant — (la pauvre mère avait eu la force de déterrer, à minuit, son enfant, qui n'était pas encore tout à fait tombé en pourriture ; elle l'avait embrassé sur ses lèvres de corail, puis l'avait remis et enveloppé dans son linceul mortuaire) — ce sont ces souvenirs et ce baiser, dérobés à la terre jalouse de Schech, qui ont tué la pauvre mère et m'ont enlevé ma femme.

Le sable ouvrit encore une fois son sein, et j'y enterrai le cadavre de la mère avec celui des enfants. Puis je revins dans mon antre de toile, me cacher dans l'ombre, comme un monstre nocturne. Je ne vis plus le soleil sur la voûte céleste, les hommes ne me virent plus dans la plaine. Je devins semblable à un vieil enfant : — dans ma mémoire, plus un visage vivant ; rien que ces figures livides, horribles, que m'avait enlevées l'ange de la peste : pendant le jour, pendant la nuit elles étaient avec moi sous la tente ; je parlais avec elles ; j'imaginais des conversations où cette foule d'ombres s'entretenait avec moi ; et souvent, par un étrange hasard, ma voix imitait la voix de mes pauvres morts. Mes cauchemars n'étaient interrompus que par les hurlements des hyènes criant dans la nuit, là-bas, au-dessus des tombeaux... et j'écoutais en pâlissant ces mangeurs de cadavres pleurant sur mes cadavres.

Je devins enfin glacé, insensible, comme le serpent en hiver. Je voyais passer les jours et les semaines sans douleur, sans souvenir, sans délire. Je devins dur et froid comme la pierre. Un jour, — ah ! puisse Dieu me protéger ! je lève les yeux, quelqu'un promène dans ma tente un

regard silencieux : — hélas! ce n'était plus un visage d'homme; c'était la tête pensive de mon vieux dromadaire. Il me regarda, — et dans ce regard il y avait tant de compassion que je fondis en larmes et pleurai tout haut comme un enfant.

Je vécus ainsi pendant quarante jours. Enfin l'on vint me délivrer. Oh! que cette liberté est amère, et que cette heure du départ me semble triste! Je m'étais habitué à ma tente obscure. Je me sens accablé de tristesse, de douleur, d'horreur au moment d'arracher ces pieux et ces cordes. Hélas! il y a trois mois (Dieu puissant, ayez pitié d'un pauvre père!) je les plantais dans ce sable avec mes enfants. Aide-moi, toi du moins, aide-moi dans ce travail; — je suis seul maintenant! Peut-être le lugubre gémissement de ces toiles saura-t-il mieux que moi te conter mes douleurs : elles ont tout vu, elles savent tout! Ne sont-elles pas comme la vivante image de mon martyre? Regarde-les, touche-les. N'aie pas peur de la peste, ne crains pas la mort, qui de sa main livide... Non, mon enfant, car toi, tu n'es pas mon fils; mais plutôt — fuis. Je sais que ces toiles doivent paraître terribles à des étrangers. Mourir de la peste! oh! c'est une mort affreuse! On commence par ne plus reconnaître ses propres frères, ensuite le feu vous brûle, la poitrine s'allume... J'ai vu mourir ainsi huit des miens! Assistant chaque jour à ces morts successives, je suis resté ici trois longs mois tout entiers. Maintenant — j'ai neuf chameaux prêts à partir; regarde, et huit selles sont vides... Il ne me reste plus rien, — que Dieu seul... Voilà mon cimetière, et voici mon chemin.

Au sommet du Liban, 1837.

EN SUISSE.

NOTICE.

Ce poème fut inspiré à Slowacki par quelques jours de calme et de bonheur, éclair fugitif qui traversa trop rapidement sa vie d'exilé. — En novembre 1833, le poète avait fait connaissance à Genève de la famille polonaise W... « La fille aînée, Marie, sans être jolie, disait-il « dans ses premières lettres, m'a fait un grand plaisir, « car elle est musicienne et élève de Field. » — Au mois d'août 1834, madame W... proposa à Slowacki d'accompagner toute la famille dans un voyage qu'elle comptait faire à travers la Suisse.

« Je ne pus résister à la tentation, écrit-il au retour. « Ayant donc pris mon sac sur mes épaules, je m'em- « barquai le 30 du mois passé sur le bateau à vapeur, et « je traversai ainsi notre lac bleu. Jamais de ma vie je « n'avais encore vu rien de si beau, que les paysages qui « pendant vingt jours ont passé devant mes yeux... Que « de fois j'aurais voulu, bonne mère, te tenir par la main, « quand je me penchais au-dessus des abîmes ! »

Après avoir dit adieu aux Pâquis, à Coppet, ancienne résidence de madame de Staël, il salue Lausanne, Vevay et de l'autre côté les rochers de Meillerie, « d'où l'amant « de la *Nouvelle Héloïse* a écrit ses plus belles lettres, »

et le château de Chillon; — enfin on débarque à Villeneuve. — Là une voiture de louage prend nos voyageurs et les conduit à Bex, dont ils visitent les mines de sel. Le troisième jour de leur voyage, ils se dirigent vers le couvent du mont Saint-Bernard, — dont Slowacki donne dans ses lettres une description saisissante. Deux jours plus tard, ils faisaient l'ascension du Ghemi, montagne escarpée et abrupte d'un côté, mais de l'autre présentant un véritable paradis terrestre : arbres, fleurs, cascades argentées et chalets ravissants. Puis nouveau voyage sur l'eau; cette fois c'est le lac de Thoune-Brienz qui les conduit à la cascade de Giesbach : tous ces paysages rappellent au voyageur certaines contrées de son propre pays. — Là les dames se séparent de la caravane et se rendent à Lucerne; les jeunes gens visitent Lauterbrun et la cascade de Staubach; ils aperçoivent dans le lointain la Jungfrau, « se dressant comme un géant blanc. » Ils traversent la vallée enchanteresse de Gründelwald, gravissent le Faulhorn, le Rhigi, descendent dans les vallées d'Oberhassli, de Rosenlauen, de Grimsel, puis par *le lac des Quatre Cantons,* le plus beau des lacs suisses, ils reviennent à Lucerne, où les dames les attendent depuis huit jours. — Enfin, tous ensemble, ils visitent la chapelle de Guillaume Tell, et le rocher sur lequel s'élança le héros suisse, après avoir repoussé Gessler au milieu du lac; puis ils revinrent à Genève, en passant par Berne.

Le récit que Slowacki fait de ce voyage dans ses lettres à sa mère est des plus poétiques que l'on puisse imaginer; mais on n'y trouve pas tout ce que nous rencontrons dans le poème qui nous occupe : il n'y a là que le cadre de cette idylle amoureuse, l'amour en est absent. C'est qu'en effet le sentiment qui devait immortaliser cette excursion de quelques jours ne naquit que plus

tard dans le cœur du poète. L'année suivante (1835) en Février, il écrivait encore : « Mademoiselle Marie a un « grand charme, un bon cœur, mais elle n'est pas jolie. » Cependant, au mois de mars, il lui écrivait dans son album des vers où il rappelait avec mélancolie leur voyage commun, et pressentait la séparation prochaine. Au mois de mai, la famille W... venait loger dans le même hôtel que Slowacki, chez madame Patteg. — Des relations plus intimes, des promenades, des amusements en famille, et par-dessus tout la musique de Field, tout cela attacha Slowacki à son ancienne compagne de route, et ce « rajeu-« nissement de son âme, » c'est son expression, il le reporta à ce voyage dans les montagnes ; puis, lorsque la famille W... eut quitté Genève pour retourner en Pologne, il se retrouva complétement seul, et composa cette idylle amoureuse et désespérée, où l'on retrouve, à moitié cachées sous le voile de la poésie, ses impressions de deux années tout entières.

Quant à l'ouvrage lui-même, je citerai textuellement l'appréciation de M. Malecki, auquel j'ai emprunté, en les abrégeant, les détails qui précèdent : « La vérité et « l'invention, la réalité et la poésie, l'amour de l'homme « et le génie de l'artiste se sont réunis ici pour produire « une création, dans laquelle on ne sait qu'admirer le « plus, l'idéalisme de la composition, ou le réalisme et la « liberté naïve avec laquelle est décrit le plus petit détail. « Chaque trait semble emprunté à la nature ; et cependant « l'ensemble du tableau a quelque chose de surnaturel. Je « ne connais dans aucune littérature un ouvrage où « l'amour soit traité avec un tel platonisme, et en même « temps d'une manière si plastique. »

Ajoutons enfin l'opinion de Sigismond Krasinski :

« C'est si merveilleusement pastoral et tragique tout

« ensemble, si abstrait et en même temps si réel, que je ne
« connais rien de pareil dans aucune langue sur *l'amour*
« *rêvé*. Il y a dans tout cela tant de transparences, de reflets
« lumineux, de bulles de lumière, de guirlandes de cerises
« fraîches sur des têtes de colombes aux ailes de neige,
« de tels sourires de la nature suisse, de tels mouvements
« d'amour des montagnes et des pics de glaces se pen-
« chant vers un cœur aimant et heureux, qu'en lisant ce
« poème, je me suis écrié cent fois dans mon âme : « Le
« diable l'emporte ! Qui osera écrire des vers après lui ?
« Il faut être bien effronté pour prendre la plume après
« avoir lu des vers de Slowacki... »

EN SUISSE (1)

I

Depuis qu'elle a fui comme un songe doré, je me dessèche de douleur, je me consume de regrets. Et je ne sais pourquoi mon âme ne s'élance pas de ses cendres pour la suivre chez les anges : pourquoi elle ne s'envole pas au-delà des portes du ciel vers cette élue et vers cette amante (2).

II

Dans les montagnes de Suisse il est une cascade, d'où l'Aar se précipite en nappes azurées : je veux la regarder encore, laisse-moi tourner la tête. Vois-tu cet arc-en-ciel dans ce ravin, sur cet orage menaçant? Il se suspend tout entier aux brouillards argentés; rien ne l'efface, rien ne le trouble : parfois seulement quelque blanc agneau passe au travers pour aller brouter dans les vallées la rose et la coudraie fleurie, ou bien c'est quelque colombe altérée, qui, comme pour montrer son éclatant plumage, passe et brille rapide à travers l'arc-en-ciel.

C'est là que je l'aperçus ! Aussitôt saisi d'amour, je me

(1) Comparez, dans Lamartine, l'amour de Laurence et de *Jocelyn* dans leur retraite.

(2) Cette strophe rappelle le début d'une des *canzone* de Dante, dans la *Vie nouvelle*, après la mort de Béatrice.

mis à croire, et je crois encore qu'elle était née de l'arc-en-ciel et de l'écume du torrent : tant elle resplendissait de rayons de soleil! tant elle était remplie de la lumière des anges, tant elle était transparente avec sa prunelle d'azur! Quand mes yeux passèrent de ses pieds à sa chevelure, mes yeux se prirent d'amour pour elle; et cet instinct qui force d'aimer fut suivi par le cœur, et après le cœur par l'âme. Notre roman se noua si vite que je voulais m'élancer vers elle par-dessus la cascade, car je me disais avec crainte : ce n'est peut-être qu'un vain fantôme, avant que mon âme puisse se réveiller et pousser un cri d'amour, elle va rentrer dans l'abîme, dans l'arc-en-ciel, dans la cascade; elle va s'y noyer, s'éteindre, disparaître.... J'étais comme un homme qui tremble dans un songe, car j'aimais déjà, car déjà elle était mienne. C'est ainsi que je la rencontrai seule une première fois sous la porte étincelante de l'arc aux mille couleurs.... Le souffle de l'amour m'enveloppa de son haleine charmante. Je me présentai devant elle et je baissai les yeux.

III

Je la suivis à travers montagnes et vallées, et nous allâmes ensemble au bas de cette avalanche où la neige accourt jusqu'aux pieds de l'homme, la croupe recourbée comme un dauphin géant : la vapeur s'échappe de ses naseaux argentés, et le Rhône s'enfuit de sa gorge azurée. Je me rappelle un instant délicieux.... C'était par une chaude matinée, en murmurant ensemble, nous fîmes lever deux chevrettes : ces gracieuses créatures, comme si elles comprenaient le bonheur des hommes, s'approchèrent de nous; et dorées, immobiles, elles noyèrent les éclairs de leurs yeux dans les prunelles azurées de ma bien-aimée : longtemps elles la regardèrent ainsi, immobiles toutes deux, mettant l'une sur l'autre leurs têtes rayonnantes,

Je lui dis : « elles sont amoureuses de vous ! » Je dis, et, en récompense, de ses lèvres modestement fermées son premier sourire arriva jusqu'à moi ; il arriva bien vite, il revint aussi bien vite à son nid de perles et de roses ; puis, voyant que je ne baissais pas les yeux, il ne fit qu'une rose de tout son blanc visage. Croyez-moi, le cœur est moins ravi de l'incarnat de la fleur qui vient de s'épanouir, l'œil est moins enchanté en voyant la vierge de neige du sommet des Alpes, lorsque le soleil dore ses joues, qu'à la vue de cet incarnat sans honte et sans remords qui naît d'un sourire sur un beau visage.

IV

Dès lors nous fûmes heureux et seuls, voguant sur les nappes d'azur des lacs de la Suisse (1)... Je ne sais s'il y avait une barque au-dessous de nous ; je commençais à vivre avec les esprits, à marcher sur les eaux, à voler dans le ciel. C'est elle qui me conduisait ainsi partout ! Ah ! elle était semblable aux cygnes argentés, elle était la reine du lac azuré ; elle nageait et volait à la fois : la barque voguait derrière elle, derrière la barque un sillon de lumière traçait comme une traînée de saphir, derrière cette lumière des troupes joyeuses de petits poissons, bondissant hors de l'eau, se jetaient jusque sur elle... et nous voguions suivis de ce cortége, souriants dans ces régions d'azur. Elle était comme les nymphes des eaux : elle avait des chars attelés de dauphins et de colombes ; elle avait des palais de cristal au fond des ondes, des couronnes d'étoiles pendant la nuit sombre.... et elle aurait pu faire de moi tout ce qu'elle eût voulu.

(1) Voy. le *Lac* de Lamartine et le commencement de l'*Aube* dans Krasinski.

V

Un jour je pensai qu'elle n'était pas un ange du ciel, je le pensai une longue demi-heure tout entière; je me confessai plus tard de cette faute. Ecoutez! C'était devant l'église de Guillaume Tell; elle sauta la première sur le bord, la folle!... puis me dit tout haut qu'elle m'aimait, et me renvoya sur le lac, en repoussant la barque de sa blanche poitrine.... Alors, oh! je ne sais ce qui se passa en moi! Étaient-ce les anges qui m'emportaient au ciel, les vagues tonnantes du lac qui m'engloutissaient, les sourires qui me déchiraient la poitrine, mon cœur qui se fondait comme la glace réchauffée, ou bien mon âme qui prenait des ailes d'ange, ou qui devenait le sanctuaire d'un bel ange doré? Etait-elle pleine de sourires ou de tendres regrets? Je ne sais: mais tous les sentiments dans leur vol impétueux s'abattirent sur mon cœur, comme une nuée de colombes, pour y boire mes larmes, y laver leurs blanches plumes, et ensuite, purifiés, se répandre dans le ciel.... Alors elle rappela à soi et la barque et moi-même : la barque l'entendit, l'aperçut, et accourut toute seule jusqu'à elle du milieu de l'azur.

VI

Sous une muraille de rochers, sous une guirlande de verdure, la chapelle de Tell s'élève, pleine de silence et de couleurs brillantes. Le seuil est au-dessus des flots, où pour la première fois nos bouches avouèrent que nos cœurs s'aimaient depuis longtemps; au pied des marches il y a des taches sur l'eau, c'est l'ombre des sapins qui se balancent dans le ciel, c'est l'ombre des rochers : c'est là qu'en nous parlant nous tenions les yeux fixés sur l'onde. Au

pied de ces marches, le flot est si folâtre et si mobile, qu'il prenait en lui nos deux images, et les rapprochait en joignant leurs mains, bien que nous ne fussions joints que par les paroles. Il était si plein de mouvement et de rayons, que, nous entourant d'un cercle de lumière, il semblait mêler un ange avec un autre ange. Quand j'y pense je sens une grande douleur. O flot! flot infidèle — et pourtant si fidèle!

VII

Une fois cet ange me conduisit à travers les plaines riantes dans une grotte de glace. Là une lumière d'albâtre la revêtit de blancheur, la gelée qui se répandait sur le front de ma reine brillante couvrit de perles toutes ses roses des champs; de la voûte coulèrent de grandes larmes, et dans ces larmes des sylphes d'un éclat merveilleux tombèrent en pluie sur ma blanche et timide amie. Entendant les murs qui pleuraient de plus en plus fort, elle se couvrit tout entière de son voile, et, plus jalouse, déroba tous ses charmes aux regards curieux; elle croisa même ses mains sur l'albâtre de sa gorge, visible bien que voilée, et resta ainsi immobile, tandis qu'autour d'elle se jouaient les couleurs aux mille teintes diverses, et moi je me mis à lui faire ma prière : « *Ave, Maria*! »

Telle la blanche rose, lorsqu'elle s'épanouit, laisse voir une teinte rosée sur son sein découvert, de même un vif incarnat parut sur le visage de ma sainte. Toute pensive, elle détourna la tête, appuyant son doigt sur les murs de cristal, comme une vierge qui trace le nom du bien-aimé, ou qui rêve quelques doux songes bleus : enfin elle me dit en se tournant vers moi : « J'irai peut-être en enfer, en punition de mon amour; un jour peut-être, conduite dans les glaces éternelles, j'y serai engloutie comme cette bulle d'air et de lumière... » Mais la Vérité disait : « Si elle

se plaint — cette lumière créée d'un rayon de soleil, que la glace enchaîne et tue, on peut la délivrer par un soupir. .... *Ave, Maria*! »

VIII

Nous irons tous les deux sur les pics couronnés de neige, nous irons tous les deux au-dessus des bois de sapins, nous irons tous les deux là où tintent les sonnettes des troupeaux, là où se revêt des sept couleurs la *Jungfrau* qui voit à ses pieds le soleil doré, là où le cerf rapide vole à travers le brouillard, où les aigles jettent sur les nuages qui passent l'ombre de leurs ailes détendues par la douleur. Oui! ma bien-aimée, nous y irons ensemble!

Si nous ne revenons pas de cette haute montagne, les hommes croiront que les anges nous ont enlevés et emportés quelque part dans l'azur céleste; que nous nous sommes attachés à ces chaînes d'étoiles, et envolés avec la foule des pléiades. Seul le torrent coulera derrière nous avec un bruit sourd, et répandra comme des larmes sa cascade brillante.

IX

Ah! les plus heureux de la terre ne connaissent pas le sanctuaire où les anges donnent des ailes aux bras de l'homme, où ils se tiennent assis rêveurs, semblables à des cygnes. — Ah! les plus curieux du monde ne devineront pas dans quel chalet je vivais avec ma bien-aimée; combien de roses brillaient à notre fenêtre, combien de cerisiers croissaient tout alentour, combien de rossignols se perchaient sur les cerisiers; combien, à chaque nuit pâle et brillante, on entendait de ces rossignols se plaignant et pleurant avec la cascade, combien de troupeaux nous

envoyions tinter dans les prairies.... Ah! tout cela — même les somnambules ne pourront le découvrir, ni le faire comprendre, ni l'exprimer dans la langue des hommes.... La prairie, le chalet, les cerisiers, étaient dans un ravin, mais un ravin tel qu'un ange gardien étendait ses blanches ailes d'un rocher à l'autre, et couvrait ainsi tout ce ravin sauvage, le chalet, les rosiers, nous et les rossignols.

X

L'air était trop embaumé de parfums de cyprès, les roses trop rougissantes de poupre; l'amour voulait nous prendre par trahison. — C'était un matin, — il m'en souvient, — sous la cascade, — nous étions tous les deux, sans peur, — seuls, lisant avec des larmes un livre plein de larmes. Alors je ne sais quel esprit me dit tout bas de lever le regard du livre sur elle. — Elle était comme un ange qui pense et qui écoute. — Soudain — l'incarnat de la tristesse couvrit son visage d'un nuage si transparent que je ne sais plus comment tout se passa, mais je l'embrassai sur ses lèvres rosées, et je la sentis là, dans mes bras, blanche, le cœur palpitant, les yeux étincelants. En ce moment — dans les flocons de la cascade brillante quelque chose s'agita et nous trompa, le vent jeta sur nous tout un enfer humide, et fit sortir des fleurs des brouillards de rosée. — Dès lors nous ne fûmes plus seuls.

XI

Dès lors elle fut pour moi plus avare de sourires, plus triste, plus silencieuse, plus blanche et plus pâle. Elle se plongeait dans des ténèbres de plus en plus profondes; tantôt elle effeuillait des roses sur le bord des ruisseaux; tantôt près de la harpe toujours tendue de la cascade, elle

écoutai debout comme ceux qui sont tristes, le visage baissé; tantôt encore, seule à l'écart, elle mettait ses mains sur sa gorge blanche, comme quelqu'un qui a peur ou qui se défend. D'autres fois, semblable à la colombe qui boit dans le ruisseau, elle faisait voltiger dans le ciel son regard étincelant; déjà elle errait à pas lents, avec langueur, elle avait perdu la légèreté de l'hirondelle, et elle était devenue toute rêveuse — par innocence.

XII

En la voyant ainsi je voulus me défendre, et je dis : « Amie, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, tu dois « tout me pardonner; le lis est le seul coupable. Hier « dans cette source qui murmure sur la plaine brillante, « tu lavais ton visage et ton cou; et derrière toi, à quel- « que distance, debout comme une servante qui attend, « une fleur de lis tout étincelante, vêtue de blanc, atten- « dait que tu sortisses du bain. En vous voyant toutes « deux si égales en blancheur, je croyais rêver aux anges « dans un songe; je me mis à trembler, je tremblai tout « entier, et je ne remuai qu'une feuille; cette feuille en re- « mua d'autres, un bruit se fit, — tu sortis du ruisseau, et « tu te sauvas si vite dans ton effroi que ton sein heurta « la fleur : la tige du lis se brisa, et la fleur tomba « brisée par ta poitrine. Alors je me dis tout bas en pâlis- « sant : « que cette fleur est fragile, et que tu es légère! « Eh bien, aujourd'hui, sous la cascade, — ce n'est pas « moi, — mais le lis, qui a été le coupable. »

XIII

Elle rougit et exhala ses parfums comme l'encens ou la myrrhe; et l'on voyait qu'elle ne se sentait pas rougir. Plus

profonds devinrent les saphirs de ses yeux; plus rapide la vague de blancheur qui tremblait sur son sein; ses tempes enflammées d'un feu étrange faisaient faner ses bluets avant le temps. Elle était de celles qui se plaignent à leur mère, et elle se plaignait à la foule silencieuse des étoiles, quand le croissant de la lune va chercher le sommeil, quand les fleurs parlent amoureusement à l'oreille de l'homme, qui, rêveur, écoute ses propres pensées.

XIV

Est-ce que maintenant quelque part, ô ma bien-aimée, tu parles aux anges de Dieu avec désespoir et les larmes aux yeux? Es-tu comme ceux qui parlent en se plaignant — et qui pleurent? Leur dis-tu que la tempête grondait rougie par les éclats de la foudre, que la grotte était sombre et lugubre, qu'elle avait pour rideau le cristal des cascades; que l'effroi et le mystère remplissaient les ténèbres, qu'on y respirait l'oubli de la punition divine, qu'on y entendait la plainte des vierges des eaux, plainte triste, souterraine; que le jour voilé nous laissa seuls et retrouva nos visages en feu l'un près de l'autre, et qu'ainsi nous réveillèrent les gazouillements des oiseaux? Leur parles-tu de ces choses comme pour te plaindre? Oh! ne parle pas ainsi aux anges, fille du ciel! Car chacune de tes larmes brillantes enflammera le cœur d'un de ces séraphins; car moi, ah! si j'étais aussi un ange au front rayonnant sur l'azur, si j'avais pour demeure l'Infini tout entier, si je pouvais gouverner tous les astres, je ne voudrais pas de l'éclat des étoiles du ciel, je quitterais l'azur, je m'envolerais, et j'irais trouver une amante comme toi — sur la terre.

XV

De la grotte ma belle amie n'osa pas sortir seule. C'était le soleil peut-être qui l'effrayait dans l'azur du ciel ; elle craignait qu'il fût trop rayonnant, ou trop large, ou bien qu'il ne fût plus qu'une tache noire. Mais dans le ciel brillait l'arc aux sept couleurs, suspendu à un nuage qui s'était diminué de larmes abondantes. Elle sortit — et tout d'abord elle s'étonna de voir les roses aussi colorées que la veille. Elle en cueillit une et leva la tête, et s'étonna de cet arc matinal, de la transparence limpide des cieux azurés, du disque de la lune qui se fondait dans l'azur. On aurait dit qu'elle sentait une vie nouvelle, à la voir écouter quelque chose dans le silence, à la voir courir; enfin quelque part dans le cristal du lac elle aperçut sur son visage une blancheur plus transparente, le corail de ses lèvres plus vif, une pâleur plus grande, un sourire plein de mélancolie et de regret. Alors elle se cacha tout entière dans sa chevelure et ne leva plus les yeux sur moi.

XVI

Il est un moment avant que la lune se montre, où tous les rossignols se taisent, où toutes les feuilles restent suspendues sans frémir, où les sources respirent plus doucement au milieu du gazon; comme si cet astre devait apporter quelque ordre et confier quelque secret mystérieux au monde, à chaque rossignol, à la fleur, à la moindre feuille.

Il est un moment où avec sa lueur argentée sort du ciel l'anneau pâle de Diane ; alors tous les rossignols se répandent en cris mélancoliques, toutes les feuilles résonnent sur les arbres, toutes les sources font entendre un gémissement limpide.

A ce moment, deux cœurs s'attendrissent; s'ils ont quelque chose à se pardonner, — ils se le pardonnent, quelque chose à oublier, ils l'oublient.

C'était à ce moment qu'avec mon humble reine, nous étions assis sur notre seuil champêtre, et que nous causions des choses célestes.

XVII

On aurait dit une alouette chantant au sommet du ciel, quand du haut des montagnes on entendait tinter la cloche du solitaire. Ma bien-aimée me dit un jour : « Allons à la « cellule du vieillard : il nous absoudra peut-être, il nous « rendra notre joie, nous joindra les mains, et nous dira : « aimez-vous. » Ce disant, elle courut à la chaumière de sapin, en ferma toutes les persiennes, afin de n'être pas aperçue — des fleurs; puis s'étant vêtue comme les filles des montagnes, elle accourut à moi. — Je me sentis chanceler!... Jamais ses yeux n'avaient été si beaux, jamais ses lèvres n'avaient été si fraîches. Elle avait mis sur sa tête un papillon noir, qui préservait du hâle l'albâtre de son teint, et qui, à moitié illuminé par le soleil, jetait sur son front de grandes ailes d'ombre : cachées sous ce papillon, les roses à demi fermées, encore humides de rosée, jetaient des regards curieux de dessous la mousseline noire; voyant que j'en voulais toujours au côté du cœur, le papillon malin s'assit et se pencha. Je crus que j'allais lui briser cette aile. Il s'assit et se pencha sur le bras gauche. — Qui croirait aux pressentiments de malheur, quand l'imagination tout entière est orgueilleuse de joie! Lorsque d'en haut je regardai notre vallée, le chalet parut à mes regards semblable à un cercueil. Petit, tranquille, notre jardin de cerisiers, quand je regardais d'en haut, était lugubre comme un cimetière. Les colombes inquiètes de nous, les troupeaux rêvant à nous dans les prairies; la terre plus triste,

les eaux plus azurées, les volets fermés par le clou de la mort : tout m'attristait déjà et m'effrayait comme si nous n'avions jamais dû revenir. Je la suivis sombre et tremblant dans la montagne... Les lacs noirs, les rochers, les neiges, les nuages, les guirlandes d'aigles sur la glace azurée, le soleil couchant rouge comme le sang, la maison du solitaire couverte de neige, les deux énormes chiens de garde, la croix de la cellule où se perchaient les bouvreuils, la cellule elle-même, le vieux solitaire, les livres dans la poussière, aujourd'hui tout cela ne ressemble plus qu'à un rêve... Je me souviens seulement qu'un rayon du crépuscule tombait sur le visage du Christ, lorsqu'à son doigt froid comme la glace je glissai l'anneau. . . . .
. . . .

XVIII

Bosquets, vallons, plaines et ruisseaux! oh! dans votre deuil ne me la réclamez pas. Il y a des larmes qui pour toujours enchaînent la parole. Lorsque je parle, je tombe dans la rêverie : je vois son brillant regard azuré qui se prend de pitié pour moi; je vois cette bouche qui veut m'embrasser, je tremble, — et la flamme s'empare encore de moi. Je ne sais où fuir, où cacher mes yeux, où dérober mes larmes, où trouver la solitude. Tantôt, je m'arrête tout pâle et je retrace les traits de son visage; — ou bien j'écris son nom sur le sable humide. Tantôt j'erre au milieu des rosiers et des cyprès; j'ai perdu mon trésor, je ne me possède plus moi-même, et je m'assieds en pleurs où les urnes sont assises sur les tombeaux : peut-être les tombeaux me parleront-ils d'elle!

XIX

Il est sous mes fenêtres une fontaine qui sans cesse gémit d'un murmure plein de larmes; il est un arbre où vivent les rossignols en foule harmonieuse; une vitre de verre où dans la nuit pâle la lune vient se mirer et dorer mon front d'un éclat triste et trompeur. C'est ainsi que me réveillent, lorsque je me suis endormi dans les larmes, cet arbre, cette lune et cette fontaine. Alors je me lève tout pâle, j'entr'ouvre la fenêtre et j'écoute tout ce qui pleure dans la vallée. Les rossignols gémissent et la fontaine coule; tous ces bruits me parlent d'elle : — je leur ouvre mon cœur, et dans mon désespoir je demande à Dieu la mort la plus prompte ; et je me consume, je me flétris, — mais, hélas ! je ne meurs pas.... Et tous les jours les fontaines me réveillent en pleurant.

XX

Lorsque ma pensée s'enfonce dans le passé, je ne sais plus comment me la représenter ! Telle qu'elle était lorsqu'elle vint m'embrasser dans mon sommeil, comme une colombe aux ailes déployées? telle qu'elle était lorsqu'elle se sauva pleine d'effroi ? ou lorsque, fixant avec moi ses prunelles azurées sur la page du livre, elle suivait chacun de mes regards ? ou bien lorsque, entourée de sa cour de villageoises, elle marchait comme une reine de légende ? ou bien lorsqu'elle s'endormit doucement sous le hêtre ? ou bien encore lorsqu'elle me poursuivait, ou qu'elle se cachait, argentée la nuit par la lueur de la lune, — et, le soir, — rougie par les neiges roses des Alpes ?

XXI

Quand les premières étoiles paraîtront dans le ciel, j'irai à elles, au-delà des bornes des sombres rochers; je regarderai les cygnes qui volent dans le ciel, et là où ils s'envoleront je m'envolerai aussi; car ici, — là-bas, — au-delà des mers, — et partout où j'envoie devant moi ma triste pensée, je vois partout le deuil, partout l'uniformité; oh oui! partout je souffre, — et partout je souffrirai, je le sais. Aussi maintenant je ne pense plus qu'à choisir un endroit propice à la tristesse ; où aucun souffle ne heurtera de son aile aérienne mon cœur sanglant et déchiré; un endroit où la lumière de la lune, glissant le long des flots.... viendra jusqu'à mes pieds, fera entendre un mystérieux murmure, et secrètement bouleversera tellement mon âme, qu'elle soupirera, — s'ébranlera et sortira de moi.

Genève, 1835.

VENCESLAS

NOTICE.

Ce poème, composé à Sorrente en 1836, a été beaucoup plus critiqué que les précédents. Ce n'est pas que l'on en contestât la valeur artistique, qu'on se refusât à y admirer la beauté de la forme, la magie du style, la force du coloris, l'intérêt même du sujet, l'art des contrastes et l'expression achevée des détails : à cet égard, l'œuvre qu'on va lire est, d'après M. Malecki, l'égale des meilleures de Byron. — Ce qu'on lui a reproché, c'est d'avoir mis en scène une famille très-connue en Pologne par les fautes et les crimes de quelques-uns de ses membres, mais aussi par les services et les vertus de quelques autres, qui ont consacré leur vie à une expiation, impossible peut-être, mais dont la tentative est au moins digne d'éloges. — On l'a accusé d'indiscrétion, de scandale ; son œuvre, a-t-on dit, est plutôt un pamphlet qu'un poème. — Nous ne nous exposerons pas au même reproche en désignant par leurs noms véritables les personnages de cette histoire. Cette réserve permettra au lecteur français d'apprécier à sa juste valeur une œuvre littéraire, où il n'y aura pour lui aucune tendance personnelle, et le jugement qu'il en portera, n'étant pas influencé par des considérations d'un autre

ordre, sera sans doute plus favorable à ce poème, pour lequel d'ailleurs, comme le prouve l'avertissement qui suit, l'auteur lui-même plaidait les circonstances atténuantes.

W. G.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Il y a des sujets que la plume d'un poète ne devrait jamais toucher. Telle est, à coup sûr, la mort de ce Venceslas, qu'Antoni Malczewski nous a dépeint avec de si merveilleuses couleurs dans son poème de *Marie* (1). Pourtant je ne sais quel entraînement, auquel je voudrais donner le nom d'inspiration, m'a forcé à écrire le poème qu'on va lire. Sans m'écarter des traditions réelles, j'ai tâché d'idéaliser autant que possible une histoire remplie d'horreur et de ténèbres. Peut-être quelques strophes de la confession de Venceslas mériteront-elles l'indulgence du lecteur pour le reste du poème (surtout pour la composition), que je ne me sens plus le courage de refaire ni de retoucher. Les deux poèmes qui précèdent empêcheront peut-être aussi le public de se montrer trop rigoureusement juste pour le poète.

(1) Le poème intitulé *Marie* est un des plus beaux de la littérature polonaise au dix-neuvième siècle. Il a été déjà traduit et publié en français par Clémence Robert et Boyer Nioche, et plus récemment par S. Manget. C'est le récit de la vengeance d'un grand seigneur polonais qui, irrité de voir son fils se mésallier en épousant la fille d'un simple gentilhomme, fit noyer sa belle-fille dans un étang. Le fait est historique ; les noms seuls sont changés. Le fils du grand seigneur (là finit le poème de Malczewski et commence celui de Slowacki) vengea sa femme à son tour, et, blessé au cœur, oublia, en même temps que ses devoirs de fils, ses devoirs de citoyen : il s'allia avec les Russes et prit part au complot de Targowica, qui donna définitivement la Pologne à la Russie.

VENCESLAS

I

Salut, terre des steppes, terre unie et silencieuse, où la fleur ne s'épanouit et ne se dessèche que pour Dieu seul: ici deux tertres funéraires se dessinant sur l'azur du ciel se regardent l'un l'autre à travers l'étendue; ici les cadavres amis interrompent leur sommeil et emploient l'intermédiaire des aigles pour converser ensemble. Lorsque, au contraire, l'amitié ne rapproche pas les morts dans leur tombeau, la croix regarde la croix d'un air de défi, et ces deux arbres de mort se menacent d'une vengeance posthume à travers les steppes. — Les menaces des croix et les messages des aigles volent à travers les vallées de buissons ensanglantés; et l'on sent dans l'air comme une pensée de lutte, malgré l'éclat du soleil et le calme de la terre. En vain cessent les guerres et les passes d'armes, la terre des tombeaux ne s'endort pas si vite; elle entend dans son cœur un cri de liberté, quand un aigle s'élève du sommet d'un tertre funéraire, quand un sourd frémissement agite l'atmosphère, quand les chaînes de volubilis murmurent tristement. Si c'est un *sumak* (1) doré qui fend l'espace, elle croit que c'est le blanc coursier de Pulawski (2); si c'est une faux qui heurte une pierre, elle pense que

(1) Voyez dans Zmija, Ier vol.

(2) Casimir Pulawski, le confédéré de Bar, mort à Savannah, en combattant pour l'indépendance des États-Unis.

c'est *Sawa* (1) qui s'approche avec mille chevaux ! — Hélas! tous ces vaillants ne sont plus! Terre des tombeaux, ne rêve plus à eux! — dors tranquille!

II

Connais-tu les Rusalki, filles de l'arc-en-ciel? connais-tu la *duma* prophétique de Wernyhora? Sais-tu ce qui se passera dans le ravin de Janczarycha, où maintenant le pigeon et le cerf timide, l'œil baigné d'une larme transparente, se contemplent dans un cours d'eau éclairé par la lune? Sais-tu que tous ces rêves seront réalisés en une heure de vie guerrière? Que tu vengeras ton fils, ton père, ta mère, ton frère, à la lueur de l'éclair qui jaillit de ton sabre? Fasse seulement le Christ que, même dans le sang, le cœur du guerrier reste pur comme le lis, et que le remords n'ait pas souillé son âme, se débattant comme un oiseau pris au piége; fasse le ciel que chacun de nous se dresse fièrement comme un archange, et veille, le glaive en main, aux portes de la patrie. Alors, pour triompher de pareils archanges, il faudrait que l'ennemi fût armé de la foudre; — le plomb serait impuissant.

III

Si tu passes jamais par là, sur un libre coursier des steppes, évite ce château et ces ravins; ne te laisse pas attirer par cette inscription gravée sur le front du manoir et qui reluit au soleil : ce marbre porte un odieux mensonge, écrit en lettres d'or et visible de loin. Fuis dans la steppe à travers les buissons ondulants; défie-toi des inscriptions mensongères, ne regarde pas dans ces vastes

(1) Cosaque polonais, l'un des plus célèbres confédérés de Bar. Voyez, 4e vol., le poème intitulé *Beniowski*.

salles, car ton courage y serait suffoqué par une atmosphère pire que celle des tombeaux, par l'atmosphère de la trahison! Plutôt cent fois, plutôt la peste, qui ne tue que le corps! — En vain ce palais est d'une éclatante blancheur, en vain derrière lui on aperçoit de vieux tilleuls, de blanches églises rustiques, des lacs azurés; en vain des cygnes dorment sur ces lacs, en vain des roses se baignent dans les feux de l'aurore; en vain des rossignols habitent ces peupliers qui montent dans l'azur du milieu des épis : — ne te laisse pas tromper par cette traîtresse nature, ce château est habité, ce château cache des hommes!

IV

Depuis les temps fameux des antiques Pélopides, depuis l'extinction de la race d'Atrée, jamais il n'y eut tant de sang sur les pierres d'un édifice; jamais tant de souillures dans des consciences d'homme, jamais de famille si maudite, ni de cendres si noires dans aucun tombeau! Il faudrait dire en commençant : « Au nom du Père et du Fils! » Qui écoutera jusqu'au bout cet horrible récit?

V

Le château regorge d'hôtes magnifiquement traités, et pourtant le châtelain ne se montre jamais dans les salles. Autrefois on le voyait au milieu des convives, comme un cadavre au milieu des vivants, comme un spectre assis à la table du festin. Un frisson glacial parcourait tous les cœurs quand il ouvrait la bouche et portait une santé; lorsqu'il levait son verre dans sa main maigre et livide, on aurait dit du sang dans ce verre, au lieu de vin. De tous ceux qui venaient s'asseoir à cette table, pas un ne le regardait, pas un ne lui parlait; il entrait, et personne

ne se levait devant cet homme brillant du double éclat des grandeurs et de la vieillesse. Ses enfants venaient quelquefois, sur l'ordre de leur mère, lui embrasser la main, mais ils se tenaient pâles et effrayés devant leur père, comme devant un horrible fantôme infernal, et s'enfuyaient sans dire un mot ou restaient glacés d'effroi. Était-ce à cause de son visage sévère? Non; la nature avait donné à cet homme le plus doux des visages. Son regard était-il sombre et farouche? Non; en regardant ses enfants, il avait des larmes dans les yeux! Mais la justice divine avait suspendu l'épouvante au-dessus de lui, comme une sanglante auréole. Bien plus, il voyait lui-même la répulsion qu'il inspirait, le je ne sais quoi qui se dressait entre lui et le monde, et qui effrayait ses serviteurs, ses enfants, le soleil même. Aussi, depuis longtemps il avait renoncé, dans son désespoir, à fléchir des cœurs fermés au pardon, à reconquérir des âmes obstinées dans leur haine, mais il ne se sentait pas la force de les mépriser et d'en rire. Il savait même qu'une vile multitude se ruait sur ses trésors; mais il avait trouvé tant d'humilité au fond de son crime, que, loin de les mépriser, il leur ouvrait ses coffres; et alors le son des pièces d'or comptées dans son château était pour son cœur comme le fouet d'une furie vengeresse.

VI

Il a fini par s'enfuir loin des hommes et de la lumière. Il n'a gardé près de lui que son ange gardien, le fils de sa première femme, enfant triste, pâle, petit, tendre fleur qui ne s'est pas épanouie. C'est le seul être qui veille auprès de lui, et qui se flétrit à son ombre, comme le rosier à l'ombre du cèdre. Ses yeux de saphir confessent l'âme de son père désespéré; et voyez! le noir criminel n'évite pas les yeux bleus de ce confesseur; au contraire,

de ses regards avides il en boit tout le céleste azur, il soupire, il croit encore à la seule ressource qui lui reste, — à la puissance des prières d'un enfant. Ce fils fut autrefois menacé d'une mort prématurée, alors il lui donna le nom d'Éolione (1); il croyait que cette petite fleur blanche et fragile allait être enlevée dans son berceau par des esprits et transportée dans l'immortelle lumière du ciel : aussi ne lui donna-t-il pas un nom d'homme, mais un nom aérien, ailé, séraphique, un nom d'âme, plus facile à prononcer aux anges. Cet enfant est resté à ses côtés, l'œil humide et rayonnant; cet enfant veille sur lui. Mais Dieu le veut ainsi, l'âme enchaînée dans ce pâle enfant est toujours triste, elle lutte avec son petit corps malade, et elle est belle comme un ange en ses égarements ; lorsqu'il sourit, on dirait que c'est au ciel que ce sourire s'adresse ; s'il pleure, vous croyez qu'il est fatalement penché sur quelque ancien souvenir, sur quelque ancien malheur, comme le saule pleureur au-dessus d'une eau sombre. Seulement, chose étrange! toutes les fois que l'enfant pâlit, le père voit dans les souffrances de son fils comme le miroir de ses remords. Quelquefois même une puissance fatale met dans la bouche du fils une malédiction pour le père, ou bien des mains infernales viennent se mêler aux actions involontaires de l'enfant et accomplissent par lui d'horribles choses. Aujourd'hui, par exemple, lorsque Venceslas s'est endormi avant l'heure de minuit. . . . .
. . . .

VII

Mais où donc est la comtesse, sa jeune épouse? Pourquoi n'est-elle pas près de lui? Esclave autrefois, mainte-

(1) Voir, dans la Comédie infernale du *poète anonyme*, le personnage de Georges, d'où Slowacki a tiré l'idée d'Éolione .

nant souveraine absolue dans le château, avec qui donc erre-t-elle au clair de la lune ? avec qui donc écoute-t-elle le chant des rossignols? Pour qui donc quitte-t-elle le banquet, les convives, ses enfants et le chevet de son époux en proie à l'insomnie? On dit pourtant qu'elle s'inquiète de la santé du comte. Elle-même lui prépare ses remèdes et lui remplit sa coupe. Souvent près de son lit comme un fantôme fugitif, elle est debout, aérienne, une lampe à la main, pâle, écoutant ce qu'il dit d'elle dans son sommeil. On ajoute même que parfois sa main se pose sur la poitrine du malade pour écouter si son cœur n'éclate pas ; car, à voir les frissons qui soulèvent son sein et l'horrible sueur froide qui perle son front lorsqu'il dort sous les yeux de sa femme, on dirait que l'ange de la mort le tient déjà entre ses bras. Mais aujourd'hui avec qui donc, respirant la fraîcheur du soir, la comtesse se promène-t-elle dans ce jardin plein de mystère ? Si son cœur renferme un amour criminel, elle est loin de cacher cet amour : c'est à la face du ciel et l'impudeur au front qu'elle place son amant à table à côté d'elle : cet amant n'est pas choisi dans la foule, il flatte son honteux orgueil. C'est un prince, le confident d'un roi ; le chien n'aboie pas après lui, le concierge le laisse entrer; tous le saluent avec respect; le château est son lit, sa demeure, son trône; il y règne. Ailleurs vil et rampant, ici un traître est le maître et seigneur de la femme et du mari ! Ce n'est donc pas avec un galant que la comtesse Diane a des rendez-vous dans une grotte obscure. Cette grotte est pavée d'un grès lisse et uni ; elle est fermée par la nappe cristalline d'une cascade. L'écharpe liquide qui tombe du haut du roc ne laisse pénétrer dans la grotte ni les regards curieux ni les rayons de la lune, mais elle livre passage à l'hirondelle noire qui a ses petits dans une fente du rocher. Cette mère est la seule qui de ses ailes traverse le cristal liquide : il n'est rien d'impossible à l'amour maternel. Mais il fait nuit, les hirondelles

dorment au fond de leurs nids, et les ténèbres enveloppent cette femme effrayée. Bien qu'elle ne soit pas seule, elle frissonne comme le feuillage d'un tremble au moindre mouvement des oiseaux dans leurs nids, au moindre bruit nouveau qui s'ajoute au bruit de la cascade. Et ce confident, quel est-il? Est-ce un esprit mystérieux? Une longue robe blanche dessine son corps dans les ténèbres; sa tête grise est couronnée d'herbes des steppes; dans sa couronne la bruyère rouge se marie à la fleur d'absinthe. Devant lui, une chaudière, des coupes et des amphores. A quelle œuvre souterraine est destiné tout cet attirail? Va-t-il jeter des sorts ou brûler des victimes? ou tuer un vivant par des sortiléges infernaux? Quel est ce fantôme de la *Freia* scandinave, avec qui la comtesse commence l'œuvre de Médée?

VIII

A peine la noble dame ouvrait-elle ses lèvres de corail à une première parole tremblante, — ô cieux! des centaines de lumières sortent du château et courent par les allées sombres droit à la grotte, en se dispersant dans la chaîne des arbres : le jardin se remplit de cris, de lueurs et de mouvement. Sur l'eau calme le cygne s'est ému, il a battu des ailes, fendu le miroir de l'onde, couvert les flots d'écume; réveillé tout à coup, il a ouvert toutes ses plumes, ses ailes, ses voiles, — et maintenant il contemple d'un regard superbe les cercles s'élargissant sur l'eau. Tel un cœur viril s'agite convulsivement quand la foudre le frappe et trouble son sommeil; il s'élance aussitôt, il bouleverse la foule endormie, et voit cette multitude épouvantée reculer, s'enfuir en pâles troupes devant l'homme touché du doigt de Dieu; alors seulement l'orgueil vient à son secours, les ailes de son âme, ses ailes de cygne, se replient tout entières contre le vent du sort, son

cœur devient dur comme le roc; sa douleur est fière de n'avoir eu que Dieu pour témoin de ses luttes; et son cœur est heureux, dût-il éclater dans sa poitrine, d'avoir inspiré aux vils mortels, non la pitié, — mais l'effroi.

IX

On cherche partout au milieu des arbres, on réveille les rossignols, on effarouche les cygnes. Des murmures s'élèvent, puis des cris éclatent : le comte est empoisonné, il souffre, il se meurt. Enfin l'horrible nouvelle pénètre dans la grotte : le confident sourit, — la comtesse pâlit! et tous deux restent longtemps immobiles. — Mais si vous l'aviez vue avec son serviteur, si vous l'aviez vue, lorsque les pâles rayons de lune l'inondèrent à travers la cascade; si vous aviez regardé ses lèvres pâles, ouvertes, farouches, écouté son cœur respirer à travers ses lèvres, tandis qu'elle était là debout, silencieuse; si vous aviez entendu avec quel bruit sauvage elle sortit au devant des hommes et des lumières, au devant de l'accusation qu'elle pouvait lire sur chaque visage à la lueur des flambeaux; si, à ce moment-là, vous aviez vu ses yeux, non pas baignés de larmes, mais brillants d'une beauté plus que céleste, si vous aviez vu ses yeux fixés sur les étoiles, ou demandant à tous des nouvelles de son mari, vous eussiez dit : elle n'est pas tout à fait damnée! — C'était une épouse infidèle, corrompue, — mais c'était une épouse!

X

Une des fenêtres du château est illuminée des feux rouges de la lune : c'est la fenêtre de la chambre du comte. — Cette lune est là comme un ange aux ailes rayonnantes qui, planant sur le château, contemple les tortures du malade, et attend le moment d'enlever cette

âme de ce corps. — A la porte du château une foule pâle, de terreur, attend aussi. Sur la route on aperçoit un homme à cheval, comme un noir démon portant une flamme sur la tête : qu'on ouvre la porte, avant même qu'il dise son nom! Ce n'est ni le diable, ni une furie d'enfer, c'est le Cosaque du comte qui lui amène un prêtre. — Tu te souviendras longtemps, abbé Procope, de ce cheval des steppes qui franchit les ravins, respire le feu par les naseaux, caracole et bondit, bien qu'il porte à la fois un prêtre et un Cosaque. Hé ! hé ! la porte s'ouvre en grinçant, le Cosaque amène un confesseur; il a sauté par dessus une troupe de chantres et de vieilles femmes tremblantes, et, saisissant son compagnon par le capuchon, l'a jeté sur les degrés du château. Quant à lui, il se mêle à la foule, où l'on se dit tout bas qu'il y a eu un sort jeté sur le seigneur. Par qui? Tous les regards se dirigent du côté où une lampe éclaire la fenêtre de la comtesse. Hier on l'a vue sur le soir dans la grotte, — elle n'était pas seule; — on dit que le cadavre de Wernyhora est venu venger la patrie polonaise, et qu'il a apporté de son tombeau du poison à la comtesse.

XI

Le prêtre attend en vain à la porte du comte; Venceslas s'est renfermé loin du regard des hommes, et donne à son cher petit enfant ses dernières caresses. — On l'a vu souffrir les premières atteintes du poison; il a dit lui-même : « Je meurs empoisonné; » puis il a chassé ses gens. Sa femme elle-même n'ose entrer dans la chambre où repose le malade; il a poussé le verrou de sa main agonisante. Quant à briser cette porte, nul ne l'oserait avant sa mort; — on écoute seulement. — Le comte parle. De temps à autre, une petite voix de séraphin fait entendre une plainte céleste, comme pour dire : « Je suis là! » De

temps à autre on entend deux pesants soupirs, des murmures plaintifs et des gémissements; la foule des serviteurs s'impatiente; le soleil est levé, — ils sont encore vivants. Le jour suivant passa dans cette terrible attente, la lune reparut, et les deux mourants vivaient encore dans le mystère de la nuit. La mort avait amené sur leurs lèvres un flux de paroles tristes; leurs deux voix résonnaient comme deux luths plaintifs. Deux voix? Ceux qui écoutaient à travers la muraille épaisse prétendent qu'il y en avait plus de deux.

XII

Il y a longtemps qu'on se répète tout bas que le comte passe ses nuits avec des esprits. Une fois, on l'a vu dans les ténèbres du château conduisant derrière lui deux flammes mystérieuses, éclatantes et rouges, fantômes d'enfer ayant des yeux, des cheveux et des ailes. Suivi de ces spectres, il sortait de son appartement par les portes de derrière et courait au jardin parmi les fleurs. Une fois, on l'a retiré de l'eau : c'était, dit-on, le jour du 3 mai (1). On le vit traverser une prairie, et ces flammes, dit-on, le précipitèrent dans l'eau. On le vit tomber dans le bassin, tremblant et pâle. D'où venait ce désespoir? d'où venaient ces spectres-flambeaux, au moment où la terre reprend une nouvelle parure de fleurs, où le calme et la paix remplissent l'air pur d'un jour de mai? Et ces choses se passent ainsi depuis bien des années. Sont-elles vraies? personne ne le jurerait, personne ne dira non; tous ont

(1) On sait que c'est le jour où fut promulguée, en 1791, la Constitution qui, en réformant les institutions polonaises selon les conseils de Mably et, en partie, aussi de J.-J. Rousseau, devait assurer à la Pologne l'ordre et la stabilité, sans la perfidie du roi de Prusse et l'hypocrite tyrannie de Catherine.

peur de croire à un pareil mystère. Il a, dit-on, dans sa jeunesse, commis quelque grand crime : c'est pourquoi la foudre le poursuit de ses feux, l'enveloppe de son souffle, l'effraie, sans le toucher jamais; elle l'entoure ainsi de l'haleine empestée des tombeaux, pour le tuer par l'odeur du sang ou par l'épouvante. En disant cela, on pâlit, et on ajoute : « Cet homme a trahi son pays, et veut aujourd'hui se punir lui-même de sa faute; c'est lui-même qui évoque ces rouges spectres d'enfer; et lorsqu'ils viennent et se penchent sur son lit, il se couvre d'un linge ensanglanté ! C'est dans ce linge autrefois qu'une lance cosaque lui fit passer, une nuit, le décret qui le déclarait infâme, lorsque le pays était déjà trahi et déchiré. Ce linge et ces feuilles de parchemin sont auprès de son lit avec un poignard. Que Dieu le garde du délire dans son désespoir ! Malheur, malheur à quiconque voit à son chevet la cause et l'instrument de sa mort ! C'est assez pour un cœur qui se ronge lui-même ; — les spectres sont inutiles, la conscience suffit. — Mais, chose plus terrible, la conscience de Venceslas garde sur lui ses droits, même pendant son sommeil ! Il se lève la nuit, et, les yeux ouverts, il marche à pas de loup à travers le château; quelquefois il s'éclaire lui-même de la lueur d'un flambeau. Ses yeux sont ouverts et lancent des étincelles; mais, comme si la prunelle était fixée sur un rêve invisible, ils ne s'effraient ni de la lumière ni des éclairs, et, lorsqu'ils s'arrêtent sur quelque objet, — on dirait qu'ils vont éclater.

XIII

J'ai connu le comte Venceslas dans sa jeunesse. — Fier de sa beauté, de son illustre race, arbre qui pouvait attendre l'hiver sans crainte, — on aurait dit un chevalier de Solyme en le voyant passer, beau et terrible, emporté vers son

amante par son cheval noir à travers les ravins épineux... lorsque, entendant un appel aérien, il s'arrêtait et regardait les steppes du haut d'un tertre. On l'aurait pris alors pour l'ange de la steppe, debout sous l'azur de la voûte céleste et attendant que le vent poussât vers quelque lutte les ailes de son âme. Qu'est-il donc devenu? N'est-ce qu'une illusion de mes yeux? — Où est-il, ce Venceslas à la fois ange, chevalier et homme?

XIV

Triste fut la fin de sa première femme. Elle reçut avant le temps la couronne des anges : on l'assassina et on la noya dans un étang pendant que Venceslas était allé combattre. On dit que les lois punirent sur le père de Venceslas la mort de sa belle-fille. S'il en est ainsi, ô Jésus crucifié! — quels cœurs dans cette race! et quelles mains! Les uns disent — que le père, mis en prison, mourut avant le jugement; — d'autres disent qu'il fut décapité. Mais la pensée ne peut croire à ces atrocités. Dans une si grande famille une pareille tache! Une tête si haute tranchée aux yeux du peuple! Mais aussi quel était ce père? Sans pitié pour son fils, payant des assassins pour faire périr sa belle-fille, et pouvant racheter sa tête avec de l'or! Souvent la balle de l'homme frappe le cœur de l'aigle pour venger la mort d'une colombe; et personne ne saurait venger cette mort sur un sang si illustre, sur un orgueil si hautain! Personne que son fils, qui fut forcé de montrer à son père la lame d'un glaive vengeur? C'est donc ainsi que le crime s'enchaîne au crime; il faut que le père trouve un ennemi en son propre fils; qu'il meure tout rouge du sang de ce fils, sans adieu et sans pardon; ou que lui-même souille le noble cœur de son enfant pour l'empêcher d'être plus pur que lui et de devenir son juge; pour faire, à la fin, que le traître s'incline devant l'assas-

sin, et que l'ordre naturel soit ainsi rétabli; car l'homme qui se vend vaut encore moins que l'homme qui tue!

XV

Mais, ce qui est certain, c'est que la mort de sa première femme changea profondément le cœur du comte. Son visage assombri se couvrit de pâleur: son cœur se ferma aux regards des hommes. Il cacha ses replis mystérieux; son front s'arma d'orgueil. Lorsqu'il entendait retentir ùn cri vrai d'amour de la patrie, — il refusait d'y croire. Les échos du plaisir et de la douleur avaient cessé de résonner dans son cœur. Son sein cachait je ne sais quoi de calme et d'effrayant : il pensait, disait-on, à la couronne de Pologne; les yeux de ses amis voyaient en lui un roi; faux prophètes, qui devinaient pourtant sa grandeur. C'est au milieu de ce chaos que je le perdis de vue en me disant : « Voilà donc ce que produit la dureté « du diamant! voilà donc ce que devient dans un cœur si « dur le respect des tombeaux, la religion du souvenir! « Quels sont les sentiments qui bouillonnent dans ce cœur? « Le ciel se couvre; — la tempête sera sanglante. Ce n'est « pas Dieu seul qui habite dans cette âme mystérieuse, — « l'avenir sera sombre. Puissé-je me tromper! mais il y a « en lui une force qui fera son malheur. L'amour l'a tou- « ché, la douleur n'a pu le tuer. Il a donc encore en lui « trop de cette force qui fait aimer, — lui qui n'a plus « personne à aimer — qu'un tombeau! Oh! pays infor- « tuné, qui hériteras de ce cœur empoisonné! Peuple! « fais le signe de croix en voyant passer ce fantôme si- « nistre! Il entre sur la scène du monde avec effroi; il se « croit abandonné de son ange gardien. Il a déjà été « frappé par le malheur. — la foudre viendra l'achever. »

XVI

Aujourd'hui — voici le dénouement! Le spectre de l'épouvante est entré en roi dans le palais de Venceslas. Que ce soit une main criminelle, que ce soit le remords qui l'ait empoisonné, — il meurt, et près de lui, son fils, cette rose d'or, cette étoile matinale, se flétrit aussi et s'éteint. Dans le château, on se bat, on vole, on se querelle. Celui-ci prend les meubles, celui-là dépouille les murailles; le château se vide pendant que le châtelain meurt. Où donc est son épouse? — Dans la plus obscure de toutes les salles, elle cache des diamants et brûle des papiers. Elle n'est pas seule. — Un Grec, en costume d'Arnaute, est couché dans cette chambre sur un coussin doré; pareil à un sultan, il donne ses ordres, et ne les répète pas deux fois, car cette beauté l'écoute, devine sa pensée, et lui baise les mains, — la malheureuse!

XVII

« Diane! » Elle s'approche, elle attend dans une humble attitude. « Rejette maintenant loin de toi toutes « ces chaînes nuptiales, rends à ton front glacé son habi- « tuelle sérénité. Elle me plaît cette petite paysanne, cette « Hécate polonaise; dès qu'aura brillé le Fingar, j'irai « moi-même lui voir faire ses enchantements, et du fond de « sa grotte envoyer la mort aux vivants. »

— Oh! Antinoé! je sens déjà des remords, et pourtant je suis innocente de la mort de mon époux. C'est elle! elle, cette femme du peuple, qui a été l'instrument de quelque vengeance nationale, qui a accompli quelque prédiction populaire; et lorsque je voulais que cette furie d'enfer enchantât la coupe en y jetant le charme de

l'amour, — elle... ô faute horrible! faute impardonnable! — et s'il allait m'aimer encore, lui, ce cadavre, et s'il sortait du tombeau pour venir me réclamer mon amour.»

Au même instant la porte de la salle s'ouvrit lentement. Les deux amants restèrent frappés de stupeur. Il entrait endormi portant sur la tête un linge ensanglanté.

XVIII

Qui l'a ainsi vêtu? Parfois son jeune fils, lorsque la lueur blanche de la lune tombait sur lui, voyant le visage du comte s'assombrir dans la lumière, mettait deux roses blanches sur les yeux de son père : ou bien dans son délire (oh! tendresse, oh! soins charmants d'un enfant!) il prenait sur son propre visage tous les rayons de lune qui tombaient sur son père, et cette lune pâle l'enveloppait tout entier comme d'un voile de tristesse. Aujourd'hui, — chose horrible à penser! aurait-il?... Ce linge ensanglanté était là près du lit. — Le fils aurait-il placé sur la tête de son père ce bandeau funéraire — par ordre de l'ange des ténèbres — peut-être.... Oh! non, — ce linge n'a pas souillé les mains d'Eolione. Oh! non, — saints anges, je le jure! son fils ne lui a pas posé ce sang sur la tête. Le sacrifice aurait été moins terrible si le spectre de la patrie elle-même fût venu jeter un regard dans son breuvage mêlé d'absinthe, et eût couvert le traître d'un pareil linceul; pour qu'une dernière fois encore, avant son dernier réveil, il se peignît en traits de sang dans la mémoire des hommes.

XIX

Qu'est-ce donc? Le cœur de cette femme a-t-il donc éclaté dans sa poitrine? Son front a frappé le marbre avec

bruit, son crâne a résonné quand elle est tombée juste aux pieds de ce spectre effrayant; lui, chose étrange..... il a frissonné, ses yeux sont restés fixes, mais il a frissonné tout entier, — il a fait un mouvement d'horreur, et s'est arrêté un instant dans son sommeil avec étonnement, comme s'il apprenait de quelqu'un la mort de son épouse. Mais il ne resta ainsi chancelant qu'un instant, et, sans se réveiller, il passa outre.

XX

Est-ce une vision? est-ce un spectre qui l'a tuée? On crie dans le château que la comtesse se meurt. On ne peut tirer du Grec aucune explication, son sang s'est glacé dans ses veines, il est froid comme une vipère; ses yeux hagards s'attachent à la flamme des flambeaux. Immobile comme la pierre, il est plus pâle que le marbre. — « La comtesse se meurt, » lui dit-on, il n'entend pas. On s'effraie de son silence sépulcral, on le touche, — il reste muet comme un cadavre, ses lèvres sont tremblantes, ses dents fortement serrées; on l'emporte, on place sur un lit son corps glacé. Que se passe-t-il dans ce château, grand Dieu! Ici la mort n'attend pas son tour. La comtesse était enceinte, dit-on; tous le savent, et la foule demande si elle vit encore, ou si elle est tuée avec son enfant.

XXI

Regardez! là-haut le soleil au-dessus des rochers du Dnieper lance ses flèches étincelantes. Les fleurs baignées de larmes se dressent toutes charmantes, la lune cache son front dans l'azur; les petites biches aux reflets d'or sautent sur les tertres, les roses des champs s'entr'ouvrent en pleurant; sur la croix, l'aigle secoue la rosée de ses ailes. Que le lever du soleil est calme dans les steppes! Ce

château seul contient des hommes pâles que le soleil doré éveillera d'un sommeil agité! Ce château seul verra s'ouvrir des yeux qui, avant la nuit, seront couverts du voile de la mort! C'était bien la peine de venir au monde, de souffrir, d'aimer, de haïr et de nuire pour voir, à la fin, se lever le même soleil, — une dernière fois, — et toujours radieux!

XXII

Le comte Venceslas appelle. On enfonce la porte, on entre. Qu'est-ce donc? Deux corps gisants à terre? Le comte Venceslas et, près de lui, son fils!—Tous pâlissent.— Le comte demande un prêtre et un petit cercueil. — On sort. Un Cosaque court chez le menuisier. On va chercher le prêtre à l'autel, et on l'amène au comte. Ce prêtre savait consoler les malheureux; il avait un visage calme et des cheveux blancs. Il réveilla le père, le prit doucement sous les épaules, le releva, appuya un crucifix contre sa poitrine, et tourna son visage vers les feux dorés du soleil et vers les roses qui fleurissaient sous les fenêtres; le soleil et les fleurs, pensait-il, lui rappelleront peut-être ou la gloire de Dieu ou son petit enfant; cela le soulagera : son désespoir taciturne s'exhalera peut-être par un soupir, par quelques paroles ou par quelques larmes... Non... Il reste immobile; son visage ne change pas : tels, dans l'étincelante atmosphère d'automne se dressent des arbres dépouillés, vêtus de givre, et rêveurs comme s'ils venaient de faire une perte douloureuse. Des hommes entrèrent avec le petit cercueil tout préparé; le prêtre se tourna vers eux, leur fit signe de la main : ils prirent le petit corps et l'enlevèrent sans bruit. Le père n'entendit pas ces hommes, — ou, s'il les entendit, son visage se masqua d'une étrange indifférence. Il conservait pour dernier orgueil, dans son infortune, — le calme et la douceur. Une

fois qu'il eut perdu son cher petit enfant, il n'en parla plus à personne. Il resta longtemps ainsi, sans une pensée, sans un sentiment, semblable à un cadavre au moment où va commencer l'œuvre de la décomposition. Le prêtre a croisé ses bras sur sa poitrine, et attend la triste confession de ce pécheur.

XXIII

Venceslas s'assied... Le prêtre écoute... Le comte commence d'une voix tremblante : « Mon père, tout est fini pour moi sur cette terre. Regardez. Vous voyez ce fourneau et ces creusets? Dieu m'a envoyé un châtiment cruel, impénétrable; je sais ce que contenait cette coupe. — O saints anges! — une flamme d'amour et des cendres humaines! J'ai partagé avec mon fils, et nous avons bu, quoi? peut-être les restes de mes pères. Chose horrible à penser! quelle main a préparé le breuvage qui me tue? quel est le fantôme qui m'est apparu cette nuit, et m'a révélé des secrets que la tombe savait seule jusqu'à présent? Quelle vengeance! Quels sont les cœurs impitoyables qui ont empoisonné un traître avec les cendres de ses aïeux, avec cette noble poussière si lâchement trahie, qui est devenue poison en entrant dans mes veines? Quelle était donc la pensée de ces vengeurs qui ont réveillé les sentiments endormis dans mon corps, fait couler encore dans mes veines un sang passionné et ranimé ce cœur marqué du sceau des remords? Savaient-ils ce que cette flamme réchaufferait dans ma conscience bourrelée, dans mon âme souillée? quelle corruption s'allumerait dans mon sang? et ce qui sortirait au dehors? — Oh! ce ne sera pas de l'amour! Ils ont réveillé en moi le remords et l'orgueil : qu'ils soient maudits! Mon cœur dormait déjà d'un sommeil si tranquille! Il était déjà couvert de cendre et de moisissure; il était calme, il était mort! Et voilà

qu'on y verse à flots un sang ardent et furieux : aussitôt naissent en lui la douleur, la tempête, les foudres et l'enfer : tout ce qui peut épouvanter les hommes; mais l'amour, jamais! — Quoi donc, qui donc aimer? Quand même j'évoquerais ceux qui dorment dans la tombe, quand même ma première bien-aimée, si adorée, si douce, si malheureuse, m'apparaîtrait à présent, — elle ne ferait que déchirer mon cœur; je pleurerais peut-être et me plaindrais de mes souffrances, mais l'aimer, je ne le pourrais pas, — je ne l'oserais pas; pour cela il faut un moment plus pur et plus brillant qu'une vieillesse pleine de sang et de fautes, et qui, semblable à un coucher de soleil rouge et nuageux, ouvre un ciel vide, sans Dieu et sans bornes.

XXIV

« Mon père, il existe sur moi des bruits infamants; ne les croyez pas tous. Déshonoré, méprisé, je ne ressemble pas aux hommes sans reproche, mais j'ai plus souffert que les autres, et j'avais à nourrir un cœur plus grand que les leurs... Ici, ma femme est dans la tombe; là, on condamne mon père, chose horrible! à une mort honteuse, à être pendu. Mon beau-père a obtenu un arrêt peu paternel... Mon père, ma vieille race fière et pure, tout cela s'écroulerait en une heure! — Aujourd'hui je pèserais tout cela, aujourd'hui je préférerais, ô mon Dieu! être appelé par tous le fils du pendu; mais alors la honte menaçait à la fois mon père, ma race, mon nom!... Par bonheur, mon père mourut — comme il devait mourir... Pourquoi tremblez-vous? Je ne suis pas coupable... Est-ce ma faute si on m'a vu cette nuit-là, près de la prison, emporté par le vent, à la lueur de la lune, si je m'enfuyais sur un cheval écumant, si je volais avec un bruit sourd à travers la plaine, si, le lendemain, on trouva mon père baigné

dans son sang?... Déchirez-moi la poitrine, et regardez dans mon cœur, avant qu'on me mette au cercueil, car je dis la vérité, — mais, pour le jurer, je suis trop fier.

XXV

« Je ne suis pas coupable, et pourtant je ne sais pourquoi ma mémoire me reproche ce crime, comme si je l'avais commis. Je l'avoue, j'ai souhaité cette mort, je l'ai espérée, attendue, demandée; j'en ai reçu la nouvelle avec avidité, mais froidement, — comme d'une chose déjà connue. Il y avait je ne sais quoi dans mon sang, dans ma pensée, qui d'avance m'avait juré cette mort. Aussi, lorsque la nouvelle m'en fut apportée tristement par ces hommes avides de torturer autrui, êtres cruels qui aiment à voir l'effet de leurs paroles sinistres, je dédaignai de leur montrer ma douleur. Ils ne virent que mon visage froid, sincère, déjà monté au-dessus de la sphère commune, habitant déjà cette région des tempêtes intérieures, où rien ne peut assombrir le front, pas même la mort d'un père, où tout ce qui est terrestre passe sans toucher le cœur, où les venins n'empoisonnent pas, où le glaive ne tue pas. Ils ne virent que l'impassibilité de mon front effleuré et glacé par les ailes d'un ange. Les hommes expliquèrent autrement cette douleur de marbre, — ce silence du désespoir.

XXVI

« Vous n'ignorez pas que l'orgueil qui naît du malheur ne permet plus à ceux qu'il domine de marcher dans les routes tracées. Le front hautain de ces malheureux ne se courbe pas même devant Dieu; la religion ne peu rien sur eux : que dire donc de la foudre, du glaive, des chaînes, et même de la malédiction et du mépris des hommes? Tel était l'orgueil aveugle, l'orgueil hautain de

mon cœur. Où cela m'a conduit, vous le savez, — mais ne condamnez pas mon âme; elle ne mérite pas le mépris. Je ne me suis pas attelé comme un cheval à un parti criminel, je me suis dressé seul contre la nation, et, comme il me fallait un appui, je me suis appuyé sur une grande statue. Je n'aurais pas demandé de secours aux ennemis si j'avais trouvé dans mon cœur le plus puissant de tous, — celui de Dieu.

XXVII

« Je ne cherche pas à m'excuser, mon père! Que de serpents ont rongé cette poitrine! que de luttes insensées j'ai livrées pendant mes longues nuits à mon orgueil, à mes souvenirs! luttes commencées et soutenues avec persévérance jusqu'à donner satisfaction à ma conscience! Demandez à ces yeux usés par l'insomnie, à ce front ridé, à cette pâleur. Oh! il fallait venir vous asseoir sur mon lit, lorsque mon cœur se sentait percé d'un poignard, lorsque je me réveillais par une nuit sans lune dans les ténèbres, voyant sur ma tête comme un tonnerre sanglant, ou que le regard de je ne sais quels spectres me clouait à mon lit, tout glacé, tout baigné de larmes et de sueur, sans savoir pourquoi mon cœur frissonnait de douleur. On dit que je parcourais le palais en dormant. Je ne sais, mais lorsqu'un sommeil de plomb venait m'écraser, il se peut que je me sois levé, que j'aie marché, pleuré, gémi, parlé; il se peut que j'aie frotté ma main pour en faire disparaître une tache de sang; il se peut que j'aie tué des hommes et ouvert des cercueils, il se peut que j'aie été demander à quelqu'un une place dans son tombeau, je l'ignore; — mais j'ai vu passer toutes ces choses dans mes rêves... Aujourd'hui même, ce sang rouge sur moi, sur ma tête... Où donc est ma seconde femme?...

XXVIII

« Arrêtez! mon père, arrêtez! ne cherchez pas cette femme. D'autres m'ont porté des coups terribles, meurtriers; nul n'a percé mon âme de plus profondes blessures. C'est elle qui m'a fait supporter la mort de ma patrie. Ange de beauté tout ensemble et ennemi attaché à sa proie, elle était près de moi quand je luttais contre l'infamie. Ce que je souffrais et ce que je sentais, — elle ne le sentait pas; ce qui ressuscitait dans mon cœur, — elle l'empoisonnait. Si bien qu'elle a fini aujourd'hui, cette pâle furie, par... mais qu'elle se confesse elle-même de ce dernier crime; il pèse sur son cœur et le blessera un jour. — Regardez! c'est pour elle que j'ai planté ce jardin (1) : ces arbres, ces prairies, ces ruisseaux qui semblent s'égarer dans leur cours, ces cygnes sur les ondes azurées, ces bains de marbre de Carrare, tout cela était pour elle... Je regarde ces objets, et mon cœur se brise, car tout cela restera longtemps, — bien longtemps après moi... Oh! si je pouvais par un torrent de sang inonder ces choses, les détruire, puis rendre l'âme, et me noyer dans le sang avec mon château, avec elle, avec tout; ne laisser ici que des ruines renversées, qui ne seraient ni connues ni regrettées du passant! Nul, au moins, ne penserait plus à moi, nul ne dirait: « Ici, « le traître a marché; là, il s'est assis rêveur; ici, il a ri « de Dieu; là, il a versé des larmes. Dans cette grotte, « derrière cette cascade, il s'est caché, fuyant le soleil qui « éclairait la terre, il a vécu comme les serpents dans le « froid et l'humidité. »

(1) Les lecteurs polonais savent qu'il s'agit ici du jardin décrit par Trembecki dans son poème intitulé *Zofijowka*.

XXIX.

« L'amour de la patrie, — oh ! c'est un brillant soleil pour les cœurs fiers, nobles et orphelins, qui se livrent tout entiers aux chastes amours. Semblables aux oiseaux voyageurs qui conduisent la marche, les plus nobles cœurs devancent tous les autres ; s'ils meurent, — leur esprit vole devant la nation ; le bruit de leur nom, l'écho de leurs gémissements servent de mots d'ordre. Lorsque leur mère les pleure et se lamente, la patrie entend ce cri de douleur et se lève pour les venger ; les colombes même alors trouvent des cœurs de tigre. S'ils meurent dans l'exil, — la nation envoie des ambassadeurs prier leurs cendres de revenir. Et quand même ils n'auraient que l'oubli, que la misère, la prière d'un prêtre au-dessus de leur tombe, et le repos éternel dans leur cercueil non pleuré, oh ! je leur porte envie à ces hommes purs, ignorés, moi qui me suis élevé jusque vers le soleil ; — oh ! pourquoi, pourquoi ne suis-je pas mort étant encore enfant !... En ce temps-là, mon père, un jour je m'élançai au milieu d'une sanglante mêlée, pour y trouver non la gloire, mais la mort. — Et par le ciel ! si j'avais péri, je n'aurais certes pas à m'en vanter... Les bataillons étaient aux prises à *Maciejowice* (1), je m'élançai parmi les combattants, la visière baissée ; mon costume était étrange ; mais du moins personne ne me salua du nom de traître ; je me couvris encore des lueurs du canon ; et l'âme pleine de tristesse, je me précipitai dans une mer de sang. Avez-vous entendu parler de ce spectre de fer ? Longtemps les hommes se demandèrent quel était ce fantôme qui volait et frappait dans le feu. Oh ! mort ! qui fis périr des milliers d'hommes, tu ne voulus pas alors de mon sang, de

(1) Voyez la note p. 60, t. II.

mon cœur. Les canons refusaient de s'allumer devan moi; les balles craignaient de se souiller de mon sang, elles passaient en sifflant à mes oreilles ; mon glaive retentissait sur les casques comme le glaive d'un esprit. Le destin eut l'horrible impudence de me sauver de la mort; j'étais revêtu d'une terrible immortalité. Quelle était alors la volonté de Dieu? je ne sais, et je ne veux pas y penser ; — mais quand j'y pense, je pâlis. Seul sur ce champ de carnage, au milieu d'une bande de chiens dévorants, à cheval, semblable à un cadavre vivant, tandis qu'il sortait des corps une vapeur de sang, tandis que la lune se lévait effrayante, pâle et froide, j'étais là immobile : tout à coup, près de moi, un des agonisants prononça mon nom maudit : je me penchai vers lui, — je le regardai : cet homme sanglant me jeta son sang à la face... Je tirai mon glaive — Oh ! ne pâlissez pas, mon père ! bien qu'il se fût dressé vers moi, sifflant comme une vipère, bien qu'il m'eût ainsi marqué d'un sceau de mort, je ne l'achevai pas, — seulement je ne pus lui pardonner.

XXX.

« Mon père... où est maintenant Kosciuszko ? — Dans la tombe !... Lorsqu'il vivait encore, il y a eu des instants où j'étais l'ennemi de sa gloire éclatante. Je voudrais voir son ombre aujourd'hui, ou son tombeau, là-bas près des avalanches de Suisse ; les buissons doivent le pleurer d'un murmure lamentable ; il doit y avoir des esprits errant à la lueur de la lune, et criant : « O notre père ! » quoiqu'il n'ait pas eu d'enfants. On dit, qu'en suivant son convoi, son cheval s'arrêtait devant tous les mendiants, comme le lui avait appris le héros pendant sa vie (1).

(1) Historique.

Tout cela, mon père ! dilate mon cœur plein de larmes, et m'annonce une sombre tempête... Voyez quel fut son sort, — voyez quel est le mien !...

XXXI.

« Tournez vers moi, mon père, votre visage baigné de larmes. Que de moments horribles je compte dans ma vie ! Ecoutez, après la mort de la patrie, déjà déshonoré, je visitais la maison de ma première femme. Hélas ! quel coup je ressentis lorsque ce chœur de vieux tilleuls commença au-dessus de ma tête ses tristes gazouillements, lorsque la lune se glissa dans ce feuillage sonore... Moi, qui avais vécu en cet endroit, jeune, fier, brillant, avec elle, ô mon père ! Moi qui sous ces ombrages pensais autrefois que ma jeunesse devait toujours durer ; j'entre... trois fois l'idée de Dieu me revient à l'esprit, trois fois, pâle, je m'arrête au moment de franchir le seuil. Je le franchis, enfin ; — personne dans les chambres... Les murailles semblaient remplies d'épouvante de me voir là seul dans les ténèbres ; mais il y avait dans l'air comme un murmure de pitié, chaque pierre semblait me dire : ne pleure pas ! et de grosses larmes coulaient sur mon visage. Qu'est venu faire ici ce Venceslas à la haute stature ? Les chardons même l'ont dépassé en hauteur dans ce triste édifice. Seul ? — plût au ciel que j'eusse été seul ; oh ! profanation ! Un vieillard sort à la lueur de la lune ; je le reconnais, — c'est mon beau-père... A cette lumière incertaine, je vois qu'il tient à la main je ne sais quelle chose affreuse ; son visage est farouche, terrible, sévère ; il s'approche,— je regarde : — cette chose, c'est la tête de mon père !... Il avait exercé sur un ennemi mort une vengeance sans nom ; il avait déterré son cadavre et l'avait fait décapiter.

XXXII.

« C'est ainsi que ce vieillard brisa mon cœur flétri, c'est ainsi qu'on bannit de mon âme ce qu'elle avait de céleste, c'est ainsi qu'on crut pouvoir me fouler aux pieds ; mais je m'enveloppai de terreur pour éviter la honte... Soins inutiles... cette terreur, se réfléchissant comme dans un miroir, retomba des hommes sur moi-même. Raidi comme un cadavre, après la mort de mes sentiments, je commençai à redouter non pas Dieu, mais moi-même. Aussi puisse au plus tôt s'achever un destin qui me pèse, puisse mon âme se dissoudre dans l'infini ; puisse tout ce que mon cœur entasse de terrible en sortir tout à coup en éclatant comme la foudre. Que chaque partie de mon âme criminelle éprouve ensuite ses douleurs et ses tourments à elle ; mais qu'au moins tout cela ne soit pas renfermé dans un seul être coupable, et ne s'acharne pas sur un cœur qui se ronge. Oh ! j'ai eu des moments terribles sur la terre ! Et cette dernière nuit !... Mon père, vous ne me consolez pas; n'avez-vous donc que des larmes pour moi au lieu de prières ? Et pourtant, je suis là sur le bord de la tombe ; et j'ai vu ici même la mort pleine de mystère dans les yeux bleus de mon cher enfant. Chose horrible ! ses petites lèvres roses, comme égarées par un étrange amour, comme ivres de tendresse, exhalant une haleine de feu, et d'harmonieux murmures, poursuivaient de leurs baisers des fantômes invisibles. J'ai vu tous les rêves dorés de ma jeunesse, ravissements, amour, vague inquiétude, tendres aspirations, tout, j'ai tout vu s'exprimer tour à tour sur son visage d'ange ; il n'aimait rien, il ne rêvait à rien, et pourtant il rêvait, il aimait. Je l'ai vu fixer le vide avec le délire de la fièvre ; je me disais : — Pauvre enfant ! pourquoi tous ces tourments ? Le cygne s'est épris

de l'arc-en-ciel qui brille sur le lac, il est mort avant que cet arc lumineux se soit éteint, il n'a pas vu la fin du jour. — Mais que de feu, que de force dans cette âme agonisante ! Quelles paroles tendres, tristes, charmantes, mélancoliques et retentissantes gémissaient sur ses lèvres ! Il y eut un instant surtout,—je crus que des ailes de papillon s'ouvraient sur ses épaules, que sa petite tête s'illuminait d'un feu céleste, et qu'il allait s'envoler dans le ciel ; il s'était dressé sur ses petits pieds ; il se haussait à la taille d'un homme ; je croyais qu'il me quittait déjà, — il revint... et c'est là, à mes pieds, que la douleur le tua. En une heure il avait tout senti : amour, souffrance, agonie. Oh ! miracle effrayant ! un rayon du soleil, un amour éternel enfermé dans un petit cœur d'enfant ! Tous ces sentiments que mon cœur contient jusqu'à ce moment ont suffi pour le tuer, — et moi, je souffre encore ! Bien plus, j'aime encore, et avant de mourir je vois plus clairement que jamais que j'aime comme autrefois. Ici, mon père, venez ici avec votre crucifix! placez-le sur mon front ! Que ma pensée n'évoque plus ces rêves ! Que l'ombre pâle de Marie ne vienne pas jusqu'à moi... La voici ! — Derrière elle j'aperçois mon père couvert de sang, j'aperçois ses cheveux blancs. — Oh ! voilà mon supplice, ce couple effrayant, ces deux fantômes qui voltigent dans l'air. Cependant ce sont peut-être les seuls visages qui ne me reprochent pas ma faute et mon déshonneur, et qui, me voyant écrasé sous un cruel destin, ne me regardent pas comme les autres, avec mépris. Marie ! ne te cache pas ainsi derrière la lune ; merci d'être venue ici pleurer sur moi, merci de m'être apparue, en esprit, triste, muette et blanche, comme si tu m'attendais impatiemment dans la tombe. Marie ! attends que la lune se couche, et nous irons ensemble, — où donc ? — je ne sais. — Bientôt, prêtre, bientôt je ne serai plus qu'un peu de terre, je n'ai pas de temps à perdre en longs discours. Faites-lui faire une nouvelle robe de velours, faites-lui mettre une

couronne de roses fraîches, faites-la laver et vêtir — par des femmes... N'oubliez pas... c'est le quatrième cercueil en entrant... Voyez comme la robe qu'elle a est déchirée... N'est-ce pas ? vous ferez tout cela avant l'aurore. Regardez ! à cette promesse, elle a souri dans l'azur du ciel.

XXXIII.

« Ne parlez jamais de moi à personne, homme de Dieu ! Que mon tombeau soit longtemps pour tous un objet d'épouvante. Prenez ce linge aussi... bien qu'il soit couvert de sang, vous pouvez le déposer devant l'autel du Seigneur ; ou bien... pourquoi frissonnez-vous à cette parole ? Suspendez ce linge devant l'image de la sainte Vierge ; le sang dont il est plein doit être sacré, c'est celui que la nation m'a jeté à la face autrefois. Cette relique, qui fut le supplice de ma conscience, est le dernier présent que je fais à l'Eglise. Moi aussi, dans mon désespoir, j'ai été couronné d'épines ; peut-être Dieu s'en souviendra et me pardonnera. La meilleure preuve de mon repentir, c'est mon avilissement — à mes propres yeux. Quel supplice subira mon âme voltigeant dans l'espace au-dessus de ma tombe ? Certes, ce supplice ne sera pas plus cruel que celui de ma vie. Mon orgueil me sert encore à quelque chose, il m'empêche de m'effrayer en face de la mort. Je ne vois à mon chevet que le désespoir ; si j'étais moins orgueilleux, je pleurerais ; — non, je ne pleure pas ; je sens en moi, au moment de descendre au cercueil, quelque chose d'incompatible avec les larmes : c'est un mépris de moi-même, un feu qui ne peut s'éteindre, et même, ô mon père ! un reproche à l'adresse des hommes, comme s'ils étaient la cause première de la flétrissure imprimée par moi à notre race antique. Mais non, — cette pensée-là non plus ne peut me consoler. — J'ai tout dit... Mon père, oserez-vous m'absoudre ? Cette

huile sainte qui rend la mort calme et joyeuse, oserez-vous la répandre sur le front d'un traître? Je n'ai ni regretté, ni réparé ma faute; le pays nage dans le sang; — c'est moi qui ai fait couler ce sang, et il coulera longtemps encore après moi; des milliers d'hommes combattront, des milliers périront, je laisse derrière moi le malheur, la prison et la guerre, — et je pourrais dormir tranquille dans mon tombeau? Oh! non! cette espérance est une folie. Et pourtant, — vieillard, — vous, au moins, priez pour moi! »

XXXIV.

Le comte Venceslas est mort. Oh! vaines suppositions! sur son visage est apparue la teinte livide du poison; mais son sang était dès longtemps corrompu; une longue solitude, les larmes, le mépris, le repentir, tous ces poisons de l'âme sortent aussi parfois sur un corps flétri dans les tourments, et transforment aussitôt le visage du cadavre, le brisent et le sillonnent de lueurs livides et verdâtres : il se peut donc que ces taches horribles sur le corps de Venceslas soient l'œuvre de la nature et non celle du crime; mieux vaut croire ainsi que d'accuser les hommes. Silence à la curiosité perverse! lorsque la terre rejette de sa surface une chose maudite, que la tranquillité revienne parmi la foule troublée. Mais non; ce château s'emplit de plaintes et de tumulte; les soupçons grandissent avec le trouble et les querelles; on dit que la comtesse voulait cacher une faute, qu'elle avait des raisons pour empoisonner le comte, — quelles raisons? — comment croire à de pareilles fables? Elle aurait empoisonné son époux, — au moment où elle avait senti dans son sein un nouveau gage d'amour et de foi; — pourquoi mettre un cercueil à côté d'un berceau?

XXXV.

Dans les steppes d'Ukraine, les vipères sifflent, le convoi funèbre serpente dans la plaine éclairée par les torches, et derrière le convoi hurle un vent menaçant. — Le convoi du grand seigneur d'Ukraine passe tristement, lugubrement, devant les tertres funéraires. De chaque tombeau jaillit une colonne de feu, à l'approche du cercueil. — Il est passé, et tous les tertres de l'Ukraine brillent encore d'une lueur rouge, et s'entretiennent à voix basse de ce convoi funèbre. La steppe murmure et le ciel se tait ; la terre des tombeaux est agitée des sourdes plaintes des cadavres, parce que le cadavre de Venceslas est venu se joindre à eux.

XXXVI.

Est-ce un être humain ? est-ce un fantôme ? — Je ne sais quel esprit est sorti des buissons sur la cime flamboyante d'un tertre, et faisant un geste de menace : « Traître, a-t-il dit, le poison qui te tue est dans le tombeau de tes pères. Va, noir cercueil où dort cet homme hideux, ce cadavre, qui fut nourri de mon lait ; va, dans les feux de l'enfer, expier ta trahison ! Je te couchais jadis dans ton berceau, je te couche maintenant dans la poussière. Vipère, qui fus mon enfant, la terre te glacera, les vers t'envelopperont. Dans l'avenir, ceux de ta race effaceront ton crime, mais Dieu me défend de t'annoncer cette expiation. L'Ukraine ressuscitera un jour, mais tu n'apprendras jamais cette nouvelle dans l'enfer, ô démon !

Plus rien de nouveau pour toi, l'éternité commence, et toute l'éternité ressemblera à l'heure de ta mort. » Après ce dernier adieu aux restes déjà corrompus du grand seigneur, ce spectre-furie rentra sous les buissons ou dans sa tombe.

XXXVII.

Dans le château les lumières se rallument par milliers, la lune brille dans les jardins, la cascade murmure dan la grotte; le calme s'est rétabli et la cascade retentissante s'argente encore de rayons de lune. On dit que le cygne et le rosier rouge murmurent dans l'air le nom d'Eolione, lorsque tout fait silence à l'approche du soir, lorsque les roses pleurent et que les cygnes fendent l'onde. Quant à ce jeune enfant à la figure d'ange, il a laissé derrière lui une légende obscure et mystérieuse. On prétend l'avoir vu une fois dans la grotte, tout revêtu d'étoiles et tout rayonnant d'or; des esprits aériens lui apportèrent une harpe de feu suspendue à l'écharpe d'Iris; il s'assit... approcha ses doigts de ces cordes de feu; les premiers soupirs, les premiers sons de la harpe réunirent tous les cygnes du jardin, et les sons qui suivirent, semblables aux gémissements d'une nation qui ne sait pas souffrir et mourir en silence, produisirent un bruit confus dans cette troupe de cygnes; enfin son chant et sa musique s'élevèrent de plus en plus, et tous les cygnes s'envolèrent ensemble en pleurant dans le ciel étoilé, avec la harpe et le chanteur, puis disparurent, après être restés longtemps visibles dans l'air, comme des roses blanches tressées en guirlandes; ils montèrent ainsi dans les régions célestes, pour écouter jusqu'au bout cette harpe et cet enfant. — Faut-il croire ce récit? — Il y a des miracles partout... — Dès lors les cygnes ont disparu des jardins, ils ne fendent plus de leurs poitrines

le saphir des ondes; tous se sont envolés avec Eolione. Et Dieu ne daigne plus nous laisser de poètes ici-bas, depuis qu'il n'y a plus d'âmes aux ailes blanches pour les écouter.

Sorrente, 1836.

L'ENFER

NOTICE

Nous nous sommes conformés à l'ordre adopté dans l'édition de Leipzig, bien qu'en réalité cet ouvrage ait été publié aussitôt après *Anhelli* et quelques mois avant les *Trois Poèmes*.

Il est vrai que c'était l'œuvre la plus récemment composée, puisque Slowacki l'écrivit au retour de son voyage d'Orient, à Florence, sous l'impression des souvenirs de Dante qui l'entouraient de tous côtés : « Je vais parfois à l'église *Santa Croce*, et je m'arrête devant le monument de Dante : sa statue sombre me regarde d'en haut et semble m'adresser des paroles d'inspiration... Ma promenade favorite à la lueur de la lune est l'un des côtés de la cathédrale. Souvent je me dis que Dante errait jadis rêveur sur ces mêmes pierres. »

Ces quelques paroles sont d'ailleurs les seules indications que l'on ait trouvées dans ses lettres au sujet de ce nouvel ouvrage; car, du 21 septembre 1838 au 24 juin 1839, il y eut une interruption dans la correspondance du poète avec sa mère, à cause des persécutions dont fut l'objet un des membres de sa famille, et qui attiraient l'attention de la police sur tous ses proches parents.

Ce poème, malgré toute son originalité, peut-être un peu bizarre, malgré le sentiment national qui l'anime d'un bout à l'autre, malgré le ton humoristique purement polonais adopté dans le récit, ne réussit pas, comme es précédents, à frapper et à charmer le public : on n'y

vit guère qu'un tour de force poétique et non une œuvre inspirée, et c'est là un jugement sans appel chez une nation où l'on n'admet pas l'*art* pour l'*art*. Peut-être le public français, moins exclusif, sera-t-il d'un autre avis.

DÉDICACE.

Je dépose ce chant à tes pieds, ô veuve douloureuse du peuple polonais ! mère en deuil de ceux qui dorment ensevelis dans un tombeau sanglant, et de ceux qui croient que tu te relèveras encore !

Oh ! toi qui es prête à jeter ton sang martyr sur les pâles visages de ceux qui doutent, *Varsovie*, je dépose ce chant à tes pieds, et j'incline humblement ma tête jusqu'à ces pieds ensanglantés.

Car je ne crois pas, moi, que tu aies tremblé devant le front du tzar et les guerriers du tzar ; et lorsqu'on m'a dit que tu t'étais mise à genoux devant lui, j'ai été comme un homme que la foudre a frappé ; puis, ayant courbé mon front pensif, j'ai dit : Elle s'est mise à genoux pour ramasser la couronne qui, tombée de sa tête, a roulé à ses pieds.

Florence, 15 novembre 1838.

L'ENFER

POEME DE PIAST DANTYSZEK

AUX ARMOIRIES DE LELIWA

Il s'assit sur un tombeau, planté de rosiers fleuris autour desquels voltigeaient de brillants papillons, puis retroussa ses moustaches, rejeta ses manches en arrière, et commença ainsi (1) : « Cinq de mes enfants sont dans la tombe, et le sixième, serpent réchauffé dans mon sein, mon sixième fils a trahi la patrie. Mes cheveux blancs se hérissent, tremblent et se redressent sur ma tête, lorsque je pense à la vile conduite qui a déshonoré mon dernier enfant. Mais après tout, qu'importe ? à la grâce de Dieu ! Il me reste mon vieux *Kontusz* usé, mon sabre, mes douleurs, ma *Czapka* penchée sur mon oreille, et mes fils, là-bas, dans leurs tombeaux ; — avec cela, je suis plus fier que tous les rois du monde, et si j'ai le temps de faire un signe de croix, je descendrai joyeusement au cercueil. Mais malheur à celui dont le pied glissera sur mon tombeau et sur la terre fraîchement remuée de ma fosse ! malheur à mon fils le traître s'il s'approche de cette sépulture ! elle s'entr'ouvrira pour vomir des flammes rougeâtres... mon cadavre, mon squelette, s'élancera sur

(1) Voyez les notes de l'auteur à la fin du poème.

lui, le mordra de ses dents, l'enveloppera de ses vers, — jusqu'à ce qu'il l'ait mangé, étouffé, dévoré !

Regardez-moi : tel que je suis là, j'ai vu de mes yeux les anges du bon Dieu. Oui, moi misérable, tout couvert de cendres, mais lavé dans l'onde pure du baptême national, ne pouvant ainsi traîner jusqu'à la mort une vie désespérée, je partis pour la montagne de Sion, je voulus soulager un peu mon âme, en versant des ruisseaux de larmes sur le tombeau ensanglanté du Christ ; j'allai prier pour mes pauvres fils qui sont là-haut, et maudire celui qui a osé s'avilir ; je voulais réciter sur le Saint-Sépulcre trois *Ave Maria* pour ceux que le tyran a tués et tue encore ; — apporter un peu de terre de Jérusalem sur les tombes où gisent leurs corps sanglants, — et joncher leur sépulture muette, infortunée, des feuilles argentées de ces oliviers qui furent arrosés des larmes du Christ, et qui grandirent, arbres de pitié, arbres pleurant sur nous.

Ce qui fut dit, fut fait ! Je traversai les plaines liquides, vêtu du *zupan* que voilà, armé de ce sabre rouillé, gueux comme un derviche turc, et dormant tantôt sous une voile, tantôt sous un banc. Voyez ce que mon voyage m'a rapporté ! Me voilà de retour comme une grue voyageuse ; les vents m'ont un peu blanchi les ailes, mon *kontusz* ferait assez mal dans un tableau ; ma ceinture trouée laisse voir mes hanches maigres, et mon sabre s'est édenté sur les rochers ; mais il a beau ressembler au glaive de Boleslas le vaillant, vienne seulement la guerre... qu'en dites-vous ? — N'est-il pas encore bon ? Le ciel n'est pas plus bleu que sa lame, — et si je le fais siffler dans les airs ! si je le fais grincer sur les crânes, — non, — par l'enfer ! je ne me laisserai pas braver impunément ! je l'ai bien juré sur le tombeau du Christ.

Mais au fait, monsieur, au fait ! On va répétant dans l'auberge et dans les maisons que je me suis enivré de tristesse jusqu'à la mort ; que j'ai même perdu le peu de cervelle que Dieu daigne donner à ses créatures humaines,

et que je vais débitant mille choses absurdes. On dit que, avec l'aide d'on ne sait qui, du diable peut-être, je suis allé faire résonner mon sabre jusque dans les enfers, que mon âme en est sortie un peu brûlée, que j'ai même un peu roussi mon *kontusz*, qu'une étincelle est tombée sur ma tête chauve, et y a pratiqué un trou mystérieux, d'où, toutes les fois que je bois, il s'échappe un nuage et même, dit-on, de grandes étincelles pâles... — Puisse le diable arracher la langue à ces imposteurs ! Je crois en Dieu et en Jésus-Christ, monsieur ! Tous les jours au chant du coq, je récite mes prières, et si quelqu'un insulte aux sentiments de mon âme, je lui dirai deux mots le sabre à la main. Faites apporter un broc ; quand les étoiles brilleront, vous verrez bien s'il sort des étincelles de mon front chauve ! Et, s'il en sort, d'ailleurs, tant mieux ! c'est que ma tête n'est pas vide, et qu'il est facile de verser en moi l'incendie. Si je me mets à boucher mon front avec ma main, les étincelles sortiront par ma bouche, et alors que les hommes prennent garde à eux ! Ah ! je brûle, — eh bien, que leur importe? — A la bonne heure donc ! — voici un broc de vin.

Mettez-le ici, monsieur, — ici, — sur ce tombeau; que le cadavre qui y repose nous envie cette heure qui va s'envoler légère comme les papillons dorés. Car, après tout, — nous aussi, nous sommes candidats du tombeau ! Et quand on a vécu comme moi, on doit avoir sur sa fosse des lis, humectés de rosée, et des arbres où les rossignols se perchent pour jeter dans les airs des chants si désespérés, que les bouleaux en pleurent là-bas sur les tertres funéraires.

Brr !... Je sens que ma vue s'éclaircit. Ecoutez ! — Une fois, c'était par une nuit sans lune, j'ai vu, monsieur, une chose affreuse, horrible. — Mais pas un mot de cela, c'est un secret, et si les prêtres s'en doutaient seulement, ils me chasseraient de leur église comme un serpent ; personne ne le sait encore, ni les étoiles, ni mon fils le

traître, ni ma vieille mère, qui vit encore sur les bords du Niemen, et qui tourne son rouet ; — la pauvre aveugle ! Elle ne sait rien de ce qui s'est passé, — elle ignore même la mort de ses autres fils ; quand elle promène sa main sur ma tête, je me transforme à chaque instant, j'imite différentes voix et différents visages, puis je dis à l'aveugle de deviner quel est celui de ses fils qui est là près d'elle. Chaque fois elle dit un autre nom ; elle croit, la pauvre mère, que tous ses fils l'entourent, bien portants et vivants ; — or il y a longtemps qu'ils sont avec Dieu dans le ciel ; et quand elle mourra, elle y retrouvera ses enfants.

Mais, monsieur, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! — Un soir, au milieu d'un silence lugubre, j'étais ici tranquillement assis devant un broc ; ces sapins étaient pour ainsi dire couronnés d'un nuage, répandant de tous côtés une effrayante obscurité, — et sous lequel se cachait le soleil doré ; moi, j'étais là, ma *czapka* sur l'oreille ; — tout d'un coup, figurez-vous que deux anges viennent à moi, et me saluent en disant : « Monsieur Piast ! » — Tout étonné, je leur réponds : « Comment se fait-il que vous sachiez ma naissance et mon nom, vous que je n'eus jamais l'avantage de connaître ? » En leur parlant de la sorte, j'étais furieusement intrigué ; mais ces deux beaux messagers tout étincelants : « Ne crains rien, me « disent-ils, nous sommes les envoyés du Seigneur ; et si « tu consens à faire un tour avec nous dans ces immenses « plaines de saphir, ta volonté sera d'accord avec celle de « Dieu. » A ces mots, je me lève tout dispos : oui, Dieu me damne ! je le jure aujourd'hui que je suis à jeun ! je frappai dans mes mains comme un enfant, et je dis : « Brillants seigneurs, faites-moi voir, s'il vous plaît, ceux « qui brûlent dans les enfers, conduisez-moi vers mes « cinq petits enfants, et ensuite vous me montrerez encore « là-bas, dans l'autre monde, — vous savez sans doute « de qui je veux parler ? — Si donc Jéhova le permet,

« allons voir ceux qui nous ont quittés depuis longtemps, « et dont les corps sont déposés dans la terre glacée. » — En parlant ainsi, j'étais persuadé que je leur adressais une prière inutile, et que les saints anges ne feraient rien de ce que je leur demandais. Tout à coup, imaginez-vous, miracle ! ces anges dorés me prennent comme on cueille une pâquerette, ils me prennent et m'emportent par-dessus les sapins, droit vers l'arc-en-ciel aux cheveux d'or, suspendu sur le nuage sombre ; sans aucun bruit, sans le moindre murmure, ils emportent le *szlachcic* (1) dans le ciel, son broc à la main. Moi, du haut du nuage, je lâche bientôt le broc, et j'ai appris plus tard, dans le village, qu'il était tombé du ciel sur M. le curé, et lui avait fait sortir sur le front une bosse de la grosseur d'un écu, qui lui a laissé un bleu en souvenir ; — je regrettai mon broc et l'accident.

Ainsi donc, mon cher monsieur, ce n'était pas une plaisanterie !... Couché comme un roi sur leurs ailes dorées, je vole ; l'arc-en-ciel suspendu aux nuages brille comme un diamant sur les trous de mon *kontusz* ; les étoiles jaunes, roses et pâles, tombent en pluie sur mon front chauve ; la lune accourt à nous et s'arrête tout près ; je vois ses fleuves et ses bosquets argentés, je vois ses montagnes ; mon sabre s'accroche même aux montagnes ; — et jusqu'à présent, M. le maître d'école ne veut pas croire que je suis monté là-haut, bien que je le lui aie juré cent fois sur mon honneur, en lui montrant la lune brillant dans un brouillard.

Je m'en allais donc porté par les anges de Dieu ; — j'étais assis sur la tête de l'un d'eux, me gonflant d'orgueil comme un paon dans une basse-cour ; mes pieds s'appuyaient sur le dos de l'autre, — un petit ange, qui ressemblait à une jeune rose nouvellement épanouie, et qui portait mes pieds comme deux bûches de bois. Ces petits

(1) Gentilhomme.

anges étaient si légers, volaient si vite, que ce fut moi le premier qui les priai, les larmes aux yeux, de donner un instant de repos à leur vieux compagnon de route ; mes os craquaient comme du bois résineux, et le cœur me manquait au milieu de ces étoiles vivantes. Alors, foi de gentilhomme, ils me placèrent sur mes deux talons, au beau milieu de la lune argentée, et me soutinrent de leurs petites têtes roses ; des langues de feu se mirent à lécher ma tête chauve. — Que je meure, si je mens ! — le feu s'échappait par mes os et par ma peau, et s'élevait de la lune en l'air comme une colonne de flammes. C'est pour cela sans doute qu'on dit que j'ai la tête brûlée. Mais, mensonges que tout cela, monsieur ! mensonges ! Quand on aime son sabre et qu'on aime sa patrie, on aurait beau brûler pour elle pendant deux siècles, s'envoler au loin comme une grue errante, se flétrir de désespoir pendant cent ans, — en revoyant sa bonne lame et son pays, en entendant crier aux armes, on s'agenouille d'abord devant Dieu, et au cri de guerre des hommes on répond : « Mon glaive est encore brillant, mon cœur est encore « chaud. » — Ainsi, tel que vous me voyez, je suis tout prêt. — Il y a longtemps que je sens l'humidité du cimetière, et que l'odeur du cercueil, odeur de cèdre, odeur triste et lugubre, affecte désagréablement mes narines. — Je sens déjà, à ses hennissements qui se rapprochent, que le cheval de la mort accourt et vole avec bruit, que le voilà qui arrive avec sa selle vide ; n'importe ! au moment où je vais m'élancer sur son dos, malheur à qui me barrera le chemin ! malheur à qui fera pleurer ma patrie ! Avant que les larmes coulent sur ma tombe, le sang pourrait bien couler sous mon sabre. — Oh ! vous ne savez pas, vous autres, ce qu'un cœur peut contenir de douleur et de haine avant de descendre au cercueil ! Oh ! vous ne savez pas tout ce qu'une âme farouche renferme d'espérances d'avenir dans un coup de sabre, combien elle y met de prières demandant des morts hu-

maines ! Lorsque de ce coup redoutable elle aura tranché la première tête ! lorsqu'elle l'aura fait rouler dans le sable, alors peut-être elle reviendra à Dieu et à la prière ; et elle attendra plus tranquillement le jugement du Seigneur, lorsqu'elle sera revêtue de sang humain, comme d'un vêtement brillant. — Mais ce sont là des rêves ! de vains rêves ! Je m'endormirai sans vengeance comme un damné, avec mon cœur si longtemps obstiné dans sa haine. Les hommes laisseront dormir sous son tertre le vieillard au *kontusz* usé ; — et tout restera à jamais ainsi, oui, monsieur ! Il n'y aura de plus, pour orner le pays de nos pères, qu'un tombeau solitaire et un vieillard dans ce tombeau : les rossignols lui chanteront un hymne de regret. — Et puis... Mais retournons dans la lune, — me voilà tout attristé.

Je vous disais donc !... Remplissez-moi mon verre ! Quand mon gosier est sec, les sons y sifflent comme dans une flûte; or, pour vous raconter les merveilles de l'enfer, il me faut en tirer des aboiements plaintifs de chiens criant dans la nuit.

Je marche à travers la lune grise et dorée, et je rencontre trois spectres épouvantables. Ce trio était paisiblement assis autour d'un feu; c'étaient la Famine, la Guerre et la Peste ; — elles ne soufflaient mot, et faisaient cuire dans une chaudière des cadavres tirés de leurs tombeaux, tout frais d'hier. En voyant ces choses dans cette sphère glacée, je m'écriai : Jésus ! Marie ! Joseph ! — Puis, ayant repris courage en disant tout bas une prière, je me jetai sur elles, furieux, le sabre à la main ; je les sabre dévotement, et je coupe l'oreille droite de dame la Guerre ; la Famine aussitôt ouvre une large bouche, avale la pauvre oreille de sa sœur, la digère et la rejette aussitôt de l'autre côté dans la chaudière. Je m'arrête, et je tords ma moustache avec étonnement. — Que faire ? me dis-je ; le diable seul le sait. Tout ce que je couperai à coups de sabre, elles l'avaleront et le mangeront. Mon visage devient un peu pâle d'horreur ; car

enfin il n'est pas bon d'avoir affaire aux démons ! Je me demandais donc, *summa summarum*, quel parti je devais prendre. — Tout à coup madame la Peste : « Ne fais « donc pas le dindon, dit-elle, *szlachcic !* sur cette terre « argentée qui s'appelle la lune, ne fais pas le terrible « comme un Serbe fanfaron ; est-ce que tu n'as pas la « lune dans tes armoiries, Leliwa ? Peut-être ne seras-tu « pas trop furieux si je t'invite à déjeuner dans ton propre « royaume ; prends place autour de la chaudière, aspire-« moi ces odeurs appétissantes, et puis mange — sans « cérémonie. » A cette invitation, bien que, je le jure encore, je sentisse des frissons diaboliques me courir sur tout le corps, je m'approche, — il sort de la chaudière une vapeur de sang odorante ; — je croyais qu'on faisait cuire le tzar, ou quelque autre bonne pièce de ce genre ; je regarde, — des bouillons de sang ; — je demande une cuiller, — on m'en donne une livide, grande comme une bêche, et je tire de la chaudière, — quoi ? — la tête d'un de mes fils ! — Je frissonne ! oui, une petite tête pâle et sanglante ; de petits yeux ouverts, de petites lèvres encore rouges comme des roses ; c'était le visage, c'étaient les yeux de mon plus jeune fils ! Jaune comme la cire, il me regarda fixement... je ne savais si je devais hurler, pleurer ou aboyer ! Si bien que des yeux des trois furies il coula des gouttes de sang, et elles éclatèrent en sanglots, et s'écrièrent : « *Szlachcic*, nous aussi nous sentons le « froid de la tristesse nous glacer les veines, en t'écou-« tant pleurer tes enfants ; nos entrailles palpitent comme « des entrailles de mère. Ne nous accuse pas ! nous « sommes innocentes ! C'est notre père bien-aimé qui nous « les a données ; — il les pêche là-bas dans un torrent de « sang, dans un océan de larmes, et nous envoie ainsi « chaque année en présent des milliers de têtes d'hommes ; « le père qui nous fournit cette pâture s'appelle le tzar ; « nous l'aimons, parce qu'il est bon pour nous. » Elles parlèrent ainsi, et je pleurais, moi, toutes les larmes de

mon corps. Tout en pleurant, avec la cuiller je mêlai le liquide jusqu'au fond de la chaudière; si bien que la tête déjà glacée de mon fils aîné, puis la tête du cadet, enfin celles de mes cinq enfants, — de tous mes pauvres petits, — leur cinq têtes sortirent tour à tour de la chaudière; alors je ne pleurai plus, — je hurlai. Le désespoir me dessécha si bien les paupières, que j'eus honte de moi en voyant pleurer les furies. Comme une danseuse des enfers, j'attache à ma ceinture ces petites têtes de morts; j'attache ici par ses cheveux dorés le plus jeune de tous au-dessous de mon cœur; là le visage barbu de mon fils le lancier, ici la troisième tête, ici la quatrième, et la cinquième près de la poignée de mon sabre : ainsi revêtu de mes cinq enfants, — oh! douleur! — (ces spectres eux-mêmes se sentirent glacés d'effroi) — je criai à haute voix : Je vais me plaindre à Dieu.

Oh! c'était une horrible mascarade! Si je m'étais ainsi montré dans le village, le curé aurait fait sonner le tocsin, et une troupe d'enfants m'aurait suivi par derrière. Là-bas,— le sang dégouttait sur les pavés de la lune,— et derrière moi volaient corneilles, vautours, corbeaux; les loups sortaient des ravins pour gémir; les anges disparurent, car je leur faisais peur; pourtant je n'étais pas un assassin, il était facile de le voir, je portais inscrit sur mon front le nom sacré de père. Il y avait dans mes yeux des larmes éloquentes; — les assassins ne pleurent pas leurs victimes.

Je franchissais les montagnes, je franchissais les vallées; je ne sais où conduisait cette route infernale, je ne sais si les anges la suivent, mais je criais toujours : « Je vais me plaindre à Dieu. » Je traversais ces mondes obscurs et mystérieux, porté par mes cinq cadavres comme par des ailes. Je marchais, et ma langue sifflait comme une vipère; ma cervelle brûlait, brisait, tuait tout ce qui s'offrait à moi, la douleur qui était en moi accusait le monde entier; mes regards étaient une sentence, mes pleurs un épouvantail; — les morts qui me

voyaient ne pouvaient plus s'endormir ; Dieu même peut-être eût détourné de moi sa face lumineuse. Au rayonnement de ma douleur, à l'aspect du sang qui se figeait sur mon vieux *kontusz,* la vierge Marie se fût aussi détournée, tremblante, à cette pensée qu'elle aussi avait été mère, et mère du Sauveur.

Je marchais... tout à coup, — je regarde devant moi : une fontaine cristalline jaillit de la lune dans le ciel ; cette fontaine exhale un parfum doux et suave ; tout autour, des bonds, des danses, des chuchotements. De belles jeunes filles, droites comme des joncs, portant des ailes comme les papillons des champs ; — poursuivies par un essaim de jeunes amants qui les embrassent et les poussent dans l'eau, elles s'y baignent et en sortent belles comme des roses nées le matin même, — belles comme des narcisses blancs prêts à mettre en guirlande. Ensuite c'est l'amante qui poursuit l'amant, et ils disparaissent ensemble dans les prairies. — Celle-ci tombe à la renverse, et cueille des raisins de saphir ; celle-là se cache dans l'eau comme une ablette, parce qu'elle n'a pas d'autre vêtement que cette eau ; une troisième embrasse tous ceux qu'elle rencontre ; — partout gaieté, rires, amour et concorde. Je devins triste, — ma moustache sévère se hérissa. Je regardai amèrement les têtes de mes enfants. — Je cherche à terre, j'y trouve deux grosses pierres, je les saisis, — l'une se change en rose, et l'autre en papillon ; — si bien que, dans ma fureur, je voulus lapider les jeunes filles avec ce papillon et cette rose. La rage s'emparait de moi. Alors une des jeunes filles : « Regardez, dit-elle, quelle « drôle de figure ! regardez, cria-t-elle ; ce petit chérubin « avec son vieux *zupan !* regardez-moi ce rustre ! » Et toutes de rire joyeusement : « Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! » — L'une d'entre elles me dit : « Allons, monsieur le *Lach* (1),

(1) Vieux mot signifiant *Polonais*, employé aujourd'hui familièrement.

« approchez ; ici pas de jalousie, la fontaine de la jeu-« nesse coule pour tout le monde (1) ; approchez ; ré-« chauffez le sang de vos veines ; et vous sortirez d'ici « frais comme une fleur qui sort d'un tombeau ; vous « jetterez ces crânes que vous avez ramassés au cimetière, « vous laverez ce sang qui souille votre *zupan* ; et ensuite, « je deviendrai moi-même amoureuse de vous, nous pas-« serons le temps à nous aimer, et le temps s'écoulera ; « approchez ! ici, vers la fontaine ! » C'est ainsi qu'elle m'invitait, elle et ses compagnes. — Oh ! alors, ce fut trop peu que de la colère, mes dents claquèrent, ma langue hurla... « Ah ! vous, filles indignes ! ah ! maudites sirènes ! « Là-bas le pays nage dans le sang, et ici vos joues fleu-« rissent comme des roses ; là-bas des tombeaux, — et « ici ! — que tous les démons vous emportent ! » — Sur ce je m'élance, je tire mon sabre, et je trace dans l'air des croix répétées ! Les petites roses s'enfuient à toutes jambes ! je les poursuis, — elles volent, l'épouvante leur donne des ailes ; leur chevelure dorée vient battre mon visage ; et moi je sabre toujours ; à chaque coup ma lame fait tomber un morceau de la lune argentée. — Les petites folles rient, courent, folâtrent, se cachent derrière les lauriers et rient encore, et à travers les cyprès, elles ressemblent à des roses roucoulantes. Alors de grosses larmes de sueur inondent mon corps, mon cœur attristé est pris d'une telle fureur, que je détache de ma ceinture une de mes cinq têtes, — c'était par hasard la tête du lancier. — Je l'empoigne par les cheveux, je la fais tourbillonner dans l'air, je la lance !... le sang noir en coule à flots. — Le lancier, — c'était jadis un vrai petit léopard en amour ! — se sent à peine sur le sol, qu'il part au galop à la poursuite des jeunes filles, les diables eux-mêmes ne l'auraient pas arrêté. Il s'agite, il court, ses couleurs lui reviennent, sa moustache se retrousse, ses

(1) Voy., à la fin du poème, une note de Slowacki.

yeux s'ouvrent ; une fois qu'il a pris son essor, il vole, il vole ; et c'était un cadavre ! Tout à coup, monsieur ! — dans son petit tablier de feuilles de roses blanches, — la plus belle de toutes le prit comme un petit pigeon, et le pressa contre son sein ; ses compagnes en chœur se mirent à pleurer sur lui. Mes larmes ruisselèrent le long de mes moustaches grises.

« Oh ! dansez, leur dis-je, dansez toujours, vous qui « savez pleurer les héros ! Sa place est là sur votre cœur ; « qu'il y reste à jamais, qu'il y repose ; et vous, mes « jeunes amies, versez sur lui l'eau de Jouvence ; elle ne « le réveillera pas, mais elle fera plus de bien à son ca- « davre que mes larmes amères. Revêtez-le de fleurs de « lis, dansez autour de lui, et maintenant, adieu ! Car « moi, pauvre vieux, je marche sur une autre route que « vous ; j'ai à porter une sanglante citation devant le trône « de Dieu. » En parlant ainsi, j'avais le cœur comme transpersé d'un glaive, et je m'éloignai de cette fontaine riante. Longtemps, le vent rapide qui me poursuivait avec l'écho m'apporta des pleurs, des feuilles de roses et des éclats de rire.

Mais je m'embarque là dans un long récit ; or souvent le pécheur quitte ce monde, avant d'avoir mené à bien la fable de l'existence : dans ce cas, tous se moquent de lui ! « Ah ! quelle honte ! qu'avez-vous donc fait dans la plaine de la vie ? » Hélas ! on trouve rarement alors un ange gardien qui impose silence aux reproches des envieux, en disant : « Il dort dans sa tombe, — parlez bas ! » Chacun doit donc faire en sorte que sa vie ait un dénouement ; lorsqu'une histoire sera finie, il en recommencera une autre là-bas, au-dessus des arcs-en-ciel, dans les rayons dorés, où tout ira enfin au gré de nos désirs. — Quand donc pourrai-je commencer cette seconde histoire ? Je me suis déjà labouré mon tombeau ; il est prêt à ensemencer... — mais que le diable emporte le tombeau, le cadavre et la morale ! — Au fait, monsieur ! — A l'extré-

mité de la lune se dresse une sorte de potence infernale, qui épouvante les pauvres hommes après leur mort, et où se balance avec bruit le cadavre de Judas. Un demi-quart de lieue céleste au-delà de cette potence, s'élève la porte de la mort : elle s'ouvre, non pas à ceux qui ont suivi la route de la vertu, — mais à la vile et sanglante populace de l'enfer... Cette porte est émaillée de diverses inscriptions. Appuyé sur mon sabre, comme un mendiant sur son bâton, je courbai ma tète chauve devant l'enfer, et je lus ; ici : *sacré nom de Dieu,* dessiné sur le diamant, par le sabre étincelant d'un grenadier français. Ailleurs d'autres jurons encore plus effroyables : *Carrajo ! Goddam aux cent mille... etc...* Bref, il y avait tant de dessins de ce genre sur cette poterne de l'enfer, que j'eus humblement recours à mon scapulaire, et que je récitai pieusement les litanies ; puis un frisson parcourut mes membres, je me sentis plein du repentir de mes fautes, en voyant des flammes s'élancer dans l'air, derrière la poterne. Tout à coup, du haut de la porte un petit homme me cria : « *szlachcic !* » — Mais moi, ne voulant pas avoir affaire aux démons, je fis l'aveugle et le sourd, et je continuai mes litanies avec componction, tout en regardant de côté ; le pauvre malheureux sortit des flammes son nez crochu, il éternua une pluie d'étincelles, des larmes coulèrent sur ses joues : puis il recommença : « Monsieur le « *szlachcic !* pour l'amour de Dieu ou de qui vous voudrez, « récitez à mon intention cent *Ave Maria* ; je censurais « autrefois les livres et les gravures, et maintenant je suis « en enfer ; on m'appelle Sz. niawski. Le diable m'a placé « ici pour arrêter les idées au passage ; et il faut que « j'obéisse, sous peine de perdre mon âme moscovite, car, « bien que le diable l'arrache sans cesse, j'ai encore une « âme, hélas ! » — Comment, m'écriai-je : « mais c'est « une injustice de brûler les censeurs en enfer comme du « bois sec ? » Je vous avouerai que je ne savais pas le moins du monde qui je m'apprêtais à faire monter de l'enfer au

ciel. Je pris mon scapulaire, en homme naïf que j'étais. — Tout à coup, deux coups de foudre éclatent entre mes doigts, mon scapulaire brûle, et je brûle aussi. — Je me sauve, — j'aperçois un fleuve, — pouf ! à l'eau ! Je plongeai, croyant que je resterais au fond ; mais les petites têtes de mes enfants surnageaient comme des vessies et portaient leur vieux père. Oh ! mes petites têtes au blanc visage, mes petites têtes aux cheveux blonds ! Oh ! mes petits enfants aux traits pleins de jeunesse, comme vous me portiez sur l'onde de l'enfer ! Comme vous me souteniez au milieu de ces flots bouillonnants, oh ! vous, mes cygnes ! mes enfants ! En vain quelqu'un voulut m'arracher de ce fleuve, et m'invita à prendre place dans sa barque noire — (c'était un homme qui gagnait son pain en transportant des brouillards). Je lui réponds : Je n'ai pas besoin de barque, je suis porté par mes fils ; je n'ai pas besoin d'eau, mes larmes étanchent ma soif ; ni des discours des hommes, — ces cadavres sont ma distraction ; ni de prière enfin, — car ils me sauveront ; et quand je serai devant Dieu, je n'aurai pas besoin d'éloquence, ces têtes parleront pour moi. » Tous les morts qui étaient dans la barque se montraient ma tête blanche et demandaient : « N'est-ce pas un vieux cygne qui chante tristement au « moment de mourir ? » En effet, je m'avançais en chantant d'une voix plaintive sur cette eau noire qui s'alimente de larmes humaines.

Ne me regardez pas quand je me plonge dans la tristesse, car alors je ne sais ce qui se passe en moi, et je me noie tout entier dans les larmes avant de parler. Mais lorsque mon vieux visage rayonne de gaieté, alors vous pouvez sans crainte me regarder en face. Rions un peu ! ah ! ah ! mon cœur saute de joie ! rions comme une eau cristalline ! rions ! — laissez-moi donner un coup d'œil à cette cruche, — cela va mieux ! — J'essuyai la sueur de mes cheveux gris et je laissai retomber mon sabre, qui retentit longuement au milieu de l'enfer. Un honnête

homme ne fait pas de mystère, qu'on entende le *szlachcic* à travers tout l'enfer : un visage polonais n'a pas de masque hypocrite ; que les morts s'y regardent comme dans un miroir. A ceux qui ont un linceul et un cercueil rayonnant, et dont le visage me plaît même dans la tombe, je donnerai un soupir ; — quant aux autres, je cracherai sur eux. Car enfin, un *szlachcic* vivant, c'est quelqu'un ; tandis qu'un roi mort n'est plus rien, — un peu de vers, pouah ! et un peu d'os.

Mais il faut avant tout décrire l'architecture de cette tour qu'on appelle là-bas la *montagne des cadavres*. — Noire au dehors, rouge en dedans, élevée jusqu'au cinquième étage, on y entend parler et pleurer toutes sortes de voix, et l'on y monte par un petit sentier tortueux. Quelquefois il fait noir à se crever les yeux ; ici le tonnerre éclate ; là un serpent s'élance, ailleurs un lion rugit, de ce côté des vipères sifflent ; parfois les yeux des cadavres brillent comme des yeux de loup ; au milieu de toutes ces terreurs, au milieu de toutes ces merveilles, je m'avançais sans crainte, moi Piast Dantyszek, aux armoiries de Leliwa. Chaque mort me disait : Bon voyage, en voyant que j'allais me plaindre à Dieu, que je portais les quatre têtes de mes fils comme deux paires de pigeons aux plumes tachées de sang, et que j'avais dans ma poche le manifeste de la nation pour le lire à Dieu à travers mes lunettes et lui démontrer par mon désespoir que, lorsqu'un szlachcic tue, c'est qu'il a le droit de tuer, c'est qu'il peut se présenter devant Dieu avec du sang sur son sabre, avec une plainte sur les lèvres.

Car enfin, — il était pur jadis, — mais, qu'est-il arrivé ? — Par exemple, des pigeons volent à travers la nuit, et s'abattent pour boire sur un champ de bataille ; savent-ils eux-mêmes ce qu'ils ont bu ? de quelle couleur ils se sont teints ? Il en est de même de nous, pauvres honnêtes gens, est-ce notre faute s'il y avait du sang dans notre puits ? Est-ce notre faute si notre coupe est grasse de sang,

nos yeux enflammés et nos lèvres rouges ? Peut-être même nos cœurs souffrent-ils de se nourrir ainsi de la vengeance, assaisonnée du sel amer des larmes! Mais qu'y pouvons-nous? Rien; restons à jamais privés de la pitié et de la protection divine. — Un temps viendra peut-être où la balance penchera ; mais, quand nous devrions boire du sang jusqu'au jour du jugement dernier, soyons comme des héros qui combattent et se vengent; et, quand il n'y aurait pas en nous plus de vie que dans l'épi, toujours foulé aux pieds, qui pousse au milieu d'un chemin battu, — cent fois nous nous relèverons fièrement!

Je vais vous effrayer au début même de ma description: — cette tour infernale est construite sur un tzar, dont le cadavre est pour elle comme un pilotis pourri, si bien qu'elle chancelle tout entière, soutenue par ce Moscovite. Ne vous étonnez pas de la force de cette poutre humaine, c'est l'infernal Pierre le Grand — en personne. Il est couché sous la tour ; un spectre épouvantable aux ailes de chauve-souris pleure et verse sur lui, à plein seau, le sang encore chaud du peuple, et lui rougit la tête, la poitrine et les côtes. En présence de ce spectre rouge assis à terre, je me dis avec effroi que j'allais me noyer dans le sang. Mais que faire? sous mes pieds, une mare de sang; au-dessus de ma tête, un triste bruit de sang humain. Le spectre était là, assis, les yeux fixes; ses yeux étaient rouges comme une rose. Mais ils étaient si pleins de sang, qu'il n'y avait pas de place pour une larme. Chose plus terrible encore! chaque cadavre qui passait prêtait à ce tzar serment de fidélité ; ces lâches ombres se noyaient dans le sang, le feu brûlait les doigts qui avaient prêté serment, et l'on apercevait à la lueur de cette main qui brûlait — les charmes de chacun de ces squelettes, se consumant ainsi agenouillés. — Ici, nouveau miracle! ce sang me crie en langue polonaise : « Leliwa! je suis le sang des hommes « morts sans tache! Je suis le sang de ceux qui pleurent, « je suis le sang des martyrs! Oh! perce avec ton sabre

« les digues qui m'arrètent, et je m'écoulerai en pleurant « avec bruit, et j'inonderai tout l'enfer de mes flots ven- « geurs. » — Il dit, je tire mon sabre et je creuse. Aussitôt tout ce sang se répand hors de la mare; il se plaint, il pleure, il gronde comme un océan, il éteint les bras embrasés des cadavres; toute la vallée est inondée de sang et roule des flots rouges. — Tout se noie comme à l'heure du jugement dernier; — moi-même qui avais creusé ce fossé, je suis emporté par les flots. — Ma ceinture plonge dans le sang, mon cou devient rouge, mes moustaches même... « Jésus, m'écriai-je, et vous, vierge Marie! l'enfer s'écroule; « par tous les diables! que de tumulte, et c'est un seul szla- « chcic qui a fait tout cela? » — L'enfer périt sous un déluge de sang, les démons se noient — et Dantyszek surnage. Il hume l'air à grands traits, et, comme Caton, se moque des sottises de la fortune. Son front chauve reluisant éclaire les damnés, comme une lune blanche au-dessus de cette mer rouge. Son sabre se rouille. — Le diable emporte la rouille! — Un Polonais sans son sabre? Jamais!! ni dans le berceau, ni dans la tombe. A la fin je me fatiguai de voguer ainsi — et, après un instant de réflexion, je m'écriai : « O Christ, daignez, je vous en prie, daignez me sauver de la mort! » Aussitôt je me sentis saisir comme dans des ailes de feu et emporter vers un infini plein de ténèbres, par un être qui volait derrière moi à travers une atmosphère brumeuse.

Dès que je me fus envolé au-dessus de ces flots rouges, je me mis à crier : « De l'eau! de l'eau! de l'eau! » L'oiseau noir qui me portait sur ses ailes entendit mon humble prière, déposa mon misérable corps sur un rocher, me prit en pitié, et, généreusement, se creva lui-même un œil au-dessus de son bec et me fit boire dans son œil, — moi je m'enivrai de cette liqueur vivante.

Un vrai Polonais, lorsqu'il est ivre, se rappelle la patrie et hurle de douleur; et bientôt, comme les hommes qui n'ont plus leur bon sens, il éclate de rire, il a tout oublié.

De même je versais sur mes longues moustaches grises tantôt des larmes brûlantes, tantôt des éclats de rire.

Quoi donc! peut-on faire un crime à un vieillard de boire quand sa chère patrie est morte? Apportez-nous des brocs! et rangez-les en cercle! Qu'ils m'aident à mourir gaiement; qu'ils m'aident par leurs milliers de sons harmonieux à ne pas entendre le bruit des chaînes, des sanglots et des gémissements! Qu'ils me renversent sur une couche de fleurs, et m'endorment d'un sommeil paisible à l'ombre des tilleuls! — A quoi bon conserver plus longtemps nos cœurs, qui sont déjà morts et comme embaumés? A quoi cela nous conduira-t-il, de laisser nos têtes grises pleines d'attendrissement retomber pensives comme des têtes de cygnes sur nos poitrines cicatrisées? Que feront nos pensées sous notre vaste crâne? Si elles se souviennent, — de quoi se souviendront-elles? Plus rien, — partout la misère, la tristesse et le désespoir! Notre patrie! — un peu de boue sanglante! Le Polonais! — un exilé, un martyr, un orphelin! Buvons donc et cherchons l'oubli au fond des verres; nous réveillerons nos cœurs, quand le pays ressuscitera.

Oui, je m'étais enivré, — lorsque tout à coup, spectre livide, Catherine me barre le chemin. Catherine! je la regarde! «Oh! femme sanglante! oh! femme cruelle! mes cadavres, mes petites ailes, portez-moi devant Dieu!» Je la regardai, mes yeux la dévorèrent, mes paupières s'ouvrirent pour lui faire un tombeau; — et je ne dirai plus rien, jusqu'à ce que mon gosier sanglant et mon œil sanglant l'aient vomie devant Dieu; jusqu'à ce que mon cœur haineux l'ait jetée aux pieds de Dieu pour y mourir. « Mes cada-« vres! hâtez-vous, soyez, soyez-moi des ailes! — Oh! « comme vous êtes lents, paresseux que vous êtes! Mes « petites têtes, mes oiseaux; non, vous n'êtes plus vi-« vants! Je vous ordonne de me conduire à travers les « régions du péché, et vous pleurez, et votre voix muette « me dit : Père, nous dormons dans la tombe. C'est bien,

« je ne vous pleurerai plus, mes enfants ! comme un père « ou comme une mère pleure ses fils ; mais comme une « hirondelle infortunée, qui de ses ailes désespérées couvre « son nid désert, voudrait croire ses petits encore vivants, « et a peur de regarder sous ses ailes. »

Le corps de la tzarine, corps déjà vieux qui tombe en pourriture, a dans son corps des serpents, semblables à des glaives ; elle traîne derrière elle des ailes faites de serpents, et de ses seins noirs coule un sang rouge comme le corail. Les serpents s'engraissent de ce sang, et se roulent sur cette femme morte ; ils ont de pâles visages de cadavres, et un sang figé salit leurs lèvres : de leurs visages pâles s'élèvent dans les airs des colonnes lumineuses faites du feu de l'enfer ; je les ai vus et je les vois encore : sur cette tige entrelacée de sept serpents, comme si c'était un candelabre à sept branches, je vois sept têtes de morts entourées d'éclairs. Catherine était devenue flambeau (1).

Tout à coup, oh ! horreur ! l'un des serpents se courba au-dessus d'elle comme une branche d'osier ; — et, ayant dépouillé son visage d'homme, il entra dans sa bouche noire, sanglante, mystérieuse, et pénétra peut-être jusqu'au cœur ; — car ensuite il retira sa tête et lança un jet de sang ; je ne sais quel sommeil s'empara de la tzarine, son gosier s'ouvrit à un bâillement involontaire. — Je regardais avec effroi ce qui allait arriver, l'haleine brûlante qui sortit de sa bouche entra dans la vipère comme une flamme livide, tandis qu'une autre flamme partie de la vipère rentrait dans le cadavre. A cette vue, je ne puis retenir mon sabre ! Je l'enfonce dans les entrailles gonflées de cette magicienne, et elles s'ouvrent comme une grotte noire ; il s'échappe de cette grotte de la fumée, des flammes et des serpents. — Les serpents se précipitent sur moi en noir tourbillon ; en vain je les fends de mon sabre en grinçant des dents ; avec la race des vipères il n'est

(1) Voy., à la fin du poème, une note de l'auteur.

pas de ressources ; — les serpents se multiplient en cent reptiles hideux. Ils s'élancent et croient pouvoir dévorer le *szlachcic*, ils s'élancent, font jaillir des étincelles et sifflent. Je m'enfuis, mais voici les serpents qui me suivent de près. Je me défends contre eux, je tourne sur moi-même comme une toupie; à la fin je demande un dernier conseil à mon esprit, — je saisis un de mes pâles enfants, et je le jette, plus pâle moi-même qu'un cadavre. — Tous les reptiles se précipitent sur la tête de l'enfant, et l'entourent en cercle, et la dévorent...

Ici des serpents qui dévorent une tête, là des cris qui s'élèvent ! Ici des langues de feu qui viennent lécher mon corps ; — là un spectre sombre, épouvantable, portant une soucoupe d'or, vêtu d'un manteau de pourpre, qui s'avance et fait cuire au souffle brûlant de ses lèvres, sur cette soucoupe d'or, — quoi ? — un cœur d'homme. Il me regarde avec ses yeux d'oiseau de nuit, et me dit : « Regarde ! « c'est le cœur d'un Polonais ! » — « Tu mens, m'écriai-je, « vil fantôme, nos cœurs à nous ne tremblent pas ; et tu « aurais beau me déchirer le corps avec tes griffes, et « m'arracher le mien, je ne frissonnerais même pas ! Quant « à cette chose tremblante, pourrie et grise, c'est sans « doute le cœur d'un tzar ; — ce cœur qui cherche à s'é- « chapper de la soucoupe comme un serpent, doit venir « d'un tzar ou d'un esclave ; car il tremble quand on l'a « arraché de la poitrine où il était, — car il a peur. » — Et le fantôme : « Tu rêves, mon bon *szlachcic !* Ce cœur m'a « été apporté par le chien de Satan, qui m'a crié que c'é- « tait Erywanski (1) ; et moi je l'ai fait cuire pour Lu- « cifer. » En parlant ainsi, il ouvre encore la bouche, et il souffle sur ce cœur toutes les flammes de son gosier. Le

(1) Voy., à la fin du poème, une note de Slowacki. — Cet Erywanski n'est autre chose que Paskiewicz, le feld-maréchal qui prit Varsovie en 1831 (sept.), et qui fut, pour ce fait d'armes, nommé prince de Varsovie, comme il avait été précédemment nommé *duc d'Erywan.*

cœur se tord sous l'haleine du fantôme, il se dessèche, son sang se répand sur la soucoupe ; et lorsque l'esprit souffle plus fort, — il lance des étincelles.

L'esprit s'est éloigné. Le *szlachcic* recommande à Dieu le cœur d'un Polonais, qui rend le son triste de l'or pur et non celui d'un jeton, lorsqu'il est frappé du marteau de la Fortune ; — il recommande humblement ce cœur au Seigneur, et s'embarque comme un vaisseau sur la mer des infortunés. Il débarqua sur un rivage triste, où le ciel était assombri par le sang des nations ; — un arc-en-ciel rouge s'étendait sur les nuages noirs comme un ruban de sang et d'éclairs ; et le ciel était couleur de cuivre. — Sous cette porte rouge un cadavre était assis : je croisai dévotement mes mains sur ma poitrine, et passai avec attention près du mort, pour ne pas heurter du pied cette chose silencieuse, assise sans mouvement sous les flots de sang des peuples. — Je marchais — sans faire sonner mon sabre ; je croyais que c'était le cadavre d'un Hérode, pour qui l'éternité allait commencer, et qui allait expier par un châtiment terrible le massacre des innocents. Tout à coup une voix me cria dans l'air ténébreux : « Crache-lui « à la face, à ce spectre impudent qui flaire ici le sang des « cadavres comme un chacal. » Je m'arrêtai, craignant d'offenser Dieu, et croyant que Satan me tendait un piége, en m'ordonnant de cracher sur le visage paisible de ce cadavre. Tandis que j'étais ainsi en lutte avec ma conscience, la voix cria une seconde fois : « Crache-lui à la « face, c'est Souwarow (1) ! » — « Ah ! ah ! m'écriai-je, « monsieur le Moscovite ! te voilà donc à ton tour pleu- « rant sur notre sang versé ? Tu es là comme un ma- « telot naufragé sur les débris de sa barque, on voit du « sang dans tes yeux effrayés, que ne recouvre jamais leur « paupière ; parfois seulement un jet de sang anime ce « verre pâle, fixé dans ton crâne de cadavre ; parfois ton

(1) Voy. la note de l'auteur à la fin du poème.

« regard s'attache tout entier à l'arc-en-ciel; — alors, sem-
« blable aux feuilles d'automne, ton œil se revêt de diverses
« couleurs; ta conscience, qui te parle de tes massacres, y
« fait passer diverses lueurs et des ombres de honte. Ecou-
« tes-tu encore sous cet horrible arc-en-ciel les cris des
« mères, les vagissements des enfants, les pleurs et les
« sanglots de Praga égorgée (1)? Spectre, aucun serpent ne
« se roule sur ton corps, aucune âme ne murmure près
« de toi; mais un enfer de cadavres s'agite sous toi; et cet
« arc-en-ciel est pour toi comme le fouet des furies ven-
« geresses; car tu es là pâle, tu trembles et tu es triste.
« Nous sommes encore mieux que toi, nous dans nos ca-
« chots, les fers aux pieds, les larmes aux yeux; nous
« souffrons moins que toi, lorsque des corridors de la
« prison sortent les pâles ombres des espions qui viennent,
« semblables à l'ange des ténèbres, épier notre sommeil
« et lire nos pensées sur nos fronts pâles. Mieux vaut cent
« fois tomber dans un fleuve de sang, après avoir recom-
« mandé son âme à Dieu; mieux vaut perdre la vie
« comme chose de vil prix, et puis, là-bas, sous le sapin
« d'un cimetière reposer tranquillement, et écouter, avec
« l'orgueil de la mort, les hymnes de gloire que les vivants
« chantent à voix basse sur les tombes de ceux qui ne
« sont plus, en s'interrompant souvent de leurs larmes. »

En avant! La montagne infernale s'élargit; plus j'avance, plus elle est terrible. Quel est ce cadavre semblable à un saule desséché, et qui est tout de flamme depuis le ventre jusqu'à la tête? Ses cuisses sont encore intactes, — mais ses entrailles sont pleines d'huile, de sang, de veines et de feu. Tels les fonts baptismaux d'une église renfermaient l'eau sainte autrefois, mais les hommes les ont abandon-

(1) C'est le cas de répéter avec Casimir Delavigne :

... Cet ennemi qui parle de clémence
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?

nés : bientôt la moisissure les a couverts; les serpents sont venus y boire, ils se sont revêtus de mousse ; ainsi dans les entrailles de ce cadavre serpentaient déjà des reptiles, des flammes et des essaims d'étincelles errantes, tout cela était recouvert d'une épaisse moisissure ; à chaque instant un nouveau coup de tonnerre frappait cette moitié de cadavre. Tel était l'éclat du ciel, que le szlachcic Leliwa se dit : « Dieu doit se cacher là-bas dans cette « lumière. » Plein de cette espérance, et sachant que je n'étais pas de paille, je fis le signe de croix, — et je me jetai dans les feux du tonnerre ! Les étincelles me mordent, la foudre me frappe, je ne puis toucher mon sabre, il brûle comme le feu. De petites âmes au visage plus blanc que des lis regardent passer ce vieillard du haut de ces flammes d'enfer en lui demandant d'une voix suppliante un *Ave Maria* ; — le szlachcic fait un signe de croix, prie et passe. Il prend en pitié le supplice de ces petites âmes, et en s'éloignant il loue Dieu à travers ces flammes.

J'avais traversé les foudres et le nuage de feu, — je marchais en levant les yeux : — tout à coup une croix se détache sur un fond doré, semblable à un petit soleil; une croix ! — doucement, seigneur Piast ! Approche-toi de la croix avec humilité; au diable les impies et les hypocrites ! Mais une croix, quand même je ne sais quel hasard l'aurait transportée en enfer, une croix a toujours droit au respect d'une tête blanche. Alors je regarde, quelle inscription honteuse, quelle horreur ! « Dieu ne fut jamais « étendu sur cette croix. » Qu'est-ce à dire ? m'écriai-je, alors c'est une ruse de Satan ! une croix-cadavre, une croix-fantôme. Qu'est-ce encore ? un petit cadavre, tout confit dans la dévotion, tient ses petites mains croisées comme un enfant; il est à genoux dans son tombeau récemment creusé, il lève les bras, se plaint et gémit ; sur la tête il porte une triple couronne : ses couronnes resplendissent de pierreries toutes de feu vivant; sa petite figure sèche est toujours baignée de larmes. Ici que Dieu

sauve mon âme s'il peut, et que les hommes me croient s'ils veulent, mais je le dirai, ce qui était là devant mes yeux, — c'était le pape. A cette vue mes yeux se couvriren d'un voile ; je saisis une des têtes suspendue par ses cheveux dorés, la tête d'un de mes fils, et je la jetai sur le fantôme ; — le petit cadavre lui renversa sa tiare, et de roi qu'il était le changea en pénitent. Et moi je lui criai : « Pape, pape ! et ta bulle (1) ? » Ici le vieillard hurla avec un hoquet effroyable : « O croix ! regarde ! on me lapide à coups de cadavres. »

En entendant ses kyrielles et ses gémissements, je lui dis : « Que faisais-tu dans l'Eglise ? Le Christ aurait pressé « contre son sein et caressé de sa main des enfants cou- « verts de sang ; et toi, qu'as-tu fait ? Ne sommes-nous « donc pas des enfants innocents, qui nous sommes cou- « chés dans le sang sur notre terre natale ? Et toi, « vieillard, as-tu tendu les bras vers cette patrie noyée « dans le sang ? as-tu prié Dieu pour elle ? Te vit-on « jamais aux pieds des autels répandre de la cendre sur « tes cheveux blancs ? Je t'écraserai sous ces têtes ! tu te « souviendras de Leliwa ; puis j'irai me plaindre de toi « dans le ciel à la vierge Marie, patronne de notre « royaume, je fendrai la foule lumineuse des anges, je « traverserai toutes les petites étoiles roses, et je m'age- « nouillerai sur sa lune blanche ; là mes larmes l'atten- « driront, — mon sang l'épouvantera, si bien qu'elle

(1) Allusion au bref adressé, en juillet 1832, par le pape Grégoire XVI aux évêques de Pologne, et dans lequel on trouve la condamnation des « révolutionnaires polonais, soulevés contre leur monarque légitime, » et l'éloge du « magnanime empereur qui, grâce à Dieu, a ramené en Pologne l'ordre et la tranquillité. » Les mêmes appréciations se retrouvaient dans l'Encyclique de la même année à tous les évêques, archevêques et primats de la chrétienté. — Ajoutons, pour être juste, que plus tard (févr. 1842) Grégoire XVI, mieux informé, changea de langage et répara en partie la faute que Slowacki lui fait expier si cruellement.

« finira par envoyer du ciel un ange pour nous consoler « et pour nous sauver. Quant à toi qui t'es engraissé de « prières et de vin, il faudrait te coucher dans ce tom- « beau, et t'arroser de notre sang ! » — A ces mots, le vieillard : « Tu n'as pas besoin, dit-il, d'aller jusqu'au ciel « réclamer ta vengeance. — Regarde comme cette croix « m'embrasse et me serre ! » En parlant ainsi, le vieillard sortit de sa tombe, et alla baiser le symbole de la foi ; la croix le saisit entre ses bras noirs, l'enleva par le cou, le secoua et le serra ; le cadavre ouvrit des yeux étincelants ; il chercha à s'arracher de son propre cou comme d'une corde à laquelle il serait suspendu ; bientôt la croix trembla, — le corps se détacha. Horreur ! ce cadavre mutilé se coucha dans sa fosse, et la croix rouvrit ses bras désespérés ; la tête humaine, aux regards égarés, tomba des bras de cette croix sombre, roula sur le sol jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le corps dans des flots de sang clair, et se jeta dans le tombeau en sifflant comme un serpent.

Oh ! qu'il est difficile à un pécheur de s'élever par la pensée de ces sombres précipices jusqu'aux anges célestes ! Mais quand on se met sous la garde de Dieu (1), on n'est jamais sujet à une vaine épouvante ; les lèvres mêmes ne tremblent pas, lorsque l'âme, remplie de plaintes lamentables, sort pour l'éternité de ce corps mortel et s'éteint comme une belle lampe d'or. Quelquefois pourtant le cœur est transpercé de douleur, on se dit : La terre n'était pas digne de moi ; j'ai parcouru seul cette vaste plaine, je m'éloigne, et je n'ai personne à pleurer. Le torrent des années a passé rapide comme l'éclair, et je suis resté dans le monde comme une cigogne solitaire ; aucun ami, ni en rêve, ni en réalité, ne vient s'asseoir sur mon banc hospitalier. Seulement les petits des pigeons que je connaissais dans ma jeunesse viennent prendre le frais à l'ombre du

(1) C'est le premier vers d'un psaume très-connu en Pologne.

illeul, et marchent fièrement sur le gazon, comme pour dire au vieillard : « Allons, le cercueil te réclame ! » Nous ne savons plus que devenir, nous autres vieillards ; les fleurs semblent faire des reproches à nos yeux, et ne dérouler leurs petites feuilles lumineuses que pour insulter aux regards ternis de la vieillesse. Nous n'avons donc plus qu'à regarder tristement les flammes de l'enfer, tandis que les autres jouent de la flûte et du luth. Nous n'avons plus qu'à raconter des choses terribles, à nous asseoir au-dessus des fleuves du désespoir, en écoutant ces eaux maudites emporter les nations dans l'abîme du malheur.

Où donc en étais-je resté ? Ah ! j'étais dans cette forêt de l'enfer, où quelquefois le vent du malheur porte des âmes généreuses, en les traînant à terre, comme des feuilles mortes qui murmurent une plainte. Cette forêt était sombre, triste et profonde, les branches des arbres étaient entrelacées comme des serpents ; celles-là ont un feuillage noir et sanglant ; ceux-là ouvrent leur grand tronc fendu, et sont là comme assis dans l'orgueilleuse gravité de la vieillesse. Je tirai mon sabre, et en voyant cette lame nue, je fus saisi d'une telle tristesse, et d'une tristesse si folle, que je me mis à sabrer la forêt de tous les côtés. Aussitôt le sang jaillit et me saute aux yeux ; tous les arbres vomissent du sang et se répandent en gémissements ! J'ai beau armer ma poitrine du signe de la sainte croix ! Leur sang coule, — et ils crient : « Nous « sommes des suicidés (1) ! Oh ! cesse de nous frapper ; « homme sans pitié, pourquoi nous rompre ainsi les os ? » — Ames, qui donc êtes-vous ? leur dis-je. Et l'un des arbres reprit : « Ne brise pas mes branches, car je suis « condamné à faire pénitence dans ce chêne, pour avoir « voulu débarrasser mon âme de ses liens terrestres, et lui « avoir frayé une route par le plomb ; écoute-moi, vieil- « lard, et je te raconterai comment une main russe souilla

(1) Voy., à la fin du poème, la note de Slowacki.

« mon visage pur, et comment je lavai cette souillure avec « mon propre sang. » — « Non, je ne veux pas vous « écouter, m'écriai-je, par le ciel! Parce que vous étiez « sous le coup de la honte et de la crainte, vous avez « effacé en vous la sainte image de Dieu? Hommes de « sang! soyez maudits! et maudite soit cette forêt! — Les « vrais Polonais ne se tuaient pas! Avant le jour où l'on « éleva à Kosciuszko son monument superbe, jamais on « n'avait parlé de chose pareille! — Et maintenant, nous, « les derniers venus, nous voyons des mères se jeter sur « les corps de leurs fils suicidés, en compter les honteuses « blessures, et leur crier un dernier adieu par le trou « dont ils ont percé leur crâne; — si bien que leur âme « qui veut s'échapper par cette libre issue, y trouve « les larmes et les lèvres de leur mère, et à l'aspect « des yeux maternels qui l'épient, — retourne effrayée « dans les replis du crâne. Les anciens Polonais ne se « tuaient pas! En vous, le Christ et la Pologne meurent « une seconde fois.— C'est une honte d'aller reposer avant « le temps dans une terre non consacrée, sous les fleurs « dorées, légèrement agitées par la brise printanière, « alors qu'une âme polonaise souffre dans le corps de « vos frères! Oh! noirs criminels, peu soucieux de la « gloire nationale! Soyez donc humbles et modestes, « maintenant, chacun sous votre pierre; là-bas on pleure, « — et ici le *szlachcic* vous hache à coups de sabre, dût « votre sang l'inonder lui et ses petites têtes. » En parlant ainsi, je m'avance et je recommence à sabrer. — Mon sabre résonne tristement parmi les arbres; la forêt m'inonde de sang,—la forêt gémit et me poursuit de ses cris. A travers les fentes des arbres, se montrent comme des taches blanches faites de rayons de lune:—c'étaient des âmes tristes qui empruntaient le visage de la lune pour regarder, à travers ce nuage de sang, le *szlachcic* traversant les enfers. Je marche, et un sang noir tombe des chênes en sifflant; — je marche rouge comme la cornaline, je marche

portant un visage impassible; — tout à coup les taches lumineuses se cachent, les âmes effrayées se renferment dans l'écorce. Toute la forêt revêtue de couleur pourpre brillait de lueurs terribles, sombres et flamboyantes, et des flammes tombaient à travers le feuillage. Dans mon effroi je fais le signe de croix de la main gauche, et après ce péché je me cache derrière un arbre. Soudain une troupe d'hommes-chevaux (1) arrive, poursuivant au galop le cadavre du grand-duc (2). Puisse mon saint patron *Dantyszek* me protéger! Ces êtres étaient moitié hommes, moitié chevaux. Oh! pauvre grand-duc, oh! quelle misère!

Cette étrange cavalerie avait des casques de feu, des serpents pour panaches, des serpents pour aiguillettes; — faire manœuvrer de pareils soldats, quel supplice! Ils n'écoutent pas le commandement, s'élancent et font briller leurs sabots de feu. — En vain le grand-duc se retient à ces arbres qui pleurent; ses compagnons lancent leurs pieds étincelants sur sa tête, sur son front pâle, sur ses boucles d'argent. Le cadavre finit par tomber à genoux sous cette tempête, — et j'entendis craquer ses côtes, j'entendis son crâne grincer et éclater. L'escadron kalmouck continua sa route, et se précipita dans la forêt comme les flots de la mer; toute la forêt se mit à pleurer sur lui, la forêt se répandit en gémissements, — et ces gémissements avaient un son humain.

Alors je sors tout pâle de derrière mon arbre. — J'aperçois quelque chose d'écrasé, qui gémit et qui souffle; je m'approche, — c'était un hideux cadavre couvert d'un linge. J'arrache le linge, et la chair s'arrache en même temps (3). Je devins tout triste à ce spectacle; sous le lambeau ensanglanté apparaît son crâne mis à nu, qui me regarde

(1) Voy., à la fin du poème, la note de l'auteur.
(2) Constantin.
(3) Voy. la note de Slowacki, à la fin du poème. — Sur Constantin, voyez le troisième acte de *Kordian*.

non plus avec ses yeux, ô saints anges ! mais avec deux trous noirs. Tout à coup il exhale tristement cette plainte : « Pourquoi me martyrises-tu, ô vieillard divin ? Pourquoi m'arraches-tu des lambeaux de visage avec ce linge ? » Ainsi parlait cet os, et mon cœur effrayé fut saisi de pitié ; je lui répondis : « Crâne, que ne m'as-tu dit plus tôt ce qui « collait cette toile rouge à tes os ? — J'aurais laissé à ton « Altesse Impériale son nez aplati sur son visage ; main- « tenant je ne toucherai plus à ta blessure, car tu as eu « quelquefois une âme ouverte à la clémence ; souvent « même, sanglant Hérode, tu as respecté le Christ dans la « personne de la nation. Avant d'avoir vu briller à nu les « sabres polonais, tu avais su courber la tête devant le « malheur. Sois donc tranquille ! je ne me vengerai pas « sur toi, et je rendrai cette écorce sanglante à ton corps « déchiré. Bien plus, avant le retour de ces cavaliers, je « parsèmerai ton corps du feuillage des suicidés ; tu t'en- « dormiras comme les morts vêtus de sang, et, sous ce « sang, tes démons ne te retrouveront pas. » Je dis, et je cueillis dans le bois de ces feuilles plaintives, couleur de sang, pour en recouvrir le corps du grand-duc. Une enveloppe de pus se figea sur ses membres, et, lorsque je la foulai aux pieds en tremblant d'effroi, elle ne fit pas même entendre un gémissement.

Regardez-moi debout sur cette tombe étrange, semblable à une croix plantée sur ce corps assassin ! Je promène mes yeux sur les mondes du malheur, triste comme une cigogne aux aguets. En me voyant ainsi dans les ténèbres de l'enfer, vous me demandez ce qu'est devenue ma gaieté. Sur ce rouge tombeau de feuillage, sur ce hideux cadavre enseveli dans le sang, je flairais, pour ainsi dire, avec des naseaux de cheval arabe, le côté d'où viendrait le vent qui m'apporterait le parfum du Christ, d'où se lèverait dans le bois des suicidés la lune azurée du salut, — le côté où le visage solitaire de la mère de Dieu brillerait blanc comme le cygne dans un éclair, — le côté

enfin où paraîtrait le soleil de l'espérance; — j'étais là, debout, — et vous me demandez ce que j'avais fait de ma gaieté! Insensés ceux qui rient toujours et qui revêtent d'espérance chacun de leurs désespoirs! La gaieté fut jadis l'apanage des Polonais. — Mais on a coupé les ailes dorées de ces oiseaux joyeux; ils ne peuvent plus s'envoler au milieu des étoiles pour les voir face à face; leurs cœurs orgueilleux servent maintenant de pâture au ver de la tristesse; un visage penché vers la terre leur sied mieux qu'une cuirasse d'acier sur la poitrine et des ailes sur les épaules. Non, nos guerriers ne s'envoleront plus, semblables à des oiseaux qui se croient capables d'éteindre le soleil dans des flots de sang; lorsque leurs bataillons marchent au combat, la terre des tombeaux s'effondre sous les pieds de leurs chevaux, — ou bien les traîtres... Encore! — Versez-moi du vin de Hongrie! Je bois à la santé de mon fils — le traître; — et, puisque cette dernière gorgée m'a laissé sur la langue l'amertume du poison, je me radoucirai peut-être un peu la bouche, en parlant de ce traître et de ce bandit.

J'étais debout sur le tombeau du grand-duc au milieu de ces arbres qui me payaient mes coups de sabre en ruisseaux de sang, lorsque j'aperçus une voiture traversant la forêt : c'était un démon ou un damné qui conduisait; ses mains tenaient des guides flamboyantes, et la voiture était traînée par deux serpents verts. Je regarde ces reptiles... L'étrange et nouveau spectacle que de voir leurs queues pousser leurs têtes en avant! Je crie au démon : — « Hé là-bas! ce carrosse est-il à louer? » Et le cocher se tournant vers moi avec la rapidité de l'éclair : « C'est, dit-il, le char du roi Macbeth. » Connaissez-vous ce roi qui se fait traîner par des vipères? c'était la première fois de ma vie que j'entendais son nom. — Aussi, dans l'innocence de mon âme chrétienne, je dis au démon : « Maître, faites-moi faire deux milles d'enfer dans votre voiture, si vous le voulez bien et si vos crocodiles y

consentent. » Le démon, — voyez la perfidie ! le démon me répond : « Montez, monsieur ! » Je monte, et les dragons continuent à galoper à travers les détours de la montagne. La voiture tantôt glisse sur les pierres et tantôt dans le sang, tantôt fait jaillir des jets de flamme. Quant à moi qui, pourtant, fais toujours le guet comme un lièvre craintif, j'ai la détestable habitude de ronfler en voiture. Ma tête appesantie tombe sur ma poitrine, et je m'endors ; — mon âme s'envole bien loin de moi et va errer parmi mes années d'enfance, sous des saules qui pleurent au-dessus d'une rivière, sur des eaux qui rient tout entières d'un rire argentin, lorsque les roses de l'aurore viennent cacher la lune matinale. Je revois le petit espiègle de Dantyszek, qui fait envoler un pigeon apprivoisé pour en attraper d'autres ; l'oiseau revient de l'autre côté du bois et me recouvre d'une neige de pigeons ; et, bien que ce soit un vol, je me baigne comme les anges dans la blancheur de ces oiseaux volés ; et, jeune garçon aux joues roses, je ris gentiment comme un ange qui aurait dérobé un narcisse à ses frères les anges... Je dormais ainsi, bercé par des roucoulements de colombes ;—tout à coup je me réveille. — Vierge Marie ! où suis-je ? Des serpents qui galopent entre deux brancards de feu, dans une plaine boueuse, sur un talus effrayant. Des deux côtés de la route, des têtes de morts qui brillent comme des cailloux lavés dans la rosée et, chose étonnante ! à main gauche, les cadavres ont la face ensanglantée, et ils sont, à main droite, d'une éclatante blancheur. Ainsi sont noyés dans cette fange horrible, et ces cadavres blancs et ces cadavres rouges ; tout tourne dans mes yeux, tout m'épouvante ; je veux sauter de la voiture, je saisis mon sabre ; et mon guide : « Quel est ton dessein ? » dit-il. « Veux-tu t'élancer au milieu de la diète ou bien parmi les clubs ? » — « Jésus ! m'écriai-je, ils sont là nombreux comme les feuilles d'une forêt, et ce sont ici les nonces, et là — les clubistes ? Mon Dieu, pourquoi les avez-vous noyés de la sorte ? »—Le démon ne souffla mot,

mais il fouetta ses serpents qui partirent en sifflant : — la digue faite de tibias en trembla tout entière. Je regarde devant moi, — saints anges! le feu de l'enfer est là et me cuit déjà ; le damné m'entraîne dans les flammes éternelles ; il pousse ses serpents ; — je veux crier, — ma moustache blanche sent déjà le roussi ; — je veux crier, — ma voix se glace, — lui galope toujours, et le damné se moque de moi ; je le regarde, — ô Dieu tout-puissant ! — c'est mon fils le traître. Déjà entouré de nuages flamboyants, il fixe sur moi le seul œil qui lui reste : — son visage est tout souillé de honte et de déshonneur ; il rit aux éclats de voir qu'il va me brûler tout entier, qu'il a déjà fait blanchir le peu de cheveux qui avaient encore sur ma tête la couleur de l'acier, et qu'il va les consumer jusqu'au dernier. Il rit, et la voiture est emportée par un formidable élan. « Oh non ! — m'écriai-je tout à coup, non, traître ! il n'en sera pas ainsi ! » Je tire mon chapelet doré, je lui attache le cou, le tonnerre éclate et le couvre de sang, le brûle, et fait sortir de lui comme des semences de feu ; son regard blanc quitte ses yeux ; sa langue noire tombe de sa bouche ; ses paupières laissent échapper une grande larme et il meurt. — Je sautai hors de la voiture, déjà cuit comme l'argile des potiers ; les serpents emportèrent dans les flammes le cadavre livide.

Disparais, traître, reptile hideux, brebis galeuse de mon blanc troupeau ! — toi qui m'as tué deux fois par le poison de la honte ! toi qui es comme un dard tremblant encore dans mon vieux cœur ! — Ma malédiction ne passera pas comme l'éclair, elle se figera sur mes lèvres refroidies. Si tu viens regarder mon visage dans le tombeau, tu reculeras d'effroi en voyant que je ne t'ai point pardonné, que je dors, mais en ouvrant des yeux pleins de menaces dans ce tombeau où tant d'autres reposent à jamais d'un paisible sommeil. — Moi, je le passerai à te maudire, ce temps du sommeil éternel. Je ferai de mon âme une furie vengeresse, et te poursuivant, — te poursuivant sans re-

lâche comme un fantôme, je te trouverai, serpent, fût-ce sur la poitrine du tzar ! Autrefois, lorsque l'honneur était perdu, ou que la race s'éteignait, on brisait les armoiries : un cavalier-fantôme s'élancera peut-être après ma mort à travers les cierges funéraires et le parfum du genévrier, il viendra briser sur mon corps mes armes orgueilleuses, puis disparaîtra sous la terre en même temps que mon cercueil. Lorsque les traîtres ont souillé l'honneur d'une race, le nom s'en va, — les armoiries se brisent d'elles-mêmes (1).

Le cadavre livide emporté par la course furieuse des dragons verdâtres roule au milieu des flammes ; il a disparu, — on n'entend plus qu'un craquement d'os, semblable aux gémissements d'une branche verte jetée dans le feu ; à cette plainte qui sort des flammes, je pâlis tout entier. —Voyez ! — je le pressais autrefois dans mes bras, je couvrais de baisers ses petits yeux brillants ; je le couvrais de baisers autrefois ! Oh ! Seigneur ! qu'il y a peu loin de la malédiction à la pitié ! Je contemplai tristement ce foyer ardent, et j'étais déjà prêt à m'écrier : « Reviens, mon fils ! viens laver tes souillures dans ton sang versé pour une noble cause ; viens laver cette tache dans des larmes de sang, ne pèche plus et reprends ta place sur mon cœur ! » Non, non, non ! je le sens. — Oh ! assassin de ta patrie, — tu ne ferais pas même cela pour ton père ! Ainsi, rupture éternelle entre nous, ô démon ! Dieu tout-puissant, ô Seigneur Dieu ! Comme vous m'avez sévèrement frappé au milieu de la foule, comme vous m'avez châtié par mon fils ! Dans mon déshonneur, j'implore votre pitié et je lève vers vous mes tristes yeux pleins de larmes. —

Ce ne sont plus des flammes qui consument des misérables ; j'aperçois maintenant, comme de légers flocons de neige, de brillantes lueurs voltigeant dans l'air. Et semblables à des bandes de brebis mouillées par la pluie

(1) Voy., à la fin du poème, la note de Slowacki.

qui cherchent un abri sous un poirier, je vois de pauvres âmes se pressant en foule sous un arbre au feuillage triste. Les lueurs tombent en gouttes effrayantes, coulent sur les épaules tremblantes de ces cadavres et rougissent douloureusement la chevelure de ces pauvres âmes qui ont encore leur couronne sur la tête. Ce sont des rois qui ont fermé les yeux devant les ruisseaux de larmes qui inondaient leur pays, devant la flamme qui le ravageait; pourvu qu'ils eussent leur trône avec leur dais de pourpre, ils s'inquiétaient peu jadis de ce que le peuple avait à souffrir. Aussi maintenant, en enfer, ils cherchent encore des tentes pour s'abriter contre la pluie ardente qui les consume. Ils ont beau faire, la flamme vengeresse arrive jusqu'à leurs épaules, les dépouille de leur peau, — et tous les endroits qu'elle touche se couvrent de plaques de feu qui brillent et qui se fondent, et qui rongent la chair et les os jusqu'à les briser. L'un des cadavres regarda à travers son bras consumé et cette pluie de flammes, et, me voyant passer avec mes sourcils grisonnants, mon *kontusz* et les têtes de mes enfants, — il fut saisi d'épouvante et tomba en criant : « C'est un vengeur qui passe ! » Savez-vous qui c'était? — Le roi Stanislas (1).

Arbres, flammes, serpents, cadavres, fantômes, place au vieux Dantyszek qui veut aller devant Dieu ! Si Dieu ne le fait pas monter de l'enfer jusqu'à lui, il se glacera comme la pierre en se plongeant dans ses rêves. — La lumière est de plus en plus faible, les épreuves de plus en plus grandes. Autour de moi je vois des tombeaux qui brûlent; les cadavres tombent dans leurs cercueils comme des quilles renversées, — la flamme les saisit et les change en charbon; puis, une fois brûlé, au fond de la fosse apparaît le cadavre tout entier formé de cendres blanches, — et ayant tous ses membres réunis comme durant sa vie;

(1) Stanislas-Auguste Poniatowski. Voyez *Kordian*, troisième acte, discours aux conjurés.

alors le feu lui-même en a peur, — et de dessous la planche où repose cet homme blanc, le feu s'enfuit loin du sépulcre sur deux ailes lumineuses. Entre ces deux cordons de tombes flamboyantes, je m'avançais triste et rêvant aux rois de tout à l'heure; tout à coup je vis paraître, avec des gestes de menace et de défi, un cadavre coupé en menus morceaux, collés entre eux avec du sang humain; les fragments de son corps résonnent et crient, et ses vertèbres, en se heurtant l'une l'autre, sonnent comme une bourse sanglante entre les mains d'un voleur. Toutes les jointures de ses membres ainsi raccollés sont marquées par des lignes rouges comme le corail.— En voyant ce damné s'approcher de moi, je fis le signe de la croix. Il me tendit la main, — je la pris; — son bras se brisa, et la main du cadavre resta dans ma main. Le cadavre fit un bond en arrière, et voyant mon effroi : « Vous m'avez offensé dans mon honneur, s'écria-t-il, monsieur Leliwa, il n'y a pas de temps à perdre, je vous laisse le choix des armes : le pistolet ou le sabre? » Et moi, tout attristé et pâle comme du bois blanc : « C'est donc toi, m'é-
« criai-je, qui avais toujours sur toi un cartel et des pisto-
« lets, afin de rouvrir pour ton honneur ou pour des femmes
« la blessure encore mal fermée qu'un homme généreux
« avait reçue en défendant la patrie? Comment? tu viens
« jusqu'ici hérisser tes moustaches de corbeau! Attends,
« duelliste, — attends! je vais te donner une leçon. » Tout en parlant, je tirais mon sabre du fourreau. Le cadavre, debout devant moi, d'un air sombre et sans dire un mot, de sa main mal rattachée à son corps saisit ses cheveux, qui pétillèrent comme des épis de seigle, et souleva de dessus ses épaules sa tête aux regards flamboyants, comme un homme qui tient une lanterne : il croyait, sans doute, que son vieil adversaire tremblerait lâchement à la vue de cette tête qui riait de moi au milieu des airs. « A la bonne heure, m'écriai-je, — à la lueur de cette lanterne nous nous battrons comme de noirs démons, et, puisque tu es si brave, nous nous battrons à coups de têtes. » En par-

lant ainsi, furieux de colère et ivre de vengeance, je m'avance,—la tête de mon quatrième fils à la main. Je le vise droit à la poitrine, je lance la tête, — et cette boule fait éclater le cadavre en mille morceaux qui vont rouler dans plusieurs tombeaux différents.

Alors une flamme sort des tombeaux et parle ainsi : « Tu as bien fait de nous venger enfin, nous qui avons été « moissonnés dans la fleur de l'âge, nous qui sommes « tous tombés sous ses coups; — nous n'avons donné à la « patrie ni notre fleur ni nos parfums; nos âmes ont « quitté nos corps pour se perdre dans cette onde de feu, « en se plaignant d'être si jeunes et de s'en aller déjà pour « ne plus revenir, comme les roses qui perdent leurs « feuilles. Tu as bien fait de nous venger, ô vieillard! » — « Mais, reprit un des plus jeunes cadavres de la « troupe, permets-moi de te charger d'un baiser pour « ma pauvre mère, qui a perdu en moi toute sa famille; « dis-lui, vieillard, quand tu seras descendu sur la terre, « que son fils... » Ici il frappa dans ses mains, cessa de parler, et la flamme le renversa avec bruit dans sa tombe.

Ayant ainsi terminé ce duel effroyable, je m'aperçus qu'il ne me restait plus qu'un seul de tous mes fils; mais quoi ? — La pitié de Dieu n'en sera pas moins grande, me dis-je, car celui qui reste était le plus jeune, le plus beau, l'amour de sa mère, mes délices à moi : ses yeux étaient bleus et sa petite tête blonde. Ma pauvre petite tête bien-aimée ! Je mourrai à la peine, — mais j'irai la jeter aux pieds du Très-Haut.

Courage, en avant! Leliwa, le tueur de cadavres, traverse les enfers, rapide comme un éclair doré. Il marche tout droit vers Dieu, mais sa tête est comme étourdie par une boisson d'enfer : avant qu'il revienne à lui, qui sait ce qu'il deviendra? Place! Leliwa est parti, il a pris son essor! Là se trouvait justement un tourbillon, et les pauvres âmes qui y tombaient erraient, erraient toujours : le seigneur Dantyszek, bien qu'il fût tout triste

en pensant à sa patrie, roulait et tournait aussi. Autour de ces petites âmes tourbillonnantes, on entend des chuchotements, des murmures, des gémissements et des frémissements ; l'air gris s'agite et se trouble ; les cadavres se heurtent et se dispersent ; ils se réunissent, puis s'éloignent, se prennent par la main et recommencent à tourner ; moi je tourne comme eux, et tout l'enfer semble être emporté dans une trombe impétueuse. Ici des plaintes retentissantes, là des plaintes étouffées ; des fantômes de jeunes filles formant de gracieux couples avec des jeunes gens, passent blancs et tristes, couronnés de roses et vêtus de simarres.

Tout à coup, — dans un flot de neige qui vient me heurter, — je vois une petite âme qui vole et tourne sur elle-même ; mon cœur frissonne et mes lèvres pâlissent ; ce fantôme tombe entre mes bras ouverts, et veut se reposer un instant sur mon cœur ; mais l'ouragan arrache la jeune fille de mes bras, — et l'emporte plus loin dans les bas-fonds de l'enfer, avec son linceul blanc découpé en longues bandes, qui s'agitait autour d'elle comme une cloche d'argent. Elle s'éloigna, et des vents pleins de larmes soufflèrent derrière elle. Elle laissa derrière elle une odeur de jeunesse et de mort. — Alors la tristesse, l'épouvante et l'amour déchirèrent à la fois mon vieux cœur, et je pleurai comme un enfant, je pleurai comme un fou.

Jadis, jadis, quand j'étais légionnaire, on me lançait souvent de brûlantes œillades ; jadis ! — oh ! jadis ! — Connaissez-vous, vous qui êtes exilé, la terre où croissent le myrte et les orangers ? Je l'ai longtemps parcourue. Il fait beau voir Dantyszek se vantant aujourd'hui d'avoir pu facilement enflammer les cœurs des jeunes filles ! Elle aussi, la pauvre fille ! pressa mon front rêveur contre ses cheveux noirs ; lorsque je demandais ma patrie, cette folle enfant me tendait ses lèvres brillantes comme des roses, et je m'y suspendais avec passion, amour, orgueil

et tristesse. — Aujourd'hui la voici, — poursuivie par un vent lamentable !

Attendez ! — je veux encore penser à elle, un instant seulement, le temps de laisser couler ces deux larmes. — Elle était si belle, si ravissante ! Voyez, — je me souviens, — puisse ce souvenir m'engloutir tout entier, — je me souviens du jour où elle mourut. On déposa la blanche jeune fille sur son cercueil ; sa mère prit des ciseaux et découpa en bandes le linceul qui la couvrait, pour qu'il n'y eût rien sur cette colombe qui tentât la cupidité : oh ! c'est que, dans ce pays, les hommes dépouillent et profanent les cadavres à la blanche poitrine ; c'est que là-bas la misère jette dans le même tombeau sur le sein d'une jeune fille les poumons desséchés d'un vieillard, ou bien, un petit enfant, revêtu du voile mystérieux de la mort, qui tombe sur ce sein virginal comme pour y chercher le lait de sa mère. Il fallait bien que son corps lavé dans nos larmes fût couvert d'un linceul dans son tombeau : et d'un linceul qui ne pût tenter les voleurs ; aussi on le découpa, pour ainsi dire, en plumes de cygne. Les mains de sa mère la revêtirent ainsi, — et je me disais en la regardant faire : Elle lui met des ailes d'ange. — C'est bien elle ; elle est venue sortant de sa tombe comme un fantôme, vêtue de sa simarre flottante (1); elle s'est envolée comme une colombe, mais en me faisant frissonner jusqu'au fond des os et me laissant une odeur de mort et de jeunesse ; elle a enveloppé de l'haleine de son linceul en décomposition, elle a effleuré d'un souffle de douleur le vieillard sans patrie. —

Que voulais-tu donc, ô ma folle amie ? Marie, ô ma colombe ! Ma petite Florentine ! toi qui dormais jadis si paisiblement à la lueur de la lune, lorsque mon âme en deuil veillait sur toi ; pourquoi es-tu sortie de ta tombe avec ces lambeaux de linceul ? pourquoi circules-tu par-

(1) Voy. la note de l'auteur, à la fin du poème.

tout comme une vile pièce de monnaie? Marie, que voulais-tu de moi? — Ses petits yeux étaient de la couleur du ciel que vous voyez là-haut; ses lèvres, — des roses garnies de perles. Elle ressemblait à ce bouleau virginal si modeste, — et maintenant? Oh! horreur! — priez avec moi! et ne riez pas de ces grosses larmes qui s'échappent de mes yeux. Nous aussi vieillards, nous avons eu des roses autrefois qui nous ont donné leurs parfums! Bien d'autres après nous auront aussi leurs roses odorantes, qui se flétriront bientôt; il faut savoir cueillir ces fleurs d'une main prudente — et plus tard, quand le cœur est bouleversé par les orages de la vie, il se rappelle avec bonheur cette jeunesse — toute radieuse de fleurs. Enivrée par ces parfums lointains, la tête grise du vieillard retombe pensive sur sa poitrine, lorsque la lune brille et que le rossignol chante.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! de quelles attentions paternelles vous entourez le cœur de l'homme dans la jeunesse! Cette seule pensée suffirait pour désespérer un vieillard et le rendre froid comme la pierre : eh bien non! voyez; j'ai des cheveux blancs et je sens encore sur la terre le parfum de mon cœur, et son ardeur première. — Que quelqu'un touche à mon honneur, à ma patrie, à mon âme, qu'il essaie de m'arracher mes espérances, et son cadavre tombera baigné dans son sang. Mais lorsqu'on laisse le vieillard en repos, les passereaux viennent jouer avec ses cheveux blancs; il est là tranquillement absorbé dans une triste rêverie; — le chevreau égaré loin de sa mère n'a pas peur de lui; et lorsqu'un chasseur a tué les enfants d'une biche blanche, en la blessant elle-même, elle vient, lève les yeux sur le vieillard, lui dit ses douleurs maternelles et lui demande un peu de pitié. Ne croyez pas que ce soient là des rêves; j'ai vu moi-même les yeux bleus d'un cerf, et j'ai été étonné de son courage, de sa confiance en moi et de la puissance de ses larmes transparentes.

Vous allez croire que le vieux Dantyszek ne sait ce qu'il dit, il attend, direz-vous, qu'il se passe quelque chose de nouveau. Non, il n'en est pas ainsi du pauvre vieillard. En lui brille toujours une lampe magique, dans sa tête luit toujours une aurore rayonnante, dans son cœur gît toujours sa patrie égorgée. Aussi de ses joyeux souvenirs passés, il retombe bientôt dans le deuil et la tristesse. Il ne s'amuse pas à regretter sans cesse des roses qui se sont fanées pour ne plus renaître. Il accorde un soupir au passé : puis il redevient ce qu'il était ; comme une croix plantée sur un tertre funéraire qui jette une ombre de sainteté sur les tristes sépulcres, il lève son front hautain, inaccessible aux souvenirs, mais plein de foi et d'espérance. L'expérience lui a appris qu'en ce monde, — il n'y a que des fantômes ! que rien sous le soleil n'est digne de son cœur et de ses larmes éternelles ; que tout y est aussi mobile et aussi flexible que le feuillage changeant d'une forêt : comme à dessein pour que l'ouragan du malheur et du temps ait quelque chose à agiter en gémissant tristement dans les profondeurs du bois.

Plus j'avance, — plus le tumulte diminue ; chacun dérobe aux regards, comme un serpent, lui-même et son supplice. C'est que le sommet de la montagne est réservé aux crimes les plus noirs, aux nuages les plus terribles ; c'est là que les plus grosses larmes coulent des yeux des grands criminels, sanglants et solitaires. En gravissant ce dernier escarpement, je me disais en moi-même : « Où sont les « traîtres à la patrie ? seraient-ils donc au ciel ? J'ai vu « des morts de toute sorte, et il n'y avait parmi eux aucun « des traîtres fameux. Les loups se seraient-ils revêtus « de la peau des brebis ? Sans eux, ô mon Dieu ! l'enfer « est incomplet ; sans eux ces flammes n'ont pas toute « leur beauté ; ces tombeaux les appellent à haute voix « de dessous la terre. » A peine avais-je dit, ô prodige incroyable ! une main humaine de grandeur ordinaire clouée à un poteau de fer, toute dégouttante de sang,

me montre de loin dans les ténèbres une chose hideuse, — un front d'homme.

L'homme lui-même était assis dans une grotte souterraine qui le cachait aux regards et confié à la garde d'une furie terrible, — le remords. Ses cheveux hérissés par les terreurs de la conscience se dressaient sur le front pâle du traître couvert d'ignominie. Dans ses yeux on voyait une horrible épouvante; dans la grotte les pierres gémissaient; le vent poussait vers lui, à travers les galères, des feux errants, des visages de cadavres : toutes ces faces livides, toutes ces flammes pâles venaient à lui — et le regardaient. Au milieu de ces feux qui étaient venus l'entourer, tout éclaboussé du sang que vomissaient à sa face les visages des spectres, comme un homme qui reconnaît sa propre faute, il essuyait humblement leur salive sanglante. Lorsque des gémissements éclataient dans son tombeau, il enfonçait ses deux mains dans sa bouche jusqu'aux poignets ; sans doute la souffrance l'empêchait d'entendre, car il les rongeait, — et retirait ses mains toutes rouges de sang. Je m'apprêtais déjà à trancher avec mon sabre ces mains sanglantes comme des serres d'aigle ou des griffes de bête fauve, non par esprit de vengeance, mais par pitié : — lorsque soudain le blanc fantôme de sa femme accourt, tombe à genoux, lève les yeux, et me supplie ainsi au nom des blessures du Christ: «Vieillard, tu as les traits de mon père (1), « ton *kontusz* et ton sabre ressemblent aux siens; je me « jette donc à tes pieds en pleurant, mes larmes trouve- « ront le chemin de ton cœur ; je te donnerai, si tu veux, « ma part de la félicité céleste, en échange d'une seule « larme de pitié versée sur lui. Ecoute ! je fus autrefois « noyée dans un étang (2) ; maintenant, comme un fan-

(1) Marie, femme de Venceslas, parle ici du *Miecznik*, son père. Voy. la *Marie* de Malczeski.

(2) Voy. la note de l'auteur, à la fin du poème.

« tôme, comme les grues errantes, je vole sans cesse, et « vais toujours des étoiles vers mon mari, de mon mari « vers Dieu, sans avoir pu jusqu'à présent, malheureuse « que je suis ! obtenir par mes pleurs que ces gémisse-« ments cessent de le torturer. Toute la patrie vient ici « pleurer, gémir, grincer des dents, et verser un déluge « de malédictions sur mon mari comme sur un arbre « desséché. Toute la patrie et tous les morts viennent ici « le déchirer. Oh ! quels cœurs de tigres vous avez ! oh ! « que votre patrie se venge pendant longtemps ! — Et cela « se prolongera ainsi de siècle en siècle ? Obtiens-nous « des hommes un peu de pitié, vieillard ! prie-les pour « nous ! je serai présente à tes prières ; s'ils ne veulent « pas pardonner, — qu'ils oublient ! Si notre châtiment « ne peut les attendrir, qu'ils pensent du moins — com-« bien nous fûmes heureux ! Les couples de cygnes voguant « sur l'onde azurée apprenaient de nous la concorde ; ils « apprenaient de nous à cacher leur cou blanc comme la « neige sous l'aile où le cœur palpite. Le soleil aimait à jeter « ses regards curieux dans les allées où je me laissais lan-« guissamment tomber entre ses bras ; — alors le zéphyr « courait de fleur en fleur et rafraîchissait nos fronts, alors « la lune se hâtait de paraître dans le ciel. Moi, ivre de « joie et prodigue de mon bonheur, j'aimais à lui faire « présent, comme une folle enfant, de chaque étoile qui « se montrait avec sa lueur triste ; j'appelais chacune « d'elles de son nom à lui : parce que, pour chacune, ses « lèvres touchaient les miennes. — Vieillard ! consulte la « voix de ta conscience ; car il me semble, à moi, qui suis « plongée dans le désespoir, que, si tu nous pardonnes, « Dieu fera comme toi. » —

Telle fut sa prière ; à la voix d'un rossignol, un cœur d'homme, si vieux qu'il soit, s'ouvre toujours. Voyez-vous — la blanche colombe ! — voyez-vous la petite flatteuse ! Ton *kontusz*, dit-elle, et ton sabre te donnent l'apparence de mon père. Oh ! tu es bon, ton cœur n'est pas impitoya-

ble ! — Comment résister à de pareilles prières ? Mon visage seul resta menaçant, mon cœur se brisa, s'attendrit, déjà deux larmes roulaient dans mes yeux et allaient tomber sur elle, déjà j'étendais les mains ; — tout à coup cet ange pâle vole à son époux et se jette sur son cœur. Le misérable, blanc comme un linge, cacha dans la poitrine de sa femme ses yeux et sa bouche.

Je les regarde tous deux. — Oh ! horreur ! de dessous la noire chevelure bouclée de la jeune femme s'échappe un petit ruban de sang rouge comme le corail, qui souille ce blanc narcisse, cet ange de pitié ! Il l'avait mordue, l'infâme, le monstre !... Elle gémit et arracha sa poitrine à cette vipère qui la suçait. Le cadavre pâle et livide tourne autour de lui ses yeux égarés. — Ce front infâme ne comprend jamais rien ; ces yeux verts ne se mouillent jamais de larmes ; cette fois, pourtant, il regarda sa femme et ce sang, et de ses yeux sortirent deux larmes solitaires ! Elles sortirent — et l'enfer cria : « Le traître pleure ! » Alors les anges des ténèbres, frappés d'étonnement, se mirent à rire et à hurler au-dessus de sa tête. — Alors les murailles mystérieuses se répandirent en gémissements ; alors des taches noires sortirent du feu ; alors parurent les démons. — Tout ce qui se trouvait dans l'édifice et hors de l'édifice fut attiré par l'odeur infecte de ces larmes ; ici l'on voit un regard larmoyant, là un regard d'oiseau de nuit tournant en dérision la douleur du traître. Plus loin encore, derrière le rocher, des esprits qui pleurent invisibles au-delà des murailles ! L'enfer s'ébranle, il est tout bouillonnant de cris et de larmes : — je m'enfuis — en me bouchant les oreilles avec mes deux mains.

J'avais vu des choses terribles et lamentables, j'avais vu des hommes pareils à des serpents, j'avais vu leurs corps se rouler pêle-mêle avec les reptiles ; mais ce traître, tout souillé de salive et de venin ; mais ce cadavre rongeant ses propres os ; mais cet être pâle, dans ce temple de douleur, tout éclaboussé du sang de ceux qu'il avait trahis ;

mais ce monstre terrible qui déchirait d'une dent de chien la blanche poitrine de sa femme et se nourrissait de douleur; mais ce malheureux dont les larmes étonnaient l'enfer : — ah ! ce seul damné chassa de ma pensée toutes les autres ombres, et je fus étonné de verser une larme. C'est que, hélas ! il n'est pas difficile à nos cœurs polonais de pardonner aux mains souillées de notre sang, de pardonner aux cendres et aux tombeaux des traîtres et même de les oublier, et pourtant la brèche qu'ils ont faite dans l'édifice de la nation a suffi pour faire crouler sur nos têtes une immense ruine, et pourtant leur glaive a coupé l'antique sapin qui s'est desséché et où réside maintenant une hideuse vipère.

Quand bien même le peuple se relèverait enfin de l'abîme de son désespoir, qui reverra la Pologne telle qu'elle fut jadis? Est-il un cavalier tombé autrefois sous les coups des Musulmans qui dira à cette ressuscitée : « Ma mère! » Un *miecznik* évoqué du tombeau reconnaîtrait-il le pâle soleil d'aujourd'hui qui se tourne vers l'étoile de la nouveauté? Non; un peuple d'un cœur si grand ne peut sortir du tombeau sans y laisser quelque chose de lui-même! Où sont aujourd'hui ces seigneurs en *zupan*, que leurs vertus rendaient tous dignes du trône? Où sont ces femmes qui savaient ne pleurer ni trop ni trop peu leurs fils morts pour la patrie? Oh! donnez-moi du sang de nos pères, que j'en arrose les blancs visages et les corps pâles des hommes d'aujourd'hui! Le sang de nos veines est blanc comme celui des vipères; notre tête n'est pas si sérieuse, notre cœur n'est pas si pur que celui de nos aïeux; tout s'est atrophié, corrompu; le peuple n'est plus qu'un cadavre, le pays n'est plus qu'un tombeau.

Ne me réveillez pas! — Je suis enfoncé dans une triste rêverie : je vois l'œil sanglant de l'enfer. Je le vois, c'est l'horrible étoile de la conscience, qui illumine d'en haut la tour des cadavres. De même que pendant la nuit, dans une salle obscure, une fenêtre éclairée par les feux rouges

de la lune, jette des flammes sur les lits sombres des rois et de mystérieuses terreurs dans leurs songes ; telle cette étoile suspendue au-dessus de l'enfer se couvre tour à tour de lueurs rouges et pâles, puis se cache derrière un nuage lugubre, amas de ténèbres et de sang. Quand cette étoile glacée s'est abreuvée de sang, elle sort du nuage brillante, lumineuse, s'entr'ouvre et fait jaillir de son sein, dans les sombres abîmes, comme des foudres sanglantes. Au sommet même du rocher infernal, j'aperçus les corps de ceux que ce sang avait foudroyés.

J'approchais de Dieu; tout à coup, que vois-je? le spectre d'un homme qui s'enfuit dans les ténèbres, loin de l'étoile de la conscience. — Il s'enfuit, le front tourné vers l'étoile, portant une couronne d'or et un manteau de pourpre. Le poursuivant, oh ! horreur ! des troupes de femmes jettent sur lui de pâles petits cadavres et en lapident cette vipère rouge ! L'atmosphère est pâle et livide de cadavres. Les tristes tombeaux des collines des anges (1) versent sur ce damné une pluie de corps arrachés des bras de leurs mères, ces petits corps volent à travers la Gehenne, comme malgré eux, comme dans le sommeil, semblables à une volée de colombes. C'était la main de leurs mères qui les lançait à dessein sur le spectre; avant de les lancer, les mères les embrassaient tendrement, les arrosaient de larmes; et, après cet adieu, elles les prenaient par les pieds, les brandissaient et les jetaient. Rapides comme des pierres, livides comme l'acier, ces petits enfants traversaient l'espace, tombaient sur la pourpre, et brisaient leurs os sur ce squelette hideux. Voyez ! voyez ! oh ! horreur ! le spectre soulève un des plus jolis enfants, et se défend contre les mères et grince des dents en se défendant. Mais il finit par tomber à genoux, et les mères qui pleuraient leurs enfants lapidèrent à coups de cadavres le spectre agenouillé (1). Sur lui s'élève ainsi un

(1) Voy. la note de l'auteur à la fin du poème.

sépulcre effrayant. Ces petits cadavres l'entourent comme d'une guirlande sinistre ; déjà a grandi un tertre pareil à celui de Wanda ; de nouveaux petits corps viennent s'ajouter aux anciens, et le tertre est aussi élevé que celui de Kosciuszko. Lorsqu'il fut presque achevé : « O mon Dieu, m'écriai-je, le vieux Dantyszek va sceller ce tombeau pour que le damné ne ressuscite jamais ! !.....

Assez! maintenant, assez ! Que me reste-t-il à dire ? vais-je proclamer la grande miséricorde du Seigneur, ou me maudire moi-même, vieil homme triste, d'avoir été si prodigue de mon trésor de cadavres (1) ? Voilà bien le Polonais. Sa cause est juste et sainte ; elle commence par le sang et se continue par le sang ; mais lorsqu'il faut porter le dernier coup, il s'arrête, et la lumière lui fait peur. Oui ! mais la semence n'est pas jetée en vain, on finit par apercevoir là-bas une lueur, — l'espérance !... C'est une étoile bien triste, qui n'éclaire que les oiseaux nocturnes ; néanmoins, elle est bénie quand elle luit sur le tombeau d'un Polonais. Suivez-moi donc sur la montagne des cadavres, mettez-vous à genoux, levez les yeux vers cette étoile, vers ce nuage qui nous cache la vue de Dieu. — A genoux ! que votre visage ne pâlisse pas ! Qu'importe que l'étoile de l'enfer lance des foudres de sang ! A genoux, la volonté de Dieu soit faite ! Mais jurons-nous que le pays ressuscitera, et, si nous le jurons, il ressuscitera. Qu'importe qu'un prophète périsse étranglé ? qu'on ne permette pas à la tête d'un guillotiné de reposer sur son cœur tué par la souffrance ? Qu'importe que nos neveux arrosent de leurs larmes les fleurs du cimetière, lorsqu'en creusant la tombe à moitié vide des vieillards, ils y trouveront tout le squelette, moins le crâne. Qu'importe, encore une fois ? Ils se diront : La tête a ressuscité, les anges qui gardaient cette pierre l'ont vue s'envoler du tombeau par une nuit d'orage ; elle s'est envolée

(1) Voy. la note à la fin du poème.

et a disparu comme une colombe. Puis, lorsque, guidés par l'ange de la tristesse, nos exilés reviendront pâles, et chercheront à reconnaître les tombeaux des leurs : alors, au milieu des narcisses blancs et des mauves, puissent leurs yeux tomber sur la sépulture fleurie du vieillard martyr. — Oh! Pologne! Pologne! oh! sainte! oh! pieuse nation! Si jamais, tranquille et florissante, tu tournes tes yeux éclatants de bonheur sur les tombeaux où les vers nous rongeront, où, sous les saules printaniers, des urnes pleines de cendres se cacheront pour y rêver comme des cygnes endormis; ô Pologne bien-aimée! lorsque nous ne serons plus, pense à nous! pense à nous! C'est nous qui avons fait de ton nom la prière qui pleure et la foudre qui gronde. Il te suffira de contempler un instant notre tombe, et le silence de mort, et la malédiction divine qui pèsera sur elle, pour ne pas nous oublier, oh! toi, *notre sainte* (1)!

1838. Florence.

(1) Voy. la même expression dans l'*Aube*, de Krasinski.

NOTES DE L'AUTEUR.

Le récit de Dantyszek sur l'Enfer, inspiré, pour ainsi dire, par un écho lointain de Dante, a été écrit dans la patrie de ce prince des poètes malheureux; le *kontusz* de Leliwa a forcément rendu la copie bien différente de l'original, l'imitation bien distincte du modèle, en la faisant plus humoristique et plus polonaise. Ce *kontusz* a banni beaucoup de pensées, raccourci beaucoup de descriptions, et souvent même empêché la concision nécessaire dans les expressions; à la place des dissertations théologiques de Dante, il a forcé le poète à employer cette philosophie simple qui a jeté autrefois un charme si piquant sur les vers de Jean Kochanowski : seulement, à cette philosophie est venue s'ajouter une teinte de mélancolie, inconnue de nos heureux ancêtres. Cela dit sur tout le poème, je passe à l'explication de certains détails et de certains tableaux.

—

Page 273. *La fontaine de Jouvence coule pour tout le monde.*

C'est une des plus belles fictions du moyen âge que l'idée de placer sur la terre, dans un désert inconnu, une source dont l'eau rend la jeunesse à ceux qui viennent y boire. Marco-Polo chercha cette source durant son voyage à la Grande-Horde. Les ménestrels de la Provence en parlent souvent dans leurs chants; aujourd'hui encore plus d'un Arabe lance son cheval dans le désert et s'enfonce dans les sables avec l'espérance de rencontrer enfin la source de la jeunesse éternelle.

—

Page 241. *Catherine était devenue flambeau.*

Dans ces serpents à visages de cadavres qui se roulent sur le corps de Catherine et qui brillent parmi ses cheveux, peut-être le lecteur aura-t-il reconnu Potemkin, Zubow et les autres

amants de cette prostituée. Dans sa précipitation, Dantyszek a oublié de donner à ces serpents leurs noms d'hommes et de dire au lecteur que Catherine, qui avait si longtemps flatté Voltaire et autres pour être proclamée par eux le flambeau de la civilisation dans le Nord, a reçu cet hommage, après sa mort, du petit Dante en *kontusz*.

—

Page 282. *Qui m'a crié que c'était Erywanski.*

C'est sans doute par patriotisme que Dantyszek ne l'appelle pas prince de Varsovie; il devrait aussi s'étonner qu'on lui ait arraché le cœur : il n'en a jamais eu (1).

—

Page 283. *Crache-lui à la face; c'est Souwarow.*

Il a un châtiment trop fier et trop solennel, cet homme qui, de son vivant, joignait la férocité du lion à la laideur du singe. Ses vers à Catherine, après la prise d'Ismaïlow, dans lesquels il a eu l'audace impie de réunir sur une feuille tachée de sang le nom de la tzarine avec le nom de Dieu, peignent bien son âme de singe et de démon, que l'on retrouvera tout entière dans l'anecdote suivante.

Pendant le massacre de Praga, Souwarow aperçut un dindon blessé qui se sauvait en boitant, couvert de son propre sang et du sang des victimes : « Oh! pauvre créature! s'écria « le général moscovite en regardant l'oiseau, pourquoi, toi « qui es innocent, souffrirais-tu comme les hommes? » Après cette pathétique apostrophe, il fit appeler son médecin, et lui ordonna de panser le volatile et d'en prendre le plus grand soin. Pendant que ces choses se passaient, le massacre continuait, et les hommes mouraient en foule.

—

Page 288. *Leur sang coule, et ils crient : Nous sommes des suicidés.*

On trouve aussi dans le poème de Dante une forêt dont les arbres parlent et renferment en eux des âmes de suicidés...

(1) Il s'agit du feld-maréchal Paskiewicz.

Dante a pris cette idée dans Virgile, et le Tasse et l'Arioste s'en sont emparés à leur tour, en enfermant des âmes dans des cyprès. Je place ici plusieurs vers presque littéralement traduits de Dante, pour ne pas être accusé de *plagiat* absolu.

« Et le tronc cria.. Pourquoi me brises-tu? Puis il se tut, « et sur sa blessure blanche un sang noir sortit en grosses « gouttes de l'écorce. — Il continua ainsi : Pourquoi m'ar- « raches-tu les membres? Mortel! ton cœur est sans pitié! « Nous avons été des hommes, nous sommes maintenant les « arbres de l'enfer; mais est-ce une raison pour que ta main « soit si lourde, pour qu'elle nous brise et nous châtie avec « fureur, quand bien même nous aurions sous cette écorce « des âmes de serpents? — Telle une branche coupée avec ses « feuilles, lorsqu'elle sent les atteintes du feu à une de ses « extrémités, exhale par l'autre ses plaintes et ses sifflements, « et l'humidité enfermée avec l'air s'échappe en pleurant de « cette étroite prison, — ainsi, de la branche que je venais de « couper, le sang et les paroles sortaient par la même issue. « Je jetai la branche et demeurai pâle de terreur... etc. »

La forêt de Dantyszek est sans doute peuplée des âmes des officiers qui, déshonorés par le Grand-Duc, allaient se tuer dans le *jardin de Saxe,* et dont les coups de feu jetaient souvent l'alarme parmi les rossignols tranquillement perchés sur les vieux châtaigniers. Tous les habitants de Varsovie connaissent la colline et l'urne de pierre souvent arrosée du sang de ces infortunés.

—

Page 290. *J'arrache le linge, et la chair s'arrache en même temps.*

Les Centaures qui foulent aux pieds le Grand-Duc ne sont pas connus sous leur vrai nom du bon Dantyszek, peu au courant de la mythologie; il ne sait pas non plus que le linge qui couvre le cadavre est la *chemise de Déjanire,* qui, une fois mise sur le corps, ne pouvait s'en arracher qu'avec des morceaux de chair.

—

Page 295. *Le nom s'en va, les armoiries se brisent d'elles-mêmes.*

La triste et poétique cérémonie en usage parmi les anciens

Polonais qui consistait à briser les armoiries après l'extinction d'une famille, se célébrait dans une église; on voyait entrer à cheval un homme armé, qui frappait son bouclier du bois de sa lance. Après la mort de l'hetman Branicki cette cérémonie eut lieu probablement pour la dernière fois.

—

Page 300. ...*Vêtue de sa simarre flottante.*

Chez les nations efféminées ou qui n'ont pas d'existence politique, il règne une étrange indifférence à l'égard des morts. En Toscane, par exemple, le voyageur ne rencontre nulle part un seul cimetière comme ceux qui embaument du parfum des fleurs les collines des petites villes d'Allemagne. Les riches Toscans se font enterrer sous les dalles froides des églises; quant aux pauvres, on les transporte à quatre milles de la ville dans un cimetière appelé Trespiano, et là on les jette pêle-mêle, sans cercueil, dans la même fosse qui engloutit quinze corps tous les jours. Il faudrait un Hamlet sur un pareil tombeau! un Hamlet qui verrait son Ophélie mêlée à la foule des morts dans la fosse commune.

C'est sans doute cette coutume de Florence qui a donné naissance à ce trait d'amour maternel, vraiment digne du cœur des hirondelles. Lorsque les mères sont forcées de confier un pauvre petit corps de jeune fille ou d'enfant aux noirs fossoyeurs du Trespiano, dans la crainte que ces hommes avides ne les dépouillent de leur dernier vêtement avant de les jeter au fond de la fosse, elles revêtent le mort d'une longue simarre blanche, et dans les plis elles coupent ce vêtement en longues bandes jusqu'en bas; si bien qu'il paraît intact et que néanmoins il ne peut servir à qui voudrait s'en emparer. Le pauvre Dantyszek, qui, en qualité de soldat, de légionnaire et d'exilé, n'avait probablement pas assez d'argent pour enterrer son amie à Santa Croce, à côté de Dante, fut obligé de la laisser jeter dans la plaine de Trespiano. — Si quelque voyageur était touché de cette aventure de la jeunesse de Dantyszek, qu'il récite un *Ave Maria,* en passant près du cimetière où repose cette beauté, qui fut peut-être une sœur de la Fornarina. Singulier cimetière ! — une seule croix debout au milieu de l'enclos, les bras douloureusement tendus : à ses pied et autour d'elle pas le moindre tombeau, rien qu'un sol uni et verdoyant, recouvert comme d'une toison printanière, et chaque jour une grande fosse noire béante, qui attend les morts.

Page 303. *Ecoute! je fus autrefois noyée dans un étang.*

Leliwa n'a pas prononcé le nom du traître, mais le vers ci-dessus indique que les deux ombres aperçues dans l'enfer sont celles des deux héros de l'admirable poème de Malczeski. Sur ce malheureux couple j'ai lu aussi, en manuscrit, une belle tragédie de Korzeniowski (1). Puisque j'ai nommé cet écrivain, j'ajouterai que je suis étonné qu'il ne soit pas plus connu et mieux apprécié. Cette indifférence nous apprête des remords pour le temps où nous n'aurons plus de poètes.

—

Page 307. *Les tristes tombeaux des collines des anges.*

Dans les cimetières de Lithuanie, il y a un monticule réservé à la sépulture des enfants et qui s'appelle *la Colline des Anges.*

—

Page 307. *Elles lapidèrent le spectre agenouillé.*

Le lecteur devinera qu'il s'agit ici de Nicolas. Dantyszek pourrait dire comme Dante, en mettant en enfer cet homme encore vivant, que le tzar, visible sur son trône, n'est plus qu'un fantôme et une ombre, mais qu'en réalité lui-même et son âme sont morts et habitent l'enfer. Cette affirmation de Dante effraya tellement le personnage dont il avait parlé, qu'il crut lui-même à sa double existence, et douta de la réalité de son corps terrestre. Épouvantable scepticisme!

—

Page 308. *D'avoir été prodigue de mon trésor de cadavres.*

Dantyszek s'accuse d'avoir, dans ses emportements de vengeance, éparpillé tous ses enfants çà et là à travers l'enfer,

(1) Le vœu de Slowacki a été exaucé. Korzeniowski est aujourd'hu regardé comme l'un des premiers romanciers et comme le premier dramaturge polonais. Les *Montagnards des Carpathes* passent pour le chef-d'œuvre de la scène polonaise. C'est lui et Kraszewski qui sont le Thackeray et le Dickens de la Pologne.

et de n'avoir porté devant Dieu aucune de ses têtes. Quant à lui, il ne dit pas s'il est monté au ciel. Il y a donc tout lieu de croire que les forces lui ont manqué à moitié chemin, et qu'il est redescendu sur terre sans avoir réalisé son projet. Autrement, nous sentirions sur nous l'effet de ses plaintes et de ses prières, je veux dire la miséricorde de Dieu.

APPENDICE

Nous avons cru nécessaire, à propos de Kordian, d'opposer la réalité à la fiction, l'exactitude consciencieuse de l'histoire à la partialité du poète; et, pour rétablir les faits et rejeter la responsabilité de l'insuccès du complot sur qui de droit, nous avons demandé à l'ouvrage de M. Goszczynski, le poète ukrainien, un récit véridique écrit par un témoin oculaire : nous croyons que nos lecteurs nous en sauront gré.

APPENDICE

RÉCIT DU COMPLOT DU COURONNEMENT

Tiré de l'ouvrage polonais de M. Severin Goszczynski intitulé: la Nuit du Belvédère (*ou nuit du* 29 *novembre* 1830) (1).

La Pologne entière, et Varsovie surtout, surexcitée par le jugement de la Diète; la Russie et son armée engagées dans la guerre de Turquie : tel était l'état des choses à la fin de l'année 1828. Le 15 décembre de cette même année, plusieurs porte-enseignes se réunirent dans la demeure d'un officier. Cet officier était Pierre Wysocki, sous-lieutenant des grenadiers de la garde, qui, en même temps, donnait des leçons de tactique à l'école des porte-enseignes. Ses hôtes étaient Charles Paszkiewicz, Joseph Dobrowolski, Charles Karsnicki, Alexandre Laski et Joseph Gurowski. C'est parmi eux que naquit l'idée du complot et qu'il fut résolu en principe. Le lendemain ils convoquèrent trois autres de leurs collègues : Camille Mochnacki, Stanislas Poninski et Séverin Cichowski. Ce jour même ils déterminèrent le but de leur action, rédigèrent une formule de serment, la ratifièrent et la signèrent. Ce serment était en même temps la constitution des conjurés, et le tout était renfermé en trois phrases ainsi conçues :

« Par-devant Dieu et notre patrie asservie, frustrée de ses droits et priviléges constitutionnels, nous jurons :

« 1° De ne dénoncer, en cas d'emprisonnement, aucun membre de la Société, dussions-nous par là nous exposer aux supplices les plus cruels;

« 2° De concentrer tous nos efforts, de sacrifier même notre vie, s'il le faut, pour la défense de la Constitution violée;

« 3° De propager le complot avec prudence, après avoir consulté les membres inscrits, sans recevoir ni les ivrognes,

(1) *Bibliothèque populaire polonaise*. Librairie du Luxembourg. 1870. Premier volume.

ni les joueurs, ni personne qui ait failli à l'honneur en quelque chose que ce soit. »

Wysocki, tout naturellement, joue ici le rôle principal : il est reconnu chef du complot. C'est lui qui fait recevoir le capitaine des grenadiers de la garde, Casimir Paszkowicz, puis, à peu d'intervalle : du second bataillon des sapeurs, Albert Przedpelski et Félix Nowosielski, et, de la compagnie d'élite du premier régiment des chasseurs à pied, Koszucki. La propagande va vite. Les conjurés, devenus plus nombreux, décident d'entrer en relations avec les civils, ce qui est d'autant plus indispensable, qu'ils veulent s'insurger à la fin de mars, en profitant ainsi de la guerre de Turquie, dans laquelle était alors occupée la plus grande partie des armées russes. *Charles Paszkiewicz se confie à Julien Niemcewicz, qui lui donne le conseil de retarder l'action, «car, ajoute-t-il, le moment voulu finira par venir.»* Joseph Gurowski fait recevoir dans le complot son frère Adam; Camille Mochnacki, son frère Maurice; Cichowski, son frère Adolphe.

Parmi les députés, les premiers initiés furent : Valentin Zwierkowski, François Trzcinski et Gustave Malachowski. Ce dernier surtout fut cause qu'on changea de décision : au lieu de commencer en mars, on résolut d'attendre le couronnement de Nicolas, au mois de mai, tout en propageant le complot parmi les militaires.

A cette époque Wysocki fait recevoir dans la conjuration Pierre Urbanski, lieutenant des grenadiers de la garde et l'un des chefs futurs, importante acquisition. Cet officier avait sous sa surveillance tout le matériel et les munitions de son régiment et pouvait, au premier moment, fournir de trente à quarante mille cartouches.

Avec l'ajournement de l'insurrection commence une période très-importante dans l'histoire du complot; car elle faillit être la cause de grands malheurs pour les conjurés et l'école des porte-enseignes. Wysocki, dans sa relation, la passe sous silence; Mochnacki, dans son *Histoire de l'Insurrection*, la raconte en détail d'après la brochure de Gurowski: c'est son récit que j'abrége.

On savait déjà que Nicolas arriverait, avec toute sa famille, à Varsovie au mois de mai pour se couronner roi de Pologne. Titus Dzialynski fait remarquer à Gurowski qu'il ne serait pas mauvais qu'il se trouvât une poignée de braves décidée à profiter d'une si bonne occasion pour procéder « sans cérémonie » avec toute la famille. Cette idée plut à Gurowski; il en fit part aussitôt à Wysocki et aux porte-enseignes, qui l'acceptèrent avec tant d'enthousiasme, que, sur la motion

de Gurowski, ils n'hésitèrent pas à ajourner l'insurrection et à tout préparer pour le jour du couronnement. Gurowski en informe Dzialynski.

Bernard Potocki adhère au complot. Wysocki s'entend avec Zwierkowski relativement à cette nouvelle entreprise : Zwierkowski délibère avec Potocki, Dzialynski et Malachowski, pour dresser le plan, qui, en dernier lieu, doit être discuté par l'école des porte-enseignes. En effet, Malachowski rédige le plan avec Dzialynski, Gurowski et Potocki, et le soumet à Wysocki, Nowosielski et deux autres porte-enseignes, réunis dans la demeure de Zwierkowski. En voici le résumé : « Le projet de se débarrasser du tzar et de sa famille quand le moment serait venu devait être conduit à bonne fin; et, à cet effet, il fallait tout préparer dans l'armée. En même temps Dzialynski se rendrait à Berlin auprès de l'ambassadeur anglais, qu'il connaissait, pour savoir comment le cabinet de Londres envisagerait cette entreprise. Bernard Potocki, de son côté, irait à Vienne pour sonder aussi le cabinet autrichien par l'intermédiaire de ses cousins; Malachowski se chargeait de propager cette idée parmi la noblesse de la Galicie, du gouvernement de Sandomir et des palatinats voisins; Zwierkowski devait préparer les députés et Gurowski les Kalischaniens. » En effet, tous se dispersèrent aux approches de Pâques. Cependant le jour du couronnement n'est pas loin. Nicolas arrive. Les porte-enseignes, qui devaient, au moment de la revue sur la place de Saxe, en finir pour toujours avec le tzar et sa famille, se pourvoient de cartouches. La propagande devient de plus en plus active. Tout à coup tout change subitement, presque à la veille du couronnement. *Les députés auxquels Zwierkowski a dévoilé le projet, l'ont unanimement repoussé.* Potocki ne part point pour Vienne, non plus que Dzialynski pour Berlin. Malachowski fit bien sa tournée en Galicie; mais, au moment décisif, il se montra opposé à cette idée, qu'il avait d'abord adoptée avec tant d'enthousiasme.

En présence de tant d'obstacles, Wysocki et les porte-enseignes reconnurent l'impossibilité de réussir dans leur projet, mais on peut se figurer quelle nuit ils passèrent la veille du couronnement : car, à chaque instant, ils pouvaient s'attendre aux supplices les plus terribles si leur complot était découvert. La nuit s'écoula tranquillement, ainsi que l'heure de la parade sur la place de Saxe. On pensait encore à profiter de la fête du soir donnée au peuple. Wysocki demanda à s'entendre avec quelques députés que l'on jugeait meilleurs que les autres. On se réunit le soir, mais sans résultat. En

vain Wysocki s'épuisa en démonstrations, en représentations, *il ne put obtenir leur consentement.*

Tel devait être le 20 mai, jour du couronnement. Les choses se passèrent d'autre sorte, et il n'y a pas lieu de s'en affliger ; mais cela n'excuse pas les instigateurs de ce projet, qui ensuite, tout d'un coup, changèrent d'idée, abandonnèrent ceux qui avaient partagé leurs vues, et, en les abandonnant, les exposèrent à toutes les conséquences de l'horrible vengeance du gouvernement moscovite.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page		*Au lieu de:*	*Lisez:*
24	dans la note	toutefois il a	*si* toutefois il a
72	l. 23	dans ses yeux	sous ses yeux
79	l. 18	lavé les mains	lavé tes mains
83	l. 14	fossoyeur	fossoyeurs
92	dans la note	qui l'empêche	qui les empêche
112	l. 9	Kordianek	Kordianek (1)
147	l. 1	mais d'abord	et d'abord
151	l. 11	plus infortunée que la femme qui nous	plus infortunée que nous la femme qui
160	l. 23	des éclats d...	des éclats de rire
179	l. 17	avc Kordian	après Kordian
264	l. 26	s'est édenté	s'est ébréché
288	l. 18	ceux-là	ceux-ci
Id.	l. 32	des tiens	ses liens

Imprimerie de Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

MICKIEWICZ ADAM. — *Œuvres poétiques complètes*, traduites du polonais par CHRISTIEN OSTROWSKI. 2 vol. in-12, ornés de 2 planches en taille-douce. . . . . . . 7 fr.

— *Le livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais*, traduction nouvelle par ARMAND LÉVY, avec introduction et commentaires par LADISLAS MICKIEWICZ. Édition illustrée, 1 fort vol. in 18 . . . . 7 fr. 50 c.

— *Conrad Wallenrod*, légende historique d'après les chroniques de Lithuanie et de Prusse, traduction de l'un des fils de l'auteur, avec introduction d'ARMAND LÉVY et neuf gravures sur acier d'après ANTOINE ZALESKI. 1 vol. in-4°. 20 fr.

— *Zywila*, légende lithuanienne retrouvée et publiée par LADISLAS MICKIEWICZ, texte et traduction en regard, avec une eau-forte. Grand in-16. . . . . 3 fr.

— *Cours de littératures slaves* au Collége de France (1840-1844), avec introd. de LADISLAS MICKIEWICZ. 5 vol. in-8. 25 fr.

Séparément : *Introduction aux Slaves*, par LADISLAS MICKIEWICZ. . . . . 1 fr.

— *Histoire populaire de Pologne*, publiée avec préface, notes et chapitre complémentaire par LADISLAS MICKIEWICZ. 1 fort vol. in-18 . . . . 5 fr.

— *Premiers siècles de l'histoire de Pologne*, traduit par les fils de l'auteur. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50 c.

— *La politique du XIXe siècle*, publié par LADISLAS MICKIEWICZ. 1 fort vol. in-18 . . . . 5 fr.

Œuvres complètes du poète anonyme de la Pologne, traductions publiées par LADISLAS MICKIEWICZ. 2 vol. in-18. Chaque tome. . . . . 3 fr. 50 c.

Œuvres complètes de Jules Slowacki, traduites par WENCESLAS GASZTOWTT. 4 vol. in-18. Chaque tome. . . . 3 fr. 50 c.

Malezewski (A.). *Maria, poème d'Ukraine*, traduit du polonais par S. MANGET. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Czaykowski (*Michel*). *Contes Kozaks*, traduits du polonais par LADISLAS MICKIEWICZ. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr.

Rzewuski (*comte Henri*). *Les récits d'un vieux gentilhomme polonais*, traduits par LADISLAS MICKIEWICZ. 1 vol. in-8 illustré. . . . . 7 fr. 50 c.

Imprimé par Ch. Noblet, rue Soufflot, 18.